3 1761 07032068 4

CONGRESO HISTORICO INTERNACIONAL

DE LA

GUERRA DE LA INDEPENDENCIA Y SU ÉPOCA

(1807-1815)

CELEBRADO EN ZARAGOZA DURANTE LOS DIAS
14 AL 20 DE OCTUBRE DE 1908

TOMO II

PUBLICACIONES

DEL

CONGRESO HISTORICO INTERNACIONAL

DE LA

Guerra de la Independencia y su época

(1807-1815)

Celebrado en Zaragoza durante los días

14 á 20 de Octubre de 1908

TOMO II

135-42
T. 1 35

ZARAGOZA
TIPOGRAFÍA DE MARIANO SALAS
1909

DP
208
C6
1908
t. 2

Dèpeches Suédoises de Cadix en 1808 et pendant les années suivantes

MESSIEURS:

Lorsque au printemps 1808 la nation espagnole commença la lutte pour son indépendance, la Suède était la seule des puissances autonomes de l'Europe Continentale qui combattît le système napoléonien et elle était donc par la même la seule alliée continentale de l'Espagne. Il peut donc par conséquent, déjà pour cette raison, y avoir un certain intérêt à examiner les documents relatifs à la guerre de l'indépendance que fournissent les dépêches Suédoises en voyées d'Espagne.

Les plus importantes de ces dépêches sont celles écrites par le Consul de Suède à Cadix, Zacharias Scherman. Naturellement il ne faut pas s'attendre à trouver dans ces dépêches des renseignements nouveaux ou d'une particulière importance pour l'histoire de l'époque; mais les lettres de Scherman ne sont pas dépourvues d'intérêt. Elles nous révèlent la façon dont le représentant d'un état ami envisageait le mouvement général qui dominait tout, dans son entourage, et traduisent les sentiments qui s'emparaient de lui à la vue

de tout un peuple qui se dressait contre la puissance qui menaçait aussi l'existence de son propre pays et de son propre roi.

Zacharias Scherman faisait du commerce pour son propre compte à Cadix, mais il semble qu'au commencement de l'année 1808 les affaires aient été assez peu brillantes.

Le Consul se plaint de la gêne des affaires et de la cherté des vivres dues à la longue guerre entre l'Espagne et l'Angleterre et la situation devint rapidement encore plus critique. Vers la fin du ministère de Godoy, alors que le gouvernement espagnol obéissait encore fidèlement au moindre signe de l'empereur des Français, l'ordre fut donné le 21 Mars 1808, à tous les sujets suédois, de quitter dans les 30 jours le territoire espagnol. Scherman devait officiellement obéir mais il ajourna son départ aussi longtemps que possible sans doute dans l'espoir qu'une crise éclaterait.

Après être demeuré en cachette chez des amis aux environs de Cadix il alla le 19 Mai se réfugier à Tanger sur le territoire marocain. «Il fallait, écrit-il en Suède, chercher désormais chez les barbares l'asile qu'on ne trouvait plus en pays chrètien contre la tyrannie de Napoléon».

Dès que la nouvelle de l'insurrection lui fut parvenue, il écrivit cependant au gouverneur

de Cadix, le général Morla, pour lui demander l'autorisation de revenir. Il reçut immédiatement la réponse, que lui et tous les autres suédois expulsés étaient les bienvenus chez leurs amis et alliés les espagnols. Le Consul prit passage sur un brick de guerre anglais qui se rendait à Gibraltar et il était de nouveau à Cadix au commencement de Juin. Il se hâta d'envoyer au gouvernement suédois un rapport sur les événements du printemps 1808. Il y exprime l'opinion que Godoy á été un instrument secret dans la main de Bonaparte pour miner le trône espagnol. Cependant on trouve quelques lignes plus loin une opinion un peu contradictoire, quand il dit que le manifeste de Godoy au peuple espagnol au début de la guerre franco-prussienne de 1806 fut la raison pour laquelle Napoléon brusqua alors les choses. On avait dit en Mars 1808 que Napoléon était lui-même en route vers l'Espagne pour tirer vengeance du roi Charles IV et que celui-ci n'avait pas d'autre ressource que la fuite, solution qui fut hâtée par l'approche des troupes françaises. Mais le peuple espagnol avait sous les yeux le sort du peuple portuguais. On voyait bien que les malheurs de ce pays et l'oppression financière inouie sous laquelle il se débattait étaient dues, en grande partie, à l' abandon de Lisbonne par la famille royale.

Cette disposition d'esprit contribua puissamment à la révolution d'Aranjuez, et à la suite de ces évènements l'opinion publique attendait impatiemment des révélations sur la trahison de Godoy. Napoléon vit clairement le danger qui le menaçait lui-même et voulut avant tout s'emparer de la personne de Ferdinand VII.

Le Consul attache une grande importance aux tentatives de l'Empereur en vue d'endormir la nation espagnole dans une sécurité trompeuse en se donnant pour le protecteur et le meilleur ami du nouveau roi. Il écrit: «Le peuple était entretenu encore plus qu' auparavant de nouvelles sur les excellents rapports, pleins d'amitié et de confiance, qui régnaient entre les deux monarques.

Les heures journellements s'écoulaient pour eux au milieu des plaisirs et la plus grande de leur joies était de préparer le bonheur de l'Espagne. Bonaparte destinait, disait-on, au roi Ferdinand une princesse française et la dot devait être le Portugal. Le royal fiancé prendrait, le jour même des fiançailles, le titre d'Empereur d'Espagne et des Indes, roi de Portugal. Dans toute l'Espagne on chantait des Te Deum sur l'ordre de Ferdinand pour célébrer l'entente et l'amitié conclues dans un moment bienheureux avec l'empereur des Français pour le plus grand bonheur des

deux nations. Mais quelques lignes plus loin l'ironie du Consul se fait jour: «la sympathie entre les deux souverains aurait pris de telles proportions que Bonaparte aurait exprimé son désir de conserver toujours à ses côtés, le nouveau roi; au moins, disait la gazette, pendant quelque temps».

Un manifeste royal de Bayonne, invitant le peuple espagnol au calme et à la patience rapproché des mesures de violence prises par Murat amène le Consul à cette réflexion que «à côté de l'introduction d' un système de terreur le plan français semble avoir été de constituer des partis en Espagne»; mais il caractérise le résultat véritable de la manière suivante: «la nation, toujours unie pour le principe même de ne pas supporter le joug français devint encore plus unie à mesure que le danger approchait».

C'est ce trait qui apparaît surtout quand il s'agit de caractériser le soulèvement général après les événements de Bayonne, l'unanimité dans ce puissant sentiment national: A Séville, dit-il, et autant qu'on peut le savoir dans toutes les provinces espagnoles pas encore occupées par les troupes françaises on prit entre le 26 et le 31 Mai la résolution virile et glorieuse qu'inspira le génie protecteur de l'Espagne pour rendre la nation immortelle dans l'histoire».

Une résolution opiniâtre se réflète dans les mots suivants d'une des lettres du Consul: Toutes les provinces ont résolu de défendre leur liberté et l'ordre de succession, de vaincre ou de mourir plutôt que d'accepter le joug étranger, de briser la couronne impériale française ou d'arracher la famille royale des mains du tyran et de l'usurpateur.

Il est cependant très intéressant de voir dans les lettres du Consul de Suède l'importance qu'il attache á la préoccupation de conserver les colonies qu'il considère comme un des motifs de l'insurrection. Il revient là-dessus coup sur coup et insiste fortement sur le fait que ce n'est qu'en maintenant son indépendance en Europe que l'Espagne peut compter conserver ses colonies d'Amérique et c'est avec la plus grande satisfaction qu'il annonce que plusieurs colonies ont témoigné leur solidarité avec la métropole par des envois d'argent et d'autres manières encore.

La puissance du mouvement espagnol, agit profondément sur son esprit. Il écrit le 8 Juin: «la force de la nation réside actuellement dans l'unité, dans une armée bien organisée d'un demi-million de volontaires, qui ont entrepris de venger les injures infligées à Ferdinand VII et à la nation... Dans cette circonstance chaque espagnol est une image du lion réveillé dans son sommeil, et la nation

en masse est un Vésuve que la puissante France elle même, mécontente et énervée ne pourra maîtriser qu'avec la plus grande peine. Le patriotisme a déployé toute son énergie et tous ses moyens, il ne manque dans cette province ni hommes, ni argent, ni armes; mais il manque dans toutes les provinces des généraux expérimentés et habiles, il manque pour toutes les provinces *une tête* et une direction.

Le Consul partage l'enthousiasme général. Le 8 Juin il sait déjà que le général Dupont est presque cerné et sera sans doute forcé de capituler devant le général Castaños qui commande 120.000 hommes. Il croit savoir que les catalans ont battu et mis à mort tous les français qui se trouvaient dans leur province et que les aragonais ont anéanti un corps de 17.000 hommes sans en épargner un seul. C'est avec le véritable enthousiasme patriotique d'un espagnol qu'il décrit l'entrée d'une princesse à Cadix: la princesse Maria Luisa, l'épouse infortunée de Godoy, femme d'une vertu et d'une beauté éclatantes, s'est rendue de Séville ici pour témoigner á Cadix les sentiments de reconnaissance de la famille royale persécutée, la princesse se montra au balcon du palais du gouverneur et entonna, avec la musique rangée sous la fenêtre l'hymne guerrier des Espagnols.

A la guerra, á la guerra, Españoles
Muera Napoleón
Y viva el Rey Fernando
La Patria, la Religión!

La foule assemblée était profondément émue à ce spectacle. Les larmes coulaient des yeux de la noble et belle chanteuse et les sanglots coupaient la musique qui exprime dans cette marche guerrière des Espagnols la colère, la plainte, le désespoir et le courage, semblable en plusieurs tirades à la célèbre marche des Marseillais.

Le Consul estime que les Français ont commis de graves erreurs dans leur politique. Il dit: Inconcevable est la précipitation avec laquelle Bonaparte a publié de Bayonne son usurpation de la couronne espagnole. Toutes les provinces maritimes de l'Espagne avaient encore toute la liberté de leurs communications; toutes ces provinces n'étaient pas encore occupées par les Français et pouvaient par suite communiquer facilement avec les escadres anglaises, qui introduisaient tout ce qui était nécessaire pour organiser un peuple avide de vengeance mais désarmé. Outre le petit nombre de leurs troupes insuffisant pour dompter par la force les Espagnols, les Français n'ont ni magasins ni trésors de guerre pour les organiser. L'escadre française était mouillée à Cadix, en grand danger et plusieurs

points importants du pays n'étaient pas occupés. Bonaparte semble donc avoir compté sur la division dans le peuple, sur la terreur panique mais surtout sur les mesures de quelques capitaines généraux de provinces, gagnés à sa cause. Le peuple dans sa fureur s'est débarrassé de la plupart de ceux qui étaient soupçonnés ou qui avaient eu le malheur de se trahir ou qui étaient imprudents.

Au nombre de ces derniers était le capitaine général marquis del Socorro á Cadix, devenu entre les mains du peuple un véritable martyr. Murat sachant comment le peuple espagnol s'était vengé lui-même, esperait lui enlever en peu de temps tous ses chefs et ses généraux. Dans la pensée que ses lettres de Madrid aux fonctionnaires des provinces espagnoles tomberaient entre les mains du peuple, seraient ouvertes et lues, Murat avait recouru à l'expédient criminel d'exposer des innocents en écrivant des lettres à des personnages qui n'avaient eu avec lui aucune correspondance officielle ou confidentielle. Dans ses lettres il accusait réception de leurs rapports, leur demandait combien de milliers de soldats français il fallait envoyer pour réprimer l'insurrection; dès leur réponse il donnerait immédiatement les ordres de marche à ses troupes, etc. Heureusement la ruse de Murat fut découverte à temps par les gou-

vernements populaires; on constata en effet que les lettres avaient été adressées même à des capitaines et autres officiers inférieurs, et à des gens de basse condition qu'on ne pouvait pas soupçonner d'entretenir une pareille correspondance.

Maintenant lui et Bonaparte sont démasqués..... la France chancelle et est près de tomber.

On voit par là jusqu'à quel point la confiance a repris. La victoire vint d'ailleurs. L'impression produite par les batailles de Baylen et de Vimicino est à peu près que le résultat est décisifs: Sur les 120.000 Français qui avaient pénétré en Espagne il ne doit pas en être revenu plus de 23.000. Surtout les soldats de nationalité italienne, suisse, polonaise ou allemande avaient déserté en masse. En Septembre le Consul écrit avec enthousiasme au sujet de la défense de Saragosse: «Journellement arrivent des nouvelles de la résistance sans précédent opposée par la ville de Saragosse à 14 attaques de l'ennemi. Si un Lefebvre a pu contraindre Dantzig à capituler il n'a pas pu prendre une ville privée de toute défense, mais qui avait dans les murs de tels habitants. Ceux-ci avaient décidé de vaincre ou de mourir.

De leurs maisons en grande partie détruites par le bombardement ils avaient jeté les

balustrades de leurs balcons et de leurs fenêtres dans les rues et transformé leurs maisons en petites forteresses. Puis, après un simulacre de vaine résistance ils avaient laissé les Français entrer par une des portes de la ville. La cavalerie de l'ennemi s'empêtra dans les balustrades dissimulées, l'infanterie fut anéantie du haut des greniers et des fenêtres au moyen de tout ce qu'on put imaginer capable de tuer ou de blesser. On referma la porte de la ville et de ceux qu'on avait laissé pénétrer, personne ne revint.

L'Espagne doit avoir maintenant une armée de 160.000 hommes d'infanterie et de 12.400 cavaliers. L'unité s'est maintenue dans le pays; le plan du marquis de Valdès, de faire de la Galice, de l'Asturie, etc. une confédération particulière a piteusement échoué.

Le Consul ne semble pas douter que la victoire ne soit définitive et ses espérances vont très haut: «La délivrance de l'Europe approche; la nation espagnole semble se hâter journellement à grands pas de prendre la place de la Française. Le soleil de la fortune de Napoléon se couche et nous allons voir l'aurore des Bourbons».

L'impression de la victoire est encore accrue par les nouvelles d'Amérique. Puerto-Rico a juré au roi Ferdinand le serment de fidelité et promis d'envoyer de l'argent, et au

commencement de novembre on apprend que le Mexique et le Pérou ont également reconnu le roi et que l'enthousiasme y a été presque plus grand que dans la métropole. Ces deux colonies doivent fournir journellement 50.000 piastres dures pour le soutien de la juste cause du royaume; et à la fin de novembre doit venir de la Havane un envoi de 650.000 piastres dures.

Les expressions que le Consul emploie au sujet du roi Joseph sont assez violentes: il l'accuse d'ivrognerie et dit que son aspect a déterminé une éternelle antipathie entre lui et le peuple. Il raconte une histoire bizarre: le roi Joseph serait, au cours de sa retraite, monté en chaire dans la principale église de Logroño et aurait tenu là un discours assez pathétique au peuple assemblé là, le sermon ayant duré jusqu'à 9 h. du soir on aurait reconnu «tous les dons de l'esprit» (sic) au prédicateur mais prêté peu d'attention à la doctrine dont ils ne pouvaient comprendre grand chose car elle leur était communiquée en italien. Par contre il parle avec sympathie du ministre de la marine de Joseph, Mazaredo, capturé à Bilbao et au sujet duquel il s'exprime ainsi: «Arrivé à un âge avancé toujours respecté par la nation pour ses lumières et son patriotisme, contraint par les Français à Madrid ou séduit par eux et amené à embrasser

le parti des Napoléons...» Si bien que cette capture laisse la nation espagnole bien embarrassée.

Un grand nombre de rumeurs circulent. On raconte par exemple que la Sardaigne a déclaré la guerre à la France. Ce bruit eut pour conséquence que les navires sardes qui devaient transporter en France le général Vedel capturé à Baylen refusèrent de le prendre si bien que Vedel dut rester jusqu'à nouvel ordre à Cadix.

Le Consul ne s'attend pas pendant l'hiver à une reprise énergique de l'offensive française. D'après lui l'intention de Napoléon doit être d'envoyer 20.000 hommes d'infanterie et 10.000 hommes de cavalerie au secours de Joseph pour protéger la frontière et de ne commencer une nouvelle invasion de l'Espagne qu'au printemps.

Il n'en alla cependant pas ainsi. Napoléon vint dès Novembre. Il est assez curieux que le Consul de Suède montre qu'il possède si peu de renseignements certains sur les événements de la campagne par laquelle l'empereur ramena son frère à Madrid. On peut en conclure avec certitude que le gouvernement n'a pas laissé des renseignements détaillés sur les défaites arriver jusq'en Andalousie et à Cadix. Par contre on sait différentes choses sur l'action énergique de la défense. Castaños

a, il est vrai, dû battre en retraite, mais on doit réunir de nouvelles armées de réserve, se procurer de nouveaux canons et lever un nouveau corps de cavalerie de 40.000 hommes. L'impression d'ensemble est résumée dans les mots suivants: La nation espagnole ne s'abandonne à aucune espèce de sécurité. Elle ne compte pas sur l'aide des puissances étrangères. Pour la patrie en danger tous les Espagnols sont prêts á donner leur vie et leurs biens. Mieux vaut mourir libre que vivre esclave, voilà ce que pense cette noble et fière nation. Avec l'aide du Tres-Haut, le tyran de l'Europe, Bonaparte et son frère, le bouffon de l'Europe, trouveront dans ce pays trois barrières infranchissables: 1.° Dans les mesures d'un gouvernement sage et vigilant. 2.° Dans les bras et les poitrines de millions d'Espagnols. 3.° Dans le dévouement à la métropole et à Ferdinand VII, des colonies transatlantiques.

Au milieu de la période des succès de Napoléon le Consul rapporte que le commerce de l'Espagne avec l'Angleterre augmente constamment: Journellement se concluent de grandes affaires de laines et de vins; le premier navire de commerce suédois venu depuis trois ans et demi aborda au port de Cadix le 25 Novembre, suivi le lendemain de deux autres.

C'est avec joie que le Consul et tous les

suédois ont appris que le gouvernement suédois allait entrer en rapports plus étroits avec le gouvernement espagnol, et qu'un envoyé suédois en Espagne avait déjà été désigné. Le gouvernement espagnol a déclaré son intention de donner satisfaction à la Suède pour l'expulsion des sujets suédois décrétée pendant les derniers jours du gouvernement de Godoy.

On sait, le 6 Décembre, à Cadix que les armes espagnoles ont été malheureuses dans le Nord. On ferme les théâtres et l'on ordonne des prières d'intercession. Le pire malheur est qu'on n'a pas un nombre suffisant de bons généraux. On aurait dû, pendant l'été, poursuivre l'armée française prise de panique jusqu'à la frontière, et en occuper tous les passages et défilés.

On espère que Madrid tiendra, car «l'architecture espagnole avec les toits en terrasses et les fenêtres garnies de barreaux de fer fait des maisons, surtout dans les rues étroites, de petites citadelles. Tout le dommage que peut faire une bombe. c'est de renverser un mur, tandis que dans les villes du nord elle peut mettre tout le quartier en feu... Buenos-Aires a donné le premier exemple de cette nouvelle méthode de fortifications, Saragosse le second, Valence le troisième; esperons que Madrid en donnera le quatrième».

Le ton et l'esprit des dépêches du consul révèlent son ardente sympathie pour la cause espagnole. Il lui arrive même de dire une fois qu'il laisserait volontiers sa maison de commerce et s'engagerait comme soldat dans l'armée si seulement il pouvait servir sous un bon général. Et il ne s'en tint pas aux paroles. En décembre 1808, il entra comme grenadier dans le corps des citoyens volontaires de Cadix, montrant ainsi qu'il était vraiment le représentant d'une puissance alliée. A sa demande d'admission le gouverneur avait répondu aimablement que du moment qu'il ne voulait pas se laisser incorporer comme officier il aurait, s'il le voulait bien, le grade de «el primero granadero».

Le commerce et l'industrie à Cadix ont malheureusement commencé à souffrir. Mais un événement favorable, c'est cependant l'arrivée d'un gros envoi d'argent d'Amérique: 4 millions de piastres d'argent de Vera-Cruz, transportées sur 2 frégates anglaises, et en avril de 1809 on lit: «On ecrit de Lima que le Pérou a frappé 16 millions de piastres à l'effigie de Ferdinand VII prêtes à être envoyées sans retard. Un élément politique nouveau vient d'intervenir: l'espoir d'une aide de l'Autriche dont la déclaration de guerre (avril 1809) paraît imminente.

Le 5 mai 1809 le consul communique dans

une dépêche qu'un ambassadeur espagnol est parti pour l'Autriche à bord d'une frégate anglaise. C'est don Manuel Gil qui, dit-il, a été l'âme de la résolution prise le 26 mai 1808 par la ville de Séville de se soulever contre le joug napoléonien. Il doit apporter 3 millions de piastres en argent, prêt de la Junta Centrale à l'empereur d'Autriche. Quelque temps plus tard le consul annonce qu'un convoi de navires espagnols, portugais, anglais, nord-américains el autrichiens a mis à la voile de Cadix à Trieste avec un chargement de sucre, de cacao, de café el autres denrées coloniales pour une valeur de plus d'un million de pesos duros.

On attend beaucoup de la guerre avec l'Autriche. On a fait à Cadix plusieurs paris que, avant la fin du mois de juin, Ferdinand VII serait de nouveau proclamé à Madrid. L'ennemi chercherait parait-il à entrer en négociations; le maréchal Victor a chargé Sotelo, corregidor de la Manche d'en faire la communication à la Junta Centrale. Celle-ci cependant n'y compte pas beaucoup et l'on travaille énergiquement á la défense. Le Consul croit que: «Toutes les villes espagnoles sont fortifiées de la méme manière que Saragosse avec un fossé profond autour de la ville et toutes les avenues défendues par des batteries de 24 et de 36.

A Xérés et à Séville ces précautions ont été prises avec la plus grande énergie. Le peuple est presque encore plus aigri contre l'ennemi qu'auparavant. Une seule illumination, un Te Deum et une Salve et l'enthousiasme est rétabli!»

L'imminence d'une refonte de la Constitution et de l'administration interieure éveille au plus haut degré l'intérêt du consul. Un des membres de la Junta Centrale, Son Excellence Jovellanos, a publié d'une part une étude intéressante sur les entraves de l'agriculture espagnole et les moyens d'y remédier; d'autre part un exposé sur la nécessité d'une convocation des Cortès.

Le Consul envisage cet évènement avec les plus grandes espérances: «Sans aucun doute, écrit-il, le résultat de cette convocation sera extrêmement heureux pour le peuple espagnol et la Constitution. En un mot le peuple espagnol, grâce à l'ébranlement qu'il a ressenti, subira une révolution dans ses moeurs, signe évident de son grand et noble caractère, et la renaissance préparée par les maîtres français se traduira surtout par le renversement du joug que la France voulait imposer à son amie et alliée l'Espagne.

Au point de vue commercial la situation s'éclairait pendant l'été de 1809. Un grand nombre de marchandises sont arrivées de la

Havane et on lit: «Les approvisionnements de Cadix s'accroissent de jour en jour, et tandis que la nation espagnole reprend peu à peu des forces qui anéantiront les plans de conquête de l'ennemi, cette province se voit en état d'aider les autres parties du pays épuisées et saccagées par l'ennemi.»

Au commencement du mois de Juillet, on croit à Cadix que les Français réuniront toutes leurs forces pour livrer une grande bataille qui leur ouvrira le chemin de l'Andalousie.

«Le gouvernement espagnol semble de son côté avoir préféré confier au temps le sort de ce pays plutôt que de chercher par la force des armes une solution plus rapide mais peut-être plus malheureuse.» La guerre est donc jusqu'à nouvel ordre défensive et la raison de cette attitude est aussi le manque d'armes et d'argent. On s'inquiète à la pensée que le navire de guerre Francisco de Paula, parti d'Amérique avec 8 millions de piastres en argent n'est pas encore signalé. La Junta Centrale est forcée pour cette raison de recourir à une opération de change qui malheureusement fait hausser le cours et, d'après l'avis du consul, est préjudiciable au commerce avec l'Angleterre.

Le 1.er Août il n'est plus question de simple défensive; la nouvelle de la bataille de Talavera arrive; c'est surtout el Regimiento del

Rey qui s'est distingué en repoussant des attaques répétées de cavalerie. La joie augmenta encore, quand immédiatement après la nouvelle de la victoire, le navire Francisco de Paula arriva avec 7 millions de pesos douros. On attendait encore du Pérou la *Fulgencia* et l'*Astrea* avec douze millions.

Cependant arrive en Août la nouvelle attristante que l'Autriche a été forcée par Napoléon à conclure un armistice et pour la première fois le consul est pris de découragement et d'inquiétude. Il craint qu'il soit impossible à l'Espagne de conserver ses colonies: «Il n'y a pas de danger que la France s'en empare et ce sera par conséquent sans doute l'Angleterre qui dans un avenir rapproché s'enrichira de leurs précieuses ressources». Peut-être l'inquiétude du consul est-elle dûe jusqu'à un certain point à la fréquentation de nationaux anglais; certains indices tendent à le faire croire. En tous cas elle ne provient pas de l'influence de son entourage espagnol car la confiance n'a cessé d'y régner. Il écrit: «Les malheurs de l'Espagne et les insuccès de l'Autriche n'ont pas abattu les courages ni dans le peuple ni dans la «Junta» centrale... Cette nouvelle, loin d'ébranler la résistance espagnole l'a mise en pleine lumière».

On va organiser une levée de tous les espagnols de 16 à 45 ans.

Les bases de la nouvelle Constitution sont déjà établies. Le consul signale qu'un des principes de la Constitution sera que l'Amérique et les colonies participeront au pouvoir législatif et jouiront de toutes les prérogatives constitutionnelles de la métropole. Un comité est formé, auquel tout citoyen espagnol a le droit de communiquer ses vues et projets aussi bien en ce qui concerne la Constitution que les réformes dans l'administration publique.

La «Junta» semble d'ailleurs peu disposée à croire que la guerre en Allemagne est irrémédiablement terminée. A l'arrivée de la Fulgencia avec plus de 6 millions de piastres, elle désire pouvoir en envoyer la moitié à Trieste, pour l'Autriche. Il est tout à fait singulier de voir quelle importance la «Junta» attache, d'après le consul, à la politique de la Russie. On se déclare incapable de penser que l'empereur Alexandre puisse assister impassible aux progrès de Napoléon. «L'hégémonie française menace la sécurité de la Russie, qui doit intervenir contre la France, et la Prusse doit suivre la Russie. Il y a donc là en 1809 comme une prophétie espagnole de ce qui devait arriver en 1812 et en 1813.

Quand la question des élections aux Cortes se pose, le consul se réjouit à l'idée qu'elles auront lieu d'après les principes modernes et

il peut communiquer que la junta centrale permet à tous les américains présents en Espagne d'assister aux Cortés et de représenter dans les délibérations leurs frères absents.

L'Espagne préparait ainsi donc un changement à sa constitution. Pendant le cours de l'année 1809 la Suède s'était donné la libre constitution qui est encore essentiellement la constitution suédoise d'aujourd'hui. Si l'on en croit le consul de Suède le gouvernement espagnol aurait à cette époque tourné ses regards vers la Suède. Dans une dépêche du 8 janvier 1810 le consul rapporte qu'une analyse de la nouvelle constitution suédoise a été insérée dans la Gazette du gouvernement espagnol, suivie de cette declaration: à une époque où la représentation nationale assemblée doit décider de la constitution de l'Espagne nous avons jugé utile d'exposer comme un modèle la loi fondamentale, votée et adoptée par les Etats de Suède, œuvre qui honore leurs lumières autant qu'elle caractérise leur union.

Le consul espère de bons résultats de l'œuvre des Cortés. «L'Espagnol, dit-il, est capable de tout, la masse est spirituelle et sera entre les mains d'un nouveau gouvernement un diamant qui petit a petit sera taillé de manière à avoir tout son éclat».

Cependant le danger approche et dans cet-

té situation on tend toutes les énergies pour la résistance. Au nombre des dons volontaires pour la défense une depéche fait mention des bijoux d'une valeur de 20.000 pesos donnés par l'archevêque de Mexique Don Bartolomeo de las Herras; l'évêque de Guamanja a donné sa crosse et trois croix pectorales, garnies de pierres précieuses; le commandant de San Roc, Don José del Pozo 40.000 réaux de vellon; la marquise Cammarasas toute son écurie de muleto. Le roi de Sicile a envoyé 10.000 fusils, etc.

Les Français avancent par la Sierra Morena vers le Sud. En février 1810 le consul annonce que la junte centrale a passé á l'arrière-plan et que la défense du pays repose surtout sur la junte provinciale de Seville et sur un gouvernement militaire, composé des généraux Castaños, Montijo, Palafox et Romaña. Seville ne peut cependait pas être sauvée d'autant plus que le général Ariezaga s'est replié sur Grenade. Le sort de l'Espagne dépend désormais de Cadix.

Le maréchal Victor marche sur cette ville et le consul estime que si le général Albuquerque n'avait par si habilement couvert Cadix avec ses 12.000 hommes, la rapidité de la marche en avant des Français aurait provoqué la panique et peut-être une capitulation. Victor n'a cependant que 19.000 hommes,

et il y en a 24.000 à Cadix et à Isla de Leon. Le malheur cependant c'est que le commerce de Cadix est presque complètement paralysé; assurément il vient beaucoup de marchandises des colonies mais il est impossible de les écouler. Ceux qui font de bonnes affaires ici, ce sont les navires anglais et peut-être encore plus ceux de l'Amérique du Nord qui transportent des vivres à Cadix. Le prix de ces vivres pourrait baisser si les Marocains ne s'entendaient pas à interdire le ravitaillement du Maroc à Cadix. On soupçonne que le roi Joseph leur a promis en récompense la ville de Ceuta.

Quelque temps plus tard, cependant, on apprend que le consul du roi Ferdinand a réussi à obtenir des Marocains la promesse d'une vente de 80 bœufs par mois à Cadix et quelque temps après le consul annonce qu'il est arrivé de Tanger du blé et de l'avoine qui ont singulièrement facilité la subsistance de la cavalerie espagnole.

Les Espagnols n' ont rien perdu de leur fermeté. Le 21 février 1810, le Consul écrit: «Aujourd'hui est arrivé un parlementaire ennemi, mais ses dépêches n' ont pas été ouvertes, on les a transportées en procession à la Plaza de San Juan de Dios où elles ont été brûlées publiquement par le bourreau au milieu des applaudissements du peuple.

L'enthousiasme s'accrut aussi grâce à cette concordance étrange que le jour même où le roi Joseph rejoignit l'armée française assiégeante, deux navires de guerre anglais avec 6 millions de pesos duros envoyés par les colonies, arrivèrent à Cadix.

Les troupes françaises reçoivent cependant des éloges pour la douceur avec laquelle elles procèdent en Andalousie. Cependant leur attitude vis à vis de quelques navires poussés à terre par la tempête constitue une exception à cet égard. Les navires furent, au milieu même du naufrage, incendiés sans pitié par les français.

Les soldats français appellent les nombreux ouvrages de fortification de Cadix «un artichaut qu'il faut manger feuille par feuille» (sic) mais le Consul croit que l'artillerie espagnole leur enlèvera un peu l'appétit. Cadix peut envoyer 20.000 hommes opérer le long de la côte sur le flanc même des français, et quant à ce qui concerne la ville même, les généraux anglais ont déclaré qu'elle a des moyens de défense naturels, supérieurs à ceux de Gibraltar même. Le seul danger que semble véritablement menacer Cadix c'est qui la peste éclate; elle pourrait non seulement être fatale aux hommes mais aussi à la cause de la liberté espagnole, et c'est sans doute là dessus que compte l'ennemi.

Le 2 mai 1810, le Consul assiste à la fête célébrée en souvenir des événements du 2 mai 1808 à Madrid. Après un service funèbre solennel célébré par l'archevêque de Tolède assisté du nonce Gravina, une procession se rendit aux sons d'une admirable marche funèbre à un temple conmémoratif encore inachevé qui portait l'inscription suivante:

«A los que mueren dándonos ejemplo
El sepulcro no es sepulcro, es templo».

Une courte allocution fut prononcée et écoutée la tête nue et les yeux remplis de larmes et cet acte lugubre se termina par des salves des canons et des fusils et la mise en berne des drapeaux. Le général Castaños représentait la régence à cette fête. L'Altesse fut reçue déjà à Isla par une haie des régiments espagnols et anglais assemblés là et qui à l'entrée des ouvrages de fortifications de Cadix abandonnèrent les murs et les rues de la place aux beaux corps de volontaires de la ville. L'entrée fut magnifique avec tous les attributs d'un régent, sauf les regalia. La junte de la ville et le gouverneur avec une superbe garde du corps entouraient l'Altesse à cheval. Pour donner à cette fête nationale une plus grande valeur aux yeux de tous ceux que savaient penser et contribuer à dissiper le deuil et la mélancolie des espagnols arri-

vèrent ce même jour vers midi, comme s'ils y avaient été conviés les vaisseaux de guerre et de registre espagnols *Asia* et *Algeziras*, venus de Vera-Cruz et de la Havane avec sept millions de piastres dures pour le gouvernement.

Du Perou étaient déjà arrivées 537.000 piastres et 4.000 fusils.

Il y a d'aussi bons approvisionnements de vivres à Cadix que les prix ont considérablement baissé. Il était arrivé de Grèce de si grands chargements de blé qu'on était sûr d'avoir du bon pain pendant huit mois.

Pendant le blocus la santé du consul avait été moins bonne; pour ce motif et probablement aussi pour d'autres raisons personnelles il avait quitté la ville en mai 1810 et était allé s'intaller quelque temps à Tanger.

Les lettres de cette période sont naturellement moins intéressantes, et aussi par suite du fait que pendant son séjour à Tanger il fut quelque temps si malade qu'il lui était impossible de suivre avec attention la marche des événements. Il peut cependant raconter, —en juillet 1810--que l'armée d'investissement française est elle-même plutôt assiégée qu'assiégeante et que, grâce à l'arrivée abondante des vivres, les habitants de Cádix peuvent retourner aux Français la chanson faite à Paris à l'occasion du siège de Gibraltar,

Votre blocus ne bloque point,
Et grâce à votre heureuse adresse
Ceux que vous affamez sans cesse
Ne périront que d'embonpoint.

Le 7 août le consul était réinstallé à Cadix. Il écrit alors: «Qui aurait pu s'imaginer que la population de Cadix plus que quadruplée par les réfugiés et les étrangers aurait pu, pendant le mois si brûlant et si détesté de la canicule, jouir d'une santé et d'une hygiène si généralement bonnes? Cet état est dû pour une bonne part aux mesures de prévoyance et de prudence, mais aussi et surtout il faut l'attribuer à l'abondance d'approvisionnements de toutes sortes. Ces vivres sont naturellement chers maintenant mais étant donnée la consommation il devraient l'être encore plus. Le bon pain de froment coûte 40 quartos par hogaza. Les arrivages de froment sont si abondants que les consignataires sont menacés de la ruine. La graisse et la bonne viande de boeuf coûtent 5 réaux de vellon. Le seul article, qui par suite de la disette ait atteint des prix enormes c'est la volaille: une poule coûte 45 reaux de vellon. La place a également été richement fournie d'huile, de charbon de bois et de vins, bien que les marocains ne permettent pas la moindre exportation de leur pays. Les îles de la Méditerranée et Valence peu-

vent en réalité etre appelées les greniers de Cadix.

Les melons, les raisins et les légumes se trouvent en aussi grande abondance que pendant les années précédentes. L'eau des puits se conserve bonne. En un mot je n'ai pas pu noter le moindre changement, résultant des circonstances particulières, ni dans la subsistance des habitants ni dans leur santé. L'armée d'investissement française n'ignore pas la situation ici; elle semble n'être que la spectatrice de notre abondance, et comme elle est également connue par les habitants de la côte, dénués de tout, misérables, et peu satisfaits des plaisirs qu'organisent pour les soulager les chefs français, combats de taureaux, bals et comédies on a vu avec étonnement arriver ici avec des laissez-passer français de grands bateaux surchargés de familles espagnoles qui espéraient être accueillies dans notre sein.

Ce tableau assez lumineux s'assombrit cependant quelque peu vers l'automne.

A ce moment là le prix des vivres commence à augmenter et l'on eut une attaque de la fièvre *jaune* qui cependant ne dura pas. Le chiffre total de la mortalité pendant les mois d'octobre et de novembre aurait été de 2.349—les soldats, anglais et espagnols, auraient échappé à la contagion. A Carthagène

par contre le fléau a sévi avec violence et emporté un tiers des habitants.

Un événement encore plus triste', c'est que le Consul a maintenant à faire part des malheurs d'Amérique. Il annonce que le territoire côtier de La Caraca a déclaré vouloir être indépendant, jusqu'à ce que Ferdinand VII soit revenu en Espagne, mais que ce mouvement a éte réprimé par le Mexique et le Pérou: cependant le fait que la régence a interdit aux navires de Caracas d'aborder dans les ports de la métropole éveille quelques soupçons.

Vers la fin de l'année 1810 les dépêches du Consul ont jusqu'à un certain point un autre ton. Le roi de Suède n'était plus l'allié de Ferdinand VII. Humiliée par la perte de la Finlande, la Suède avait dû conclure la paix avec ses ennemis, et—en apparence du moins —se plier au système français.

Pour le gouvernement suédois Joseph était depuis la conclusion de la paix le roi reconnu de l'Espagne et le Consul était forcé de parler de lui d'une autre manière qu' auparavant. La comparaison entre ce ton qu'il est forcé officiellement de prendre maintenant et celui qui régnait dans ses précédentes dépêches est assez curieuse.

Le prince qu'il appelait jadis le bouffon de l'Europe, il le nomme maintenant: le nouveau

roi du pays et le propagateur de la philosophie.

Il n'est plus désormais question de son faible pour la boisson mais au contraire de son caractère magnanime, de sa douceur de cœur qui ont partout conquis l'admiration. Il lui appartient, écrit le Consul, de mettre de l'ordre dans ce sombre chaos. C'est tout à fait de l'eloquence officielle.

On ne peut cependant nier que le Consul de Suède, indépendamment de sa situation officielle qui le force à parler sur un autre ton qu'auparavant, ne voie les choses d'une manière plus pessimiste: la dévastation et le retour à la barbarie, conséquences inévitables d'une guerre aussi longue et aussi énergique, frappent vivement ses regards et font sur son esprit une profonde impression. Il est surtout ému des conséquences funestes qu'a eues la guerre au point de vue des relations entre la métropole et les colonies: il voit la scission imminente et dit que le soulèvement peut entraîner la chute de la métropole dans sa lutte avec la puissance française. En tous cas il met l'Espagne sous la dépendance de l'Angleterre dont il lui est désormais impossible dans quelques circonstances que ce soit de se séparer. Mais en même temps il espère cependant des jours moins sombres et écrit cette phrase assez remarquable: «Ne peut-on pas espérer que le vieux et le jeune trône, rami-

flés en familles, unis par les liens du sang, de la religion, de la langue et des mœurs se rapprocheront de nouveau, et couronneront nos espoirs. Qui ne voit que cette séparation actuellement hostile et forcée a réservé pour l'avenir la possibilité de la réconciliation, de la paix, de l'union?

Ce sont ses sympathies pour l'Espagne et la vieille race espagnole qui s'expriment lâ D'un autre côté il voit avec pénétration que les partis commencent à se former et en Mai 1811 il redoutait que le mécontentement qui s'était manifesté à Cadix à l'égard des Cortes ne fût l'occasion d'une véritable catastrophe; mais il estimait que la nouvelle de la victoire de Chiclana et des succès de Wellington préviendrait la crise.

Dans les récits souvent sombres que l'on trouve dans ses dépêches éclatent cependant assez souvent ses sympathies profondes: en même temps qu'il se plaint des impôts élevés, de l'esprit de parti, de la contrainte et du dépérissement du commerce il dit cependant... le bon ordre de la défense de Cadix, l'abondance des vivres sont par contre d'heureuses circonstances pour ce foyer de la liberté et de l'honneur espagnol, inexpugnable depuis bientôt un an et il cite avec satisfaction la chanson faite à l'ocasion du bombardement de Cadix par les Français.

Vos sapeurs et vos mineurs
Vos grenadiers et vos corvettes
N'épouvantent que les lecteurs
De vos redoutables gazettes.

Vers la fin de l'année 1811 le Consul reçut l'autorisation de retourner en Suéde; mais pour des raisons que j'ignore, il prolongea son séjour en Espagne et il était encore à Cadix à la fin des hostilités.

Les dépêches des dernières années de la guerre ne sont pas aussi fréquentes que dans les années précédentes et ne présentent pas non plus le même intérêt.

Il y a peut être lieu de remarquer qu'il écrit, au printemps de 1812, que l'attention de l'Espagne est dirigée d'une manière toute particulière du côté de la Suède oú l'on attend un changement dans l'orientation de la politique étrangère; un discours du nouveau prince héritier, l'ex-maréchal Bernadotte, a éveillé à cet égard de particulières espérances.

D'autre part les pamphlets politiques espagnols ont éveillé un intérêt très vif chez le Consul. Il cite plusieurs brochures, parmi lesquelles l'une intitulée: *España caminando hacia su ruina* recommandent instamment le choix d'un régent provisoire. Au nombre des candidats éventuels figure Louis XV, le roi de Sardaigne, ou la princesse Charlotte de Portugal. «Il rend encore compte de la bro-

chure *Diccionario Crítico-Burlesco,* composée par un ecclésiastique du nom de Gallardo, dirigée contre le cléricalisme et tolérée par la régence. 6.000 exemplaires s'étaient déjà vendus quand le nonce pontifical intervint, obtint l'interdiction de l'ouvrage et l'arrestation de l'auteur qui fut interné sur un ponton dans la baie de Cadix.

Une liste des partis existant en Espagne et dressée par le Consul au printemps de l'année 1813 n'est peut-être pas sans un certain intérêt. Il énumère quatre partis: 1.° Le parti français, consistant, outre quelques espagnols, en un certain nombre de français et d'italiens. Ce parti désire qu'en ce qui concerne la constitution, les lois, etc. l'Espagne se règle d'après le système existant en France.

2.° Le parti du roi Joseph: il se distingue du premier en ce sens qu'il est opposé à un gouvernement militaire, mais est d'ailleur persuadé que le royaume ne pourra retrouver son ancien éclat, la nation sa politesse et ses lumières que sous le gouvernement d'une dynastie française.

3.° Le parti anglais: il se compose de la plupart des ecclésiastiques et des membres des ordres religieux, de la plupart des grands et des riches commerçants ainsi que des irlandais d'Espagne et estime que pour le rétablissement de l'ordre le mieux serait que la

monarchie restât dans son ancien état; cependant en ce qui concerne les colonies d'Amérique les avis sont partagés, et d'une manière générale l'antipathie contre le commerce et les opinions religieuses de l'Angleterre est mal cachée.

4.° Le parti des patriotes espagnols; dans ce parti existent deux factions; toutes les deux aspirent à l'indépendance et détestent toute domination et toute influence étrangère mais les opinions sont partagées au sujet des moyens à employer: l'une des factions estime que l'on doit demander l'intervention de l'Angleterre en vue d'obtenir un gouvernement provisoire; l'autre repousse cette idée, et veut que toute mesure et toute réforme soit faite *au sein* même de la nation; cette faction a la majorité dans les Cortes et s'appelle le parti libéral en raison de ses principes de gouvernement républicains ou démocratiques.

MESSIEURS,

Il me reste à vous prier d'agréer mes respectueux et sincères remerciements pour l'honneur que vous m'avez fait en me permettant de prendre la parole devant cette brillante assemblée. Mieux que quiconque je sens que la modeste communication que je vous ai présentée ne peut soutenir aucune comparaison avec la quantité de conférences savantes et

approfondies qui ont répandu tant de clarté sur l'histoire de la guerre d'indépendance espagnole et donné à ce congrès une haute place dans l'histoire des congrès scientifiques. Je crains que l'on ne puisse avec raison me reprocher d'avoir abusé d'un temps qui aurait pu être mieux employé à l'exposition du résultat de recherches plus importantes que les miennes. Je vous prie donc, Messieurs, d'avoir la bonté de m'excuser en tenant compte du motif qui m'a amené à prendre place sur cette tribune; ce motif, c'est le même sentiment qui se fait jour dans les dépêches dont je vous ai entretenus: la sympathie de tous les suédois pour le nom espagnol et la gloire espagnole.

ARTHUR STILLE.

La Constitution de Bayonne

Si Napoléon s'est engagé dans l'affaire, d'Espagne, c'est avant tout pour se garantir contre toute éventualité d'une attaque sur sa frontière méridionale. Il a cru n'être sûr de l'Espagne qu'en établissant son frère à Madrid. En face de son dessein, il n'a vu qu'une dynastie ruinée, un vieux roi sans prestige et sans popularité, une reine abhorrée, un prince nul «très bête, très méchant et très ennemi de la France» il a cru qu'une chiquenaude suffirait à renverser ces rois de carton, et que l'Espagne lui pardonnerait tout, s'il lui donnait une Constitution. Il en avait donné une à la France et la France l'avait acclamé comme son sauveur, avait fait de lui son empereur, presque son dieu.

Les Français d'alors attribuaient naïvement une sorte de valeur magique aux constitutions écrites. Quoiqu'ils eussent vu leur pays user trois constitutions en moins de dix ans, ils croyaient toujours à l'importance de ces paperasses et tenaient boutique de cons-

titutions toutes faites pour tous les peuples de leur clientèle. Ils avaient donné une constitution à la Hollande, à la Westphalie, à la Suisse, à l'Italie, au royaume de Naples. Ils voulurent aussi en donner une à l'Espagne, pour que rien ne manquât désormais à son bonheur.

Dès le 25 Mai 1808, Napoléon invita les Espagnols à nommer des délégués qui s'assembleraient à Bayonne le 15 Juin et travailleraient, sous ses yeux, à la rédaction du pacte constitutionnel. Il promettait d'avance que les Cortès seraient tenues au moins tous les trois ans, que les dépenses de la maison royale seraient réduites de moitié, que les *Vales* seraient reconnus comme dette nationale et sacrée, que tous les emplois de la monarchie seraient réservés aux Espagnols et que la religion catholique serait seule tolérée en Espagne [1]. La Junte devait comprendre des représentants de toutes les ville ayant voix aux Cortès. Le clergé devait être représenté par 2 archevêques, 6 évêques, 6 généraux d'ordres, 16 chanoines on dignitaires, élus canoniquement par les chapitres des huit métropoles de la Péninsule, et 20 curés de paroisse. La noblesse enverrait 10 grands d'Espagne, 10 nobles titrés et 10 chevaliers. La Navarre et les

1 Diario de Madrid. 1.º de Junio de 1808.

Canaries auraient chacune deux députés. Majorque, Les Asturies, la Biscaye, l'Alava, le Guipuzcoa chacun un [1]. Le Conseil de Castille enverrrait quatre conseillers, le Conseil des Indes deux, les Conseils de la Guerre, des Finances et de l'Inquisition chacun un. La marine aurait deux représentants, l'armée deux députés; chacune des trois Universités majeures [2] enverrait le sien; les commerçants enverraient 14 commissaires, les colonies d'Amérique auraient 6 députés.

Ainsi composée, l'Assemblée de Bayonne aurait assez exactement représenté les grands corps de la nation et les principales classes de la société, si l'élection avait été libre, et ne s'était pas faite sous la pression d'une armée de 100.000 hommes couvrant les routes et occupant plus du tiers du royaume.

Mais les élections ne purent se faire régulièrement presque nulle part, et le grand-duc de Berg désigna lui-même cinquante quatre membres de la haute assemblée. Plusieurs personnages importants, désignés par Murat, ou même nommés par leurs commettants, protestèrent dans les termes les plus énergiques contre le rôle qu'on voulait leur faire jouer. D. Antonio Valdes, l'un des héros de Tra-

1 Il n'est pas question des pays de la Couronne d'Aragon assimilés alors aux pays castillans.

2 Salamanque, Alcalá et Valladolid.

falgar, refusa d'aller à Bayonne, le marquis d'Astorga fit de même. Les délégués catalans se dispersèrent avant d'avoir atteint Saragosse. L'évêque de Girone resta chez lui. L'évèque d'Orense accompagna son refus d'une lettre éloquente qui fait le plus grand honneur à sa loyanté et à son esprit: «Se trata »de curar males, de reparar perjuicios, de »mejorar la suerte de la nación y de la mo»narquía, ¿pero, sobre qué bases y fundamen»tos? ¿Hay medio aprobado y autorizado, fir»me y reconocido por la nación para esto? »¿Quiere ella sujetarse, y espera su salud por »esta vía? ¿Y no hay enfermedades también »que se agravan, y exasperan con las medi»cinas, de las que se ha dicho: *tangant vulne»ra sacra nullae manus?* ¿Y no parece haber »sido de esta clase la que ha empleado con su »aliado y familia real de España el poderoso »protector, el emperador Napoleón?... Las re»nuncias de sus reyes en Bayona, é infantes »en Burdeos, en donde se cree que no podían »ser libres, en donde se han contemplado ro»deados de la fuerza y del artificio, y desnu»dos de las luces y asistencia de sus fieles »vasallos: estas renuncias, que no pueden »concebirse, ni parecen posibles, atendiendo »á las impresiones naturales del amor pater»nal y filial, y al honor y lustre de toda la fa»milia, que tanto interesa à todos los hombres

»honrados: estas renuncias, que se han he-
»cho sospechosas á toda la nación, y de las
»que pende toda la autoridad de que justa-
»mente puede hacer uso el Emperador y rey,
»exigen para su validación y firmeza, y á lo
»menos para la satisfacción de toda la monar-
»quía española, que se ratifiquen, estando los
»reyes é infantes que les han hecho libres de
»toda coacción y temor. Y nada sería más
»glorioso para el grande emperador Napoleón,
»que tanto se ha interesado en ellas, como
»devolver á la España sus augustos monar-
»cas y familia, disponer que dentro de su se-
»no, y en unas Cortes generales del reino hi-
»ciesen lo que libremente quisieren, y la
»nación misma, con la independencia y sobe-
»ranía que la compete, procediese en conse-
»cuencia á reconocer por su legítimo rey al
»que la naturaleza, el derecho, y las circuns-
»tancias llamasen al trono español. Este mag-
»nánimo y generoso proceder sería el mayor
»elogio del mismo emperador, y sería más
»grande y admirable por él que por todas las
»victorias y laureles que le coronan y distin-
»guen entre todos los monarcas de la tierra,
»y aún saldría la España de una suerte funes-
»tísima que la amenaza, y podría finalmente
»sanar de sus males y gozar de una perfecta
»salud, y dar, después de Dios, las gracias, y
»tributar el más sincero reconocimiento á su

»salvador y verdadero protector, entonces el »mayor de los emperadores de Europa, el mo»derado, el justo, el magnánimo, el benéfico »Napoleón el grande.»

Cette lettre, où l'ironie dissimulait mal l'indignation patriotique de l'évêque, répondait parfaitement à la pensée intime des Espagnols et indiquait à Napoléon le seul et unique moyen de démêler l'inextricable écheveau de la question espagnole: Convoquer les Cortès générales d'Espagne, leur rendre Charles IV, et Ferdinand et attendre paisiblement, au pied des Pyrénées, que le jeu des partis eût usé ces rois de pacotille et fait désirer à la nation elle-même un vrai maître, un harmoste, un pacificateur. Voilà quel était l'intérêt évident de Napoléon et de la France. L'Empereur l'a vu, mais seulement en 1810,[1] deux ans trop tard, et il ne l'a avoué franchement qu'à Sainte Hélène.

La Junte de Bayonne aurait dû comprendre cent cinquante membres. Elle ne fut jamais au complet. Dans les premiers jours de juin, une trentaine de notables seulement se trouvaient à Bayonne. Il en vint par la suite un plus grand nombre, mais beaucoup furent envoyés de Madrid par Murat ou réquisition-

1 A cette époque, les journaux français parlèrent d'un proje de mariage entre Ferdinand VII et une archiduchesse d'Autriche. Ferdinand, allié de l'Empereur, eût été renvoyé en Espagne.

nés dans les diverses villes occupées par les Français et dirigés sur Bayonne comme des prisonniers, ou au moins des otages.

Le roi Joseph Bonaparte arriva à Bayonne le 7 Juin au soir. Napoléon alla au devant de lui jusqu'à six lienes de la ville, monta dans sa voiture et l'entretint jusqu'à Marrac, de ses projets et de ses désirs. Il fit miroiter à ses yeux la grandeur de la couronne d'Espagne, il lui montra qu'il serait la sentinelle avancée de l'Empire, l'héritier désigné du trône, s'il venait lui même à manquer. Joseph était bien moins séduit qu'effrayé, mais n'osa pas opposer un refus catégorique aux pressantes sollicitations de son terrible frère. Il accepta, la mort dans l'âme, la couronne d'épines qu'on lui présentait.

A peine descendu de voiture, au pied de l'escalier du château de Marrac, Joseph trouva l'Impératrice et ses dames d'honneur, qui le saluèrent roi d'Espagne. Sans lui permettre le moindre repos, l'Empereur le présenta aux Espagnols de distinction déjà arrivés à Bayonne. Il les avait mandés au château, sans leur dire ce qu'il attendait d'eux. Quand ils l'eurent appris, ils se concertèrent et décidèrent de se répartir en quatre sections: Grands —Conseil de Castille—Conseil de l'Inquisition, des Indes et des Finances - Armée. Chaque section rédigea à la hâte une adresse qui fut

soumise à l'Empereur. Les délégués de la noblesse ne se hasardaient à reconnaître Joseph qu'avec les restrictions les plus expresses: «Les lois d'Espagne, disaient-ils, ne nous per»mettent pas d'offrir davantage à V. M. nous »espérons que la nation s'expliquera et nous »autorisera à donner plus libre cours à nos »sentiments». A la lecture de cette adresse, qui ressemblait de si près à un persiflage, Napoléon entra dans la plus violente colère et dit au duc de l'Infantado, président de la noblesse «qu'au lieu d'ergoter sur les termes d'un ser»ment qu'il paraissait bien décider à violer, il »ferait mieux de se mettre à la tête de son »parti et de combattre franchement et loyale»ment en vrai gentilhomme». Il ajouta que si le duc manquait au serment qu'il allait prêter, il le ferait fusiller avant huit jours. Le duc terrifié céda, les grands modifièrent leur adresse, et quoiqu'il n'eût point la grandesse, D. Miguel de Azanza en fit lecture au roi.

Les magistrats évitèrent de reconnaître le nouveau roi nettement et sans ambages, en excipant de l'insuffisance de leurs pouvoirs, mais ils tinrent à Joseph le langage le plus flatteur, et avancèrent «qu'il appartenait à »une famille destinée à régner par l'ordre du »ciel».

Joseph avait acquis des connaisances assez sérieuses en politique et en administration, il

ne manquait ni d'usage, ni d'esprit, il reçut fort bien ses nouveaux sujets, répondit avec bonne grâce à leurs compliments et trouva même d'adroites paroles pour se concilier le clergé et l'armée. Il répondit à l'inquisiteur D. Ramon Ethenard y Salinas «que la religion »était la base de la morale et de la prospérité »publique, et que, quoiqu'il y eût des pays où »l'on admît plusieurs cultes, on devait consi»dérer l'Espagne comme heureuse, puisqu' »elle n'honorait que la vraie religion». Au duc del Parque, qui lui avait présenté les hommages de l'armée, Joseph assura «qu'il s'hono»rait du titre de son premier soldat, et que, »soit qu'il fût nécessaire de combattre les mo»res, ou de repousser les injustes attaques »des éternels ennemis du continent, il participerait à tous ses périls». Le prince français fit, en somme, assez bonne impression sur ceux qui purent le voir et l'entendre, mais pour l'immense majorité des Espagnols, il resta l'intrus sans droit et sans vergogne, l'Italien dont se moquaient les *majas* de Madrid.

Le 15 Juin, on avait réuni soixante cinq notables, on crut pouvoir ouvrir la junte. Elle se réunit au palais de l'évêché, sous la présidence de José Miguel de Azanza, ministre des finances, qui s'était de très bonne foi rallié à Joseph et qui ne craignait pas de l'avouer

hautement: «Gloire et honneur immortels, »s'écria-il, à l'homme extraordinaire qui nous »rend une patrie que nous avions perdue..... »Il a voulu qu'au lieu même de sa résidence, »et sous ses regards, se réunissent les dépu- »tés des principales cités et autres personnes »autorisées de notre pays, pour discourir en »commun sur les moyens de réparer les maux »que nous avons soufferts et sanctionner la »constitution que notre régénérateur lui même »a pris la peine de disposer, pour qu'elle de- »vienne la règle inaltérable de notre gouver- »nement. C'est ainsi que nos travaux pourront »être utiles et aîder à l'accomplissement des »hauts desseins du héros qui nous a con- »voqués».

Napoléon avait fait distribuer à tous les membres de la Junte un projet imprimé dont l'histoire est assez curieuse. Le premier auteur de la Constitution espagnole serait, parait-il, un Français longtemps domicilié en Espagne, M. Esménard, qui connaîssait fort bien la Péninsule, et dont un curieux mémoire est conservé aux Archives des Affaires étrangères à Paris [1]. Napoléon avait reçu le projet vers le mois de septembre 1807; il le garda en portefeuille jusqu'en Avril 1808. Il le fit alors mettre en forme et l'envoya à Madrid,

1 Corresp. Espagne. T. 672. f.° 379.

pour être communiqué aux ministres et à la Junte de Gouvernement. M. M. de la Forest et Fréville lui adressèrent un rapport très détaillé sur la question. L'Empereur fit remanier le projet, le soumit encore à M. M. d'Azanza et Urquijo, puis aux premiers notables arrivés à Bayonne [1] et de toutes ces délibérations sortit enfin un texte habilement présenté, un trompe-l'œil capable de faire illusion aux naïfs, mais à eux seulement.

La constitution fut votée en dix séances. Le jour même de l'ouverture de la Junte, on procéda à la vérification des pouvoirs. L'opération ne dut pas être longue, vingt députés seulement avaient été régulièrement élus. On donna lecture d'un décret impérial, par lequel Napoléon cédait la couronne d'Espagne à Joseph. Le 17 Juin, la Junte décida de se rendre auprés du roi pour le complimenter. Elle lui promit de faire tous ses efforts pour rétablir l'ordre et la paix dans les provinces troublées. Joseph ne manqua pas, suivant l'usage d'alors, de rejeter toute la faute sur les Anglais. Aprés avoir salué le roi, les députés allérent saluer l'Empereur, qui reçut gravement leurs félicitations et leurs flatteries.

Le 20 Juin, la Junte proposa la suppression

1 Geoffroy de Grandmaison.—*L'Espagne et Napoléon*. 1804-1809. Paris. 1908. in 8.° p. 257.

de l'impôt de 4 maravèdis par chaque cuartillo de vin et le 3 1|3 pour cent perçu sur les revenus exempts de la dîme. Le 21, Joseph approuva ces remises; c'était son cadeau de joyeux avénement à ses sujets. Le 22, D. Ignacio de Tejeda, dont Murat avait fait le représentant officiel du royaume de Nouvelle-Grenade, soutint dans un véhément discours la nécessité de resserrer l'union de la métropole avec les colonies américaines. Quatre religieux, qui représentaient les principaux ordres monastiques, demandèrent que l'on ne supprimât point d'un trait de plume tous les moines, mais que l'on se contentât de réduire le nombre des couvents. Deux courageux députés: D. Pablo Arribas et D. José Gomez Hermosilla s'enhardirent jusqu'à proposer la suppresion du Saint Office, mais l'Inquisiteur Ettenhard se leva et en réclama impérieusement le maintien. Les quatre représentants du Conseil de Castille: Colon, Lardizabal, Torres et Villela se rangèrent à son avis, non par fanatisme religieux, mais parce que l'Inquisition leur semblait un excellent instrument politique pour décourager les factieux et déjouer les conspirations. Les Français ne croyaient pas possible de supprimer le Saint-Office: «Sur cent individus, quatre vingt dix »crieraient au scandale» disait l'agent de police Blanchet, et Napoléon comprenait fort bien

de quelle utilité pratique pouvait être le redoutable Tribunal pour le gouvernement de Joseph. A la fin du dix-huitième siècle, après le procès d'Olavide, n'avait-on pas vu plus de trois cents personnes se dénoncer elles-mêmes au Saint-Office, lui déclarer quelles gens elles voyaient, quels livres elles lisaient, dans quelles erreurs politiques ou religieuses elles croyaient être tombées. Tous les renseignements ainsi reçus étaient soigneusement gardés, toutes les personnes désignées dans ces confidences étaient surveillées de près et signalées à l'attention des Inquisiteurs provinciaux, des commissaires et des familiers. L'Inquisition servait encore à arracher à la justice laïque les accusés que l'on ne voulait point laisser condamner; réclamés par le Saint-Office, et détenus, pour la forme, dans ses prisons, ils devenaient sacrés pour la justice ordinaire et vaquaient d'ailleurs librement à leurs affaires, sans que personne pût les inquiéter. L'Inquisition offrait donc le moyen de surveiller de très près tout le corps social, permettait de faire disparaitre les gens dangereux ou présumés tels, et de mettre en sûreté les agents imprudents que leurs témérités auraient trop gravement compromis. Comme instrument de police, le Saint-Office l'emportait sans conteste sur la lettre de cachet et sur la Bastille. On comprend tout le parti qu'un

homme comme Fouché eût tiré d'une semblable institution.

On discuta encore à Bayonne sur les majorats, cette autre plaie de l'Espagne. Le duc de l'Infantado demanda qu'on ne réduisit pas au dessous de 80.000 ducats le maximum d'un majorat. D. Ignacio Martinez de Villela demanda que nul ne pût être inquiété pour ses opinions politiques ou religieuses.

Enfin, le 30 Juin, la discussion fut close et la Constitution pour la Monarchie espagnole acceptée à l'unanimité par tous les membres de la Junte, alors au nombre de 90. Pour faire nombre, on força des Espagnols, de passage à Bayonne, à apposer leur nom au bas de la nouvelle Charte.

Le 7 juillet, la Junte se réunit de nouveau et Joseph prêta serment à la Constitution entre les mains de l'Archevêque de Burgos. Azanza proposa de faire frapper une médaille commémorative de ce grand événement, et l'Assemblée se rendit en corps auprès de Napoléon pour lui rendre hommage une dernière fois. La contenance de l'Empereur frappa tout le monde. Soit qu'il fût déjà inquiet des suites de son entreprise, soit qu'il comprît lui-même quel rôle odieux il venait de faire jouer à tous ces hommes, il ne put vaincre la préoccupation qui l'étreignait. Son intelligence, si vive d'ordinaire, semblait fumeuse et obscur-

cie. Il jetait à la dérobée des regards furtifs sur l'assistance et baissait le plus souvent la tête. Il parla trois quarts d'heure, en phrases hachées, sans trouver aucune idée originale, aucun mot heureux, ancune de ces grandes images qui donnaient tant de magnificence à ses discours. Les Courtisans ne le reconnaissaient pas. Les Espagnols, impénétrables, sentaient la main de Dieu s'appesantir sur cet homme, que la conscience de son crime semblait paralyser. Napoléon sentait lui-même combien l'entrevue devenait pénible, il en hâta la fin et les députés rentrèrent à Bayonne en silence, l'esprit rempli de fâcheuses pensées.

La Constitution d'Espagne n'était, à proprement parler, qu'une contrefaçon de la Constitution française. La royauté était héréditaire, de mâle en mâle par ordre de primogéniture [1], et reversible de la branche de Joseph à celles de Luis, roi de Hollande et de Jérôme, roi de Westphalie; la couronne d'Espagne devant toujours rester séparée de celle de France.

Le pouvoir législatif était, comme en France, confié à trois assemblées. Un Conseil d'Etat, régulateur suprême de l'administration,

1 Ce rappel de la loi salique, étrangère à l'Espagne, était d'autant plus singulier que Joseph n'avait que des filles.

aurait préparé les lois, et jugé en dernier ressort en matière de justice administrative.

Un sénat, de vingt-quatre membres, nommé par le roi, aurait eu, comme en France, la garde de la constitution, la protection de la liberté individuelle et de la liberté de la presse.

La chambre des députés aurait fait revivre le glorieux nom de Cortès. Elle se serait composée de trois bancs ou états. Au banc du clergé auraient siégé 25 évêques, nommés par le roi; au banc de la noblesse, 25 grands, nommés par le roi; au banc des communes 62 députés des provinces d'Espagne et des Indes, 30 députés des grandes villes, 15 commerçants notables, 15 savants, tous élus par ceux qu'ils devaient représenter.

Les Cortès devaient être convoquées au moins tous les trois ans, et voteraient pour ce même laps de temps les contributions et les dépenses publiques.

La magistrature devait être inamovible et rendre la justice d'après les formes de la législation moderne. Le Conseil de Castille conservé, eût joué le rôle de Cour de Cassation.

Cette constitution peut paraitre savante et sage; elle n'est, au fond, comme la Constitution impériale, qu' un vêtement décent, destiné à masquer la nudité du despotisme. La liberté de discussion n' y a aucune place. Les séances des cortès sont secrètes. La liberté

de l'imprimerie ne sera accordée qu' au moment où la Constitution sera entrée complètement en vigueur, c'est-à-dire en 1813. Elle restera, même alors, soumise au bon plaisir d'une commission du Sénat. Elle ne concerne que les livres et ne doit point s'étendre aux journaux. Napoléon, partisan de l'Inquisition, n' a pas poussé l'illogisme jusqu' à promettre aux Espagnols la liberté de la presse. Ainsi le gouvernement conserve l'allure mystérieuse que lui a donnée Philippe II. La nation ne connaîtra de ses affaires que ce qu'il plaira à ses maitres de lui en dire. Il lui sera interdit, comme par le passé de discuter ses intérêts et de manifester publiquement ses opinions.

L'organisation du pouvoir exécutif est entachée d'un vice capital: la nouvelle dynastie n'est pas acceptée par la nation. Il est dit que les couronnes de France et d'Espagne resteront toujours séparées, ce qui semble, au premier abord, une garantie d'indépendance, mais on lit un peu plus loin que la France et l'Espagne contractent une alliance perpétuelle et indissoluble. On peut se demander dès lors ce que devient l'indépendance de la Péninsule. En fait, Napoléon entend bien que l'Espagne doit être vassale de la France, puisque Joseph, roi d'Espagne, reste prince Grand-Electeur de l'Empére.

Le pouvoir législatif présente encore plus de lacunes. Le Conseil d'Etat joue en Espagne le même rôle prédominant que lui a donné en France la Constitution de l'an VIII C'est la cheville ouvrière de la machine gouvernementale. Mais, où trouvera-t-on les hommes d'expérience consommée, de science profonde, de volonté intelligente qui font du Conseil de l'Empire la meilleure assemblée que la France ait jamais eûe? On trouverait peut-être un homme de science et de talent: Jovellanos; mais on ne peut se vanter de l'attirer à son parti. On aura quelques hommes d'intelligence ouverte et de science moyenne comme Azanza, O'Farril, Urquijo, Azara, Mazarredo, mais on n'ira pas à la douzaine et il en faudrait cinquante. Et tout est à remanier: l'administration, la justice, les impôts, l'armée, la marine, les lois agricoles, industrielles et commerciales. La monarchie est une grande ferme, à l'abandon depuis vingt ans; tout croule, tout menace ruine, il faudrait tout entreprendre, tout réorganiser à la fois, et le peuple qui ne sait rien, qui vit dans le souvenir de la gloire passée, est le peuple le plus réfractaire de l'Europe aux changements et aux nouveautés. Et quand bien même, par le plus improbable des miracles, il consentirait à laisser les politiques français tenter sur lui leurs expériences, rien ne se peut faire sans

argent et les caisses d'Etat, sont vides, la dette dépasse 7 milliards de réaux et le déficit moyen atteint 700 millions de réaux pour un revenu de 600 millions.

Malgré son nom pompeux, le Sénat n'est qu'une *camarilla* de 24 hauts fonctionnaires nommés par le roi. En temps ordinaire, ses fonctions platoniques se bornent à garder la Constitution..... (on sait comment le Sénat de l'Empire français s'est acquitté de cette fonction)—à protéger la liberté individuelle—(mais la protégera-t-il contre l'Inquisition?)..... et la liberté de l'imprimerie (dans un pays où la liberté de la presse n'existera pas.) En temps de troubles, le Sénat se transforme en Comité de Salut publie. Il peut suspendre les garanties constitutionnelles et adopter toutes les mesures exigées par la sécurité de l'Etat. C'est un roi fainéant, qui du soir au matin se réveille dictateur et terroriste. On sent jusque dans l'organisation du Sénat espagnol l'influence de la tradition jacobine, qui se maintient dans les Conseils de l'Empire, sous les yeux de l'Empereur, jadis ami de Robespierre.

Les Cortès présentent l'aspect le plus hétéroclite: on ne sait à quelle bizarre conception répond cette étrange assemblée. Ce ne sont pas des Etats-généraux, puisque la noblesse et le clergé ne nomment pas eux-mêmes leurs délégués. Ce n'est pas une assemblée

nationale, puisque l'on doit voter par ordre. Il n'y a pas de Chambre haute, ni de Chambre basse puisque nobles, clercs et bourgeois délibèrent ensemble. Ce n'est pas le système français, ce n'est pas le système anglais, ce n'est pas le système traditionnel de l'Espagne, c'est une rêverie sans valeur, tout au plus bonne pour l'Ile Utopia.

Se figure-t-on ce qu'eût été cette chambre, composée de 25 évêques, nommés par le roi, de 25 grands, nommés par le roi, et de 122 députés élus, discutant ensemble et votant à part, et dans laquelle 26 députés bien unis auraient pu faire la loi à toute l'assemblée? Supposons, en effet, qu'il s'agisse d'une loi intéressant le clergé ou la noblesse: si cette loi a contre elle 13 évêques et 13 nobles elle sera toujours repoussée, quand même 12 évêques, 12 nobles et 122 députés des Communes s'accorderaient pour en demander le vote. Voit-on cette chambre, unique en trois personnes, délibérer en paix? Voit-on les minorités réactionnaires des deux bancs privilégiés écraser malgré leur petit nombre, le gros bataillon des progressistes?..... Joseph a gardé sa constitution dans ses tiroirs; il a bien fait de ne pas l'en sortir. On se serait encore plus moqué de ses Cortès qu'on ne s'est moqué de son ordre de chevalerie.

En Espagne, la Constitution fut accueillie

par des cris de colère. Les exemplaires adressés par Madrid aux autorités furent remis par elles aux Juntes insurrectionnelles et brûlés sur la place publique, au milieu des danses et des huées.

Les hommes d'Etat réactionnaires pensaient que l'Espagne avait déjà sa constitution et n'avait pas besoin d'en changer.

Les hommes d'Etat progressistes voulaient que l'Espagne rédigeât librement sa charte.

Le peuple ne voyait dans l'acte de Bayonne qu'un chiffon de papier.

Un patriote fantaisiste, peut être D. Eugenio de Tapia, publia un curieux pamphlet intitulé: «La Constitution espagnole, mise en »chansons sur des airs connus, pour pouvoir »être chantée au piano, à l'orgue, au violon, »au basson, à la flute, à la guitare, aux tim»bales, à la harpe, à la mandore, au tambour »de basque, à la caisse champêtre, au rebec et »sur toutes sortes d'instruments rustiques» [1].

Le Conseil de Castille, sommé par Joseph de publier la Constitution, requit l'avis de ses procureurs, comme il l'eût fait dans les temps les plus paisibles de la monarchie. Les fiscaux présentèrent des conclusions très fortement motivées et nettement défavorables. La Constitution avait été élaborée hors d'Espagne, par

1 Cité par Mesonero Romanos.—Memorias de un setentón.

des délégués sans mandat légal, avant que le roi eût été proclamé, eût été reconnu par les autorités du royaume, eût prêté serment aux lois nationales et eût pris possession du trône. La nation n'avait pas été consultée sur le changement de dynastie, et avait été ainsi dépouillée d'une inestimable prérogative, que la constitution elle-même lui reconnaissait [1]. Le Conseil avait bien été invité à désigner un candidat au trône, mais avait refusé par deux fois; s'il avait cédé à une troisième injonction, c'était sur l'assurance qui lui avait été donnée que cette démarche n'impliquerait de sa part ni approbation, ni improbation des actes de renonciation et des traités passés entre les souverains espagnols et l'Empereur des Français. L'intervention des Cortès était ainsi indispensable «para que sus diputados y verdaderos representantes, instruyéndose á fondo y con detención de todos y cada uno de sus capítulos, y aconsejándose de letrados hábiles y de teólogos sabios y timoratos pudiesen llenar sus deberes y la confianza pública en su justicia y conciencia»... Il n'y avait pas eu à Bayonne de véritable discussion. On avait bouleversé toute l'économie de la monarchie,

1 L'article II de la Constitution portait, en effet, que le dernier représentant de la dynastie de Joseph aurait le droit de désigner son successeur par testament, mais que cette désignation ne pourrait avoir son plein effet que si elle était ratifiée par la nation, représentée par les Cortès.

en beaucoup moins de temps qu'on n'en mettait dans les anciennes Cortès à discuter une réforme de détail. Il était nécessaire de faire ratifier une loi si précipitamment établie par une assemblée des représentants de la nation, réunie en lieu sûr, à l'intérieur du royaume, à l'abri de la force des armes et de toute influence capable de la terroriser ou de la corrompre. Nul établissement fait en une autre forme ne pouvait être tenu pour juste, ferme et valable: «La violencia y el justo miedo »nunca dieron ni valor, ni título á los pactos »y convenciones de esta clase; y si en el esta»do de guerra la fuerza y la conquista dan un »derecho legítimo al vencedor y conquistador, »no en la alianza y en la amistad». Etaient nuls, de la même nullité, tous les actes consentis par Ferdinand VII, depuis son entrée en France. C'était cette évidente nullité qui avait soulevé les provinces. La publication de la Constitution était, d'autre part, presque impossible, en l'état de révolte du royaume, et inutile, puisque l'article 38 de cette même Constitution la déclarait suspendue en cas de danger pour la sécurité de l'Etat. Personne ne pourrait essayer de la proclamer dans une ville, sans courir le risque de périr victime des fureurs du peuple. Il était à craindre que les attaques de la Constitution contre les premières classes de l'Etat ne les fissent sortir

de leur apathie et ne donnassent de nouvelles forces à l'insurrection. Les articles relatifs au gouvernement des Indes étaient gros de périls et conçus en termes si généraux qu'il était, impossible de savoir jusqu'à quel point les réformes promises seraient avantageuses aux Colonies. Les réformes judiciaires ne semblaient ni moins vagues, ni moins dangereuses. L'alliance perpétuelle avec la France, stipulée par l'article 24, attaquait dans leur principe la liberté et l'indépendance de l'Espagne, qui perdait ainsi le droit de paix et de guerre. Cette alliance était boiteuse et inégale: la France étant une puissance guerrière et conquérante et l'Espagne une puissance pacifique. Enfin la naturalisation par simple décret royal, rendu en Conseil d'Etat, était contraire aux lois du royaume et pouvait présenter les plus graves inconvénients. «A la verdad la »España no necesita de nueva constitucion. »Con la que rige actualmente ha prosperado »en los reynados precedentes, ha sido rica, y »se ha merecido la estimación y el respeto de »las otras potencias. De lo que únicamente »necesitaba era de cabeza que gobernase libre »de toda pasión y miras ambiciosas, que man»dase la ley y no el hombre arbitrariamente, »que se observasen religiosamente y se hicie»sen observar las leyes, usos y costumbres en »que está bien cimentada su felicidad, hacien-

»do alguna leve reforma, sin revolver ni tras-»tornar todo el orden con novedades como »las que contiene la nueva constitución, que »aunque fuesen útiles y necesarias, su multi-»tud y gravedad es perniciosa en el día» [1].

Le Conseil se résigna, il est vrai, le poignard sur la gorge, à publier la Constitution, mais ce fut pour reporter aussitôt sa résistance sur un autre point. Il se refusa avec la dernière énergie à prêter serment à Joseph et il allait être violemment dissous quand la victoire de Baylen vint le délivrer. [2]

Au mois d'Août 1808, Palafox ne montra pas plus d'enthousiasmo que le Conseil pour la Constitution de Bayonne. La belle lettre qu'il écrivit au général Loison exprime avec la plus amère ironie les sentiments d'un loyaliste espagnol: «Si les autres nations de »l'Europe avaient pensé et agi comme nous, »vous ne seriez point ici, Monsieur, mais tant »qu'il plaira à Dieu de nous y laisser, pour »l'expiation de nos péchés, nous vous ap-»prendrons du moins à nous respecter. Vous »me conjurez de poser les armes, au nom du »bonheur de l'Espagne, et depuis quand, je »vous prie, un général révolutionnaire fran-

1 Archivo histórico nacional de Madrid.—Consejo de Castilla. 1808. Leg. I n.° 22.—22 Juillet 1808.

2 Cf. notre *Conseil de Castille en 1808*. Revue hispanique t. XVII. 1907.

»çais prend-il un si vif intérêt au sort d'une »nation, qui de toutes celles d'Europe devrait »lui être la plus étrangère par son esprit reli»gieux, ses mœurs, ses habitudes, par sa fi»délité surtout envers son légitime souverain? »Les Espagnols, il est vrai, voyagent peu, »mais avant même que vous ne fussiez venus »chez eux leur prêcher, à coups de baionnet»tes, vos maximes sur le bonheur, ils connais»saient parfaitement l'espèce de celui que »vous avez donné à la Hollande, à la Suisse, à »l'Italie, à l'Allemagne, à la Pologne, à vos »alliés surtout, et à vos malheureux concito»yens eux-mêmes, que vous trainez enchainés »sur nos frontières, pour y planter vos dra»peaux souillés du sang de vos princes et de »celui de toute l'Europe... Tout féroce que fût »Attila, il avait dans l'âme plus de véritable »grandeur que celui qui vous lance sur nous »pour nous dévorer, car Attila annonçait hau»tement ses projets en entrant en Italie et ne »s'était pas proclamé son ami et son allié. Les »Huns ne s'appelaient pas eux-mêmes la gran»de nation. L'Italie ne leur avait pas, comme »nous, ouvert pendant douze ans ses trésors, »donné ses flottes. confié ses armeés... Ce n'est »point à la nation la plus signalée par la légè»reté de son esprit, par la mobilité de son ca»ractère et par son inquiète turbulence qu'il »convient de prêcher le repos aux graves et

»paisibles Castillans. Si la fureur de propager »vos maximes vous tourmente, allez dans les »contrées philosophiques, dont les savants et »les raisonneurs vous prêteront sans doute »une oreille complaisante et ne manqueront »pas de célébrer votre modération et votre »tolérance, la perfection de votre discipline, la »beauté de votre tenue, le ravissement de vos »hôtes en vous recevant chez eux, leur déses»poir en vous perdant, vos idées libérales, »l'horreur de votre Empereur pour la guerre »et son amour pour la paix... nous autres, »pauvres Espagnols, qui malgré l'immense »foyer de lumières répandues par la Révolu»tion française, continuons d'aller en péléri»nage à Saint-Jacques de Compostelle, nous »sommes trop ignorants pour renverser notre »constitution. Le croiriez-vous bien, mon cher »Monsieur, le dernier de nos bacheliers de »Salamanque pense être plus raisonnable que »le premier de vos présidents d'Institut, et le »plus mince de nos hidalgos se croit plus vé»ritablement noble qu'un duc d'Abrantes ou »de Dantzick; que faire avec une pareille »nation?» [1]

L'idée que l'Espagne n'avait pas besoin de Constitution, parce qu'elle en avait déjà une,

1 Archives des Affaires Etrangères à Paris.—Correspondance. Espagne. Supplément. t. XX. f° 181. Lettre du général Palafox au général Loison.—Albarracin, 28 Août 1808. (en français).

était si bien l'idée générale des Espagnols que Jovellanos, n'en exprima pas d'autre quand au mois de Mai 1809, la Junte lui demanda son avis sur les réformes à accomplir dans le gouvernement [1].

Le noble homme d'Etat déclara «que según »el derecho público de España, la plenitud de »la soberania reside en el monarca, y que »ninguna parte ni porción de ella existe, ni »puede existir en otra persona ó cuerpo fuera »de ella; pero el poder de los soberanos de »España, aunque amplio y cumplido en todos »los atributos y regalías de la soberanía, no »es absoluto, sino limitado por las leyes en »su ejercicio..... Se puede decir sin reparo »que nuestros soberanos no son absolutos en »el ejercicio del poder ejecutivo, pues..... las »leyes..... dan á la nación el derecho de repre»sentar contra los abusos..... menos se puede »decir que los monarcas de España son ab»solutos en el ejercicio del poder legislativo, »pues, aunque es suyo sin duda, y suyo sola»mente, el derecho de hacer ó sancionar las »leyes, es en las nuestras que para hacerlas, »ó debe aconsejarse antes con la nación oyen»do sus proposiciones ó peticiones, ó cuando »no promulgarlas en Cortes y ante sus repre»sentantes..... Por último no es ilimitado tam-

1 *Consulta sobre la convocación de las Cortes por estamentos.* Sevilla 21 de Mayo de 1809.

»poco el ejercicio de la potestad judicial en »nuestros soberanos..... es máxima constan»te y fundamental en nuestra legislación que »los juicios y causas deben ser instruídos »según las formas prescriptas en las leyes, y »juzgados por jueces y tribunales estableci»dos y reconocidos por la nación..... Dedúce»se de todo esto que la única y mejor garan»tía que tiene la nación española contra las »irrupciones del poder arbitrario, reside en el »derecho de ser llamada á Cortes para propo»ner á sus reyes lo que crea conveniente al »provecho común..... Esta costumbre es la »verdadera fuente de la Constitución espa»ñola».

Jovellanos peut sembler timide à nos politiciens modernes; et c'est cependant lui qui avait raison. Une Constitution n'est viable que si elle a de profondes racines dans le passé, et si la nation veut sincèrement vivre à son ombre. L'Espagne a usé depuis 1808 presque autant de Constitutions que la France et eût pu trouver dans un simple rajeunissement de sa vieille Constitution beaucoup plus de liberté et de bonheur, car ce qui importe, ce ne sont point les lois, mais l'esprit qui préside á leur exécution. Une loi médiocre chez un peuple animé d'un puissant esprit public, ayant le sens de la liberté et de la justice, aura de meilleurs effets qu' une loi excellente chez un

peuple égoïste, sectaire et capricieux. La grandeur des peuples ne dépend pas de la sagesse de leurs monuments législatifs, mais bien plutôt de leur courage, de leur activité et de leur valeur morale.

G. Desdevises du Dezert,
Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Clermont-Ferrand.

El inglés Sir Carlos Guillermo Doyle y su plan de socorro á Zaragoza

Ningún homenaje mejor puede ofrecer el escritor aragonés á los eruditos extranjeros venidos á España de luengas tierras para celebrar gloriosos recuerdos, que presentarles la hermosa figura, el carácter enérgico, inteligente y entusiasta de un extranjero que, durante los sitios de Zaragoza, trabajó por esta ciudad con el ardor del patriota más decidido y entusiasta.

Sir Charles William Doyle, en cumplimiento de la misión especialísima á él encomendada por el Gobierno Británico, trajo á España todas las energías de la raza sajona, todas las ventajas de un espíritu eminentemente cultivado, todo el temple de un héroe.

Llegó á Zaragoza Carlos Doyle pocos días después de terminado el primer asedio; era el 10 de Octubre.

Palafox le recibió con grandes honores; le hospedó en su casa, es decir, en la casa-palacio de los marqueses de Lazán.

Doyle, sin perder momento, pasó á visitar á la Virgen del Pilar.

El 12 subió á la Torre nueva en compañía de Palafox; desde allí pudieron observar los extragos causados en la ciudad por las bombas enemigas.

En el número 77 de la *Gaceta de Zaragoza* y en mi obra *La Condesa de Bureta y el Regente D. Pedro M. Ric*, se da noticia circunstanciada de los agasajos de que fué objeto Doyle en aquellos días. Aquí nos bastará decir que el General Inglés se hizo popularísimo en Zaragoza, que intimó grandemente con los hermanos Palafox y que la misma Condesa de Bureta le honró con su amistad, á la cual correspondió él con entrañable afecto.

Traían por entonces las costumbres cierta exageración de sentimientos en el trato íntimo que mediaba entre personas distinguidas. «Amiga mía de mi corazón»: así comenzaba Doyle sus cartas á nuestra gran heroina. «Mi más querida prima y amiga de mi vida», era como la saludaba D. José Palafox en sus cartas, y en términos análogos ella correspondía. Pero entre Doyle y los Palafox, la exageración de los sentimientos fué mayor: pronto se tutearon, y por fin llegaron á llamarse *hermanos*. «La división de nuestro hermano Lazán ya está caminando», dice Doyle á don Francisco Palafox en carta que luego veremos.

Era Doyle grande admirador del valor he-

róico del gran caudillo de Zaragoza; reconocía altas dotes militares en Lazán; más respecto al segundo de los hermanos, á Paco Palafox, andaba siempre en guardia, y con gran consideración y cariño solía reconvenirle: «La proclama, mi querido Paco, no me gusta en manera alguna», dice en una carta.

Los Palafox, en cambio, tenían alta idea de las dotes militares de Carlos Guillermo Doyle, y en verdad que no les faltaba motivo para tenerla. Doyle iba dando pruebas de gran cultura, señales de maravillosa actividad, y en los consejos de generales presentaba observaciones que le acreditaban de eminente táctico.

Pocos días antes del desastre de Tudela, hallábanse reunidos, entre otros, los generales Coupigny y Montijo, Doyle y Francisco Palafox. Hablaban de la situación de ambos ejércitos, francés y español, del terreno que unos y otros ocupaban, de las fuerzas efectivas con que podían contar, y trataban de adivinar de qué parte vendrían las amenazas del enemigo y en dónde se reconcentrarían sus ataques.

Coupigny dijo á Doyle que «se metiese en las botas» de un general francés para hacer un estudio táctico de las operaciones que Napoleón iba á poner en práctica; y en efecto, al día siguiente tenían Montijo y Palafox en su

poder un informe luminosísimo, en el cual, bajo la firma de

C. Guillermo Doyle
General Francés

se hacía un supuesto táctico de los proyectos del enemigo. Se contaban las fuerzas, se hacía ver la situación difícil del ejército español en sus dos cuerpos del Centro y de Aragón, distantes entre sí cuatro jornadas y divididos por el Ebro, con un sólo puente de comunicación; se hacía ver la probabilidad de que el ejército francés, con mejor unidad, cayera sobre Tudela y Cascante... y en efecto, como si Doyle hubiera sido profeta, doce días después caía sobre Cascante y Tudela el ejército francés, causando el desastre tan oportuna como inútilmente previsto por Carlos Guillermo Doyle.

Juntas con este interesantísimo documento, hallé en el archivo de mi ilustre amigo el Señor Conde de Bureta, varias cartas dirigidas por Doyle á D. Francisco Palafox, algunas de las cuales son particularmente interesantes.

Refiérense casi todas á la necesidad y urgencia de socorrer á Zaragoza, durante su segundo asedio.

En la correspondiente al 8 de Enero de 1809, escrita en Tortosa, aborda ya Doyle el arduo problema en los términos siguientes;

«Querido amigo mío: La combinación con Reding en el día es imposible, según *lo que veo.*

»Su exército está enteramente desorganizado y adentro de Tarragona, y en Reus y Valls, contenido por 11.000 franceses. Es verdad que en pocos días recibirá un refuerzo muy considerable, dos regimientos suizos de Mayorca y Muinorca et 3.400 hombres de Valencia. Con esta gente espero que empeserá algo, pero temo que no pueda socorrer á Zaragoza. Salí de ayá anteahier y si me dirás el día que estarás en Valencia, ai me voy á abrazarte y ver si de cualquiera modo podremos hacer algo para nuestro querido Pepe y sus zaragozanos.

»Aquí estoy trabajando, y muchísimo; ya he enviado un coronel de Ingenieros que estuvo aquí, á Mequinenza, con cañones, etc., para fortificar este punto tan interesante y enteramente abandonado! Ay podremos formar un almacén para ayudar á Zaragoza también..... y 30 barriles de pólvora y mil lanças. Envío dos violentos á Suelves que está en Barbastro con alguna gente reunida; también he enviado 40.000 cartuchos y 5.000 piedras de chispa á San Per de Calanda.

»En fin, jamás pierdo de vista á mis aragoneses.

»Por Dios, el detaille de lo que ha sucedido

en Guadarrama y el Puente de Almaraz, y pronto, pronto.

»Había alboroto en Lérida el primero de Enero; mataron á siete presos, pero creo que todo va bien ahora. Han entrado en Igualada los franceses, pero con poca gente, 1.400.

»Lazán, según carta de ayá, ha empezado su función. Ya ha tomado muchos almacenes, ha entrado en el pueblo de Figueras, y está en Cordón en la Junquera. Así escriben de Gerona. No puedes contar sobre él tampoco.

»Espero tu contestación con ansia. A Dios, querido, oxalla que tenía algo de tu mujer que decirte.

C. W. Doyle.»

»¿Cómo es que no se juntan la tropa de Valencia con el exército de Infantado? En división así, no podremos nada, reunidos sí.»

Doyle insiste, como se ve, en la necesidad de dar unidad á los ejércitos españoles; y, en cuanto al socorro de Zaragoza, desespera de que las fuerzas del cuerpo mandado por Reding en Cataluña, pueda llevarlo á cabo.

Entre tanto, el Mariscal Lannes se había hecho cargo del mando del ejército sitiador, iba estrechando el cerco, bombardeaba con furia, arreciaba los ataques y la situación de Zaragoza se iba haciendo difícil.

Doyle sabía perfectamente cuál era la situación de la ciudad, conocía su ruina, tenía noticia de la terrible epidemia que había postrado á casi todo el ejército sitiado; y viendo á Aragón sin medios para afrontar situación tan anómala y peligrosa, escribía una carta memorable á la Junta Central; carta que debía escribirse con letras de oro en los anales de Zaragoza.

«3 de Febrero 1809. Tortosa.

»Señores Vocales de la Junta Central: Vms. me perdonarán que el lenguaje de mi carta no sea castellano verdadero, aunque sale de un corazón *enteramente* dedicado á la causa de España, pero es el lenguaje de un forastero.

»Más vale que escriba así, que de fiarme de ninguno para poner mis sentimientos en mejor castellano; basta si se entiende lo que quiero decir.

»A Vms. no es menester que haga un retrato de la situación tan deplorable de los valientes y honrados españoles sitiados en esa invicta capital de Aragón, ni tampoco de las resultas funestas y *inevitables* si se pierde Zaragoza!!! y cuidado que en el día falta municiones! tiene más de 11.000 infirmos adientro de sus murallas, y *falta víveres sumamente.*

»Baxo este supuesto, no hay esfuerzos que no debamos tentar, no hay sacrificios que no

debemos hacer para introducir víveres y municiones, y *si es posible levantar el sitio.*

»Me parece que si tuviéramos dos mil infantes y quinientos caballos del exército de Valencia, y la división del Marqués de Lazán completada hasta 10.000 infantes y 500 caballos, el golpe sería seguro. Contando al mismo tiempo sobre el paisanage, y la salida que hará la guarnición.

»En Vms., Señores, tengo toda mi confianza; y espero que sin pérdida de un instante, tomarán Vms. las providencias necesarias para que tendremos este socorro de tropa para salvar á Zaragoza, que *será en efecto salvar á la Patria.*

»Puedo bien suponer que en el día trata el capitán general Reding de dar golpe fatal á la poca gente disponible que tienen los enemigos en este principado; pero espero *que en muy pocos días* se verificará, y que entonces tendremos los 10.000 hombres libres; pero si se tarda más que *pocos dias*, se debe tratar de dar el golpe con los 20.000 hombres que tiene Reding y los 10.000 con Wimphen que están en el día sobre la misma retaguardia de los enemigos.

»También puedo creer que será para Valencia un sacrificio mui grande de perder, aunque solamente por pocos días, dos mil infantes y 500 caballos; con todo, es preciso

acordarse que perdiendo Zaragoza se pierde Valencia; asegurada Zaragoza, para Valencia no hay ningún cuidado.

C. W. Doyle.»

Ved, Señores, qué hermosa síntesis la de C. W. Doyle: «salvar á Zaragoza», dice, «es en efecto salvar la patria»; tanta importancia atribuía á la defensa de esta inmortal ciudad.

Le llevaba su entusiasmo hasta considerarse español en aquellos momentos; no en balde le había honrado el Capitán general de Aragón con el nombramiento de Mariscal de Campo del Ejército Español.

El 3 de Febrero había sido escrita esta carta. Ocasión era en que se necesitaban grandes entusiasmos y grandísimos alientos para no dejarse abatir; las fuerzas de Perena, establecidas en Leciñena para mantener con la plaza sitiada la posible comunicación, habían sido completamente derrotadas pocos días antes. Y escribía Perena á D. Francisco Palafox: «de esta operación fatal resulta que Zaragoza se hallará en total agonía...» Y contestaba el General representante: «Ya veo la agonía de Zaragoza y no puedo remediarlo. He enviado dos extraordinarios á la Junta Central implorando socorros; si de allí no vienen, de otra parte no los espero.»

Cuando D. Francisco *no lo podía remediar*, Doyle aun procuraba infundir fortaleza en el

corazón de su amigo con oportunísimos avisos y trazaba su plan para salvar á Zaragoza.

«5 Febrero 1809. Tortosa.

»Querido amigo mío: la franqueza vale más que todo el mundo; la proclama, mi querido Paco, no me gusta de ningún modo; en fin, si fuese posible, no debes esparcir ninguna.

»Teniendo la muerte antes de sus ojos en tantas formas el paisano, ninguno se juntará con nosotros; el temor de la disciplina será para él más terrible que no son los enemigos, y lástima es de publicar á los enemigos nuestro estado tan deplorable. Por Dios, no te sirvas de estas proclamas de ningún modo.

» .....Haces mui bien de ir á ver á Perena; por Dios, que no se expone á otro ataque antes que estemos todos listos.

» .....Haces perfectamente bien de no abandonar á Zaragoza, aunque llamado por la Junta; tu carácter (es decir tu honor) depende de eso, y *vale más que la vida.*

» .....Cuidado, Paco, que no te olvides que tenemos que trabajar con paisanos y no con soldados. Tuyo de corazón,

C. W. Doyle.»

La Junta Central había cometido á Reding el encargo de facilitar elementos para el socorro de Zaragoza.

Y decía Doyle el 7 de Febrero:

«Querido Paco: por el amor de Dios, no de-

jes volver los Tiradores de Doyle. Los enemigos, si es verdad que baxan con 1.500 hombres, no pueden hacer nada contra Huesca; y este regimiento nos valdría muchísimo, particularmente por amor de la Oficialidad.

»Por Dios, Paco, que vuelvan atrás al instante, juntada con nosotros abriremos paso. La división de nuestro hermano Lazán ya está caminando para Zaragoza; en Fraga nos encontraremos el 12. Entonces, en pocas horas, salvaremos á Zaragoza ó moriremos.

C. W. Doyle.»

»P. D. Repito lo mismo, que vuelvan los Tiradores de Doyle; déxate de Huesca y de todo; las fuerzas reunidas, y demos el golpe en un punto solo; asi lo hacen los franceses.»

Esta carta había sido escrita en la Pobla, cerca de Tarragona. Doyle había celebrado una entrevista con Reding, y en ella había éste aprobado el plan ideado por aquél para atacar al ejército francés que cercaba la capital aragonesa.

Véase ahora la carta siguiente, fechada en Tortosa el 10 de Febrero, el mismo día de la voladura del convento de San Francisco.

«Querido Paco: Acabo de oir que los 1.200 hombres de infantería y 70 ú 80 caballos que vienen para ayudarnos, desde Valencia, tienen órdenes de ir á Morella y de no pasar el

Ebro de ningún modo. Si no se juntan con nosotros, ¿para qué servirán?

»Yo he enviado un extraordinario á Sabasona [1] diciendo que sería preciso que esta *corta división* sea baxo las órdenes del Jefe del Exército que va á socorrer á Zaragoza, si no, no nos servirán de nada...

»Y también le dixe que desde Morella no pueden avanzar. Los francesee tienen 700 caballos y 300 infantes en Alcañiz, toda llanura. ¿Cómo han de pasar esos 1.200 infantes? Deben dirigirse á esta, de donde se pueden ir à juntarse con Lazán. Unidas esas dos divisiones, puede ser que haremos algo; separadas, nada. Tú debes escribir á Sabasona también inmediatamente.

»Salgo de aquí después de mañana si tengo la contestación de Sabasona; pero es preciso saber si se puede contar sobre esa tropa y quándo. También aquí tengo el dinero, 3 millones y medio, y una porción de vestuarios que deben salir de aquí para Mequinenza; todo esto arreglaré. Voy á Mequinenza y á Fraga, á donde espero que tú y Lazán seréis el 13 o 14.

»A Dios.

C. W. Doyle.

»Debes enviar *inmediatamente* algunos ofi-

1 Representante de la Junta Central en el Reino de Valencia.

ciales para reconocer la posición de los enemigos enfrente del Arrabal, al puente del Gállego..... en fin, por todas esas partes. Mi plan de ataque fué enteramente aprobado por Reding y van á executarlo, pero no por *cinco días*, de modo que no puede tardar para ver el *nascimienlo de mi niño.*»

Acariciaba tanto Doyle su plan de salvar á Zaragoza, que le llamaba *su niño*, como concebido por él.

Mas la pérdida de Zaragoza estaba decretada; contra el plan de Doyle se conjuraba todo: la división de Valencia no aparecía, Lazán no acudía con 10.000 hombres, sino tan sólo con 5.000; las fuerzas del Alto Aragón andaban dispersas.

«Recibo tuyo», decía el General Inglés el 12 de Febrero á las nueve de la noche, «recibo tuyo y salgo al instante. Te alcanzaré ó me muero. Maldita sea la división de Valencia; tiene ella la culpa que no estoy ahora contigo; pero á toda prisa voy.

»Pobre Pepe, pero vive siempre y llegaremos en tiempo. Con la ayuda de Dios abriremos paso.

»Hasta la vista. Tuyo,

C. W. Doyle.»

Este hermoso billete, escrito á vuelapluma, parece indicar que se habían recibido noticias graves de la fatal situación de Zara-

goza y de la enfermedad del Capitán General. Eran noticias tan alarmantes que obligaron á Doyle á salir á las nueve de la noche en tiempo tan frío.

La entrevista debió ser breve; dos días después escribía Doyle nuevamente desde Mequinenza:

«Querido Paco:

»La adjunta acabo de recibir de Valencia y al mismo tiempo un oficio diciéndome que mi carta ha producido el efecto, y que la división había recibido órdenes de juntarse con Lazán y por consiguiente de obrar á los dos lados del Ebro. Acabo de tomar providencias sobre algunos víveres y municiones que debemos tomar con nosotros para la plaza de Zaragoza.

»Una división de 2.000 van á Morella; esto no hará mal!!

Yo he esparcido la voz que 15.000 infantes y 2.000 caballos estaban en camino para Monte Torrero.

»Mañana por la noche estoy con Lazán. Hasta la vista. Tuyo,

C. W. Doyle.

»Pronto, pronto, el golpe y fuerte!!»

No podemos apreciar por completo el plan ideado por Doyle para socorrer á Zaragoza pero sabemos, por la carta del día 10, que tra

taba de amagar un golpe hacia la parte de Torrero, y atacar de verdad por el Arrabal.

Para realizar semejante plan, pensaba Doyle reunirse tal vez en Lérida ó Fraga, con el Marqués de Lazán, el día 15 de Febrero. Las tropas de Valencia debían llegar al mismo tiempo.

¿Y qué sucedió? Lazán dice que los valencianos no llegaron hasta después de rendida Zaragoza.

De todos modos, el plan del General Doyle sólo podía ser realizable en los dos días 16 y 17.

Zaragoza recibía el día 18 de Febrero un golpe mortal con la pérdida de su Arrabal; y desde aquel momento, el plan de Doyle podía considerarse fracasado; ya no era posible darse la mano con los defensores, hallándose el Arrabal en poder del enemigo.

He aquí cómo relata estos acontecimientos el mismo D. Francisco Palafox, en un autógrafo conservado entre los papeles del archivo de la Condesa de Bureta: « .....con nueve mil hombres y trescientos caballos determinamos atacar á los franceses..... íbamos ya á tomar el puente de Zuera para caer sobre Villamayor, con el fin de introducir socorros en la plaza, cuando llegó la infausta nueva de la pérdida del Arrabal, punto el más interesante.....; ya no era posible introducir socorros

y Zaragoza por momentos se estaba perdiendo.....

»Nada intimidó el valor de nuestros soldados; vamos, vamos, decían; pero el Representante y el General de División su hermano, deseosos de acierto, sobre la marcha deliberan; juntan todos los jefes de los cuerpos y Plana Mayor, y de común acuerdo determinan pasar el Ebro, atacar á los franceses de Alcañiz y caer sobre Torrero, operación la más difícil, la más larga y la más expuesta, pero no había otra.....

»Mas entre tanto la plaza se rinde, llega la noticia al ejército de observacion, todos se cubren de luto y ahogando sus sentimientos tratan de buscar una posición ventajosa, dirigiéndose á Tortosa.»

La correspondencia entre Doyle y el segundo de los Palafox queda suspendida hasta el 1.° de Marzo, tal vez porque en aquellos días estuvieron reunidos.

¿Pero acaso Reding, Capitán General de Cataluña, había estado en este asunto tan decidido á favor de Aragón como era de desear?

Existe una interesante carta del mismo fechada en Montblanc el 24 de Febrero, tres días después de rendida Zaragoza, en la cual dice á D. Francisco Palafox:

«Las circunstancias del día, el notable y

singular aprecio que me merece el Reino de Aragón y su valerosa capital, añadidos al deseo de cumplir con cuanto me tiene prevenido la Suprema Junta Central Gubernativa, me han determinado á ceder toda la división de tropas que este Principado remite bajo las órdenes del Marqués de Lazán y ponerla al mando inmediato del Capitán General de Zaragoza D. Josef Palafox. Creo de este modo cumplir con las órdenes de S. M. y con lo que me interesa la conservación de este exército y Principado. Así lo juzgará también V. E , que creo lo comunicará á la Superioridad.

»Montblanch 24 Febrero 809.

Teodoro Reding.

»Excmo. Sr. D. Francisco Palafox.»

Desgraciadamente, Zaragoza no era ya Zaragoza el 24 de Febrero; era sólo un montón de ruinas y un vasto cementerio.

Los socorros, si eran escasos, en cambio resultaron tardíos. De aquí las amargas quejas del Marqués de Lazán en carta dirigida á la Condesa de Bureta desde Tarragona en 5 de Abril; carta que va incluída en mi citado libro *La Condesa de Bureta y el Regente don Pedro M. Ric.*

«¡Querrás creer que por más órdenes que han tenido Reding y la Junta de Valencia, de

la Junta Suprema para hacerlo, no han querido obedecer?

»Digo que no lo han hecho, porque Reding me ha enviado á mí con poca tropa, que es lo mismo que decir que aparentaba socorrer á Zaragoza, pero de corazón no lo hacía.

»Lo mismo en Valencia, de donde me han enviado una poca tropa, la que ha llegado á tiempo que ya Zaragoza había capitulado, y nada ha servido; en una palabra, que me han enviado en ocasión que ya no tenía remedio Zaragoza, y sin caballería bastante para contrarrestar la del enemigo.»

Doyle recibió un golpe terrible con la rendición de Zaragoza. En carta de 7 de Marzo escrita en Benicarló y dirigida á su amigo Paco, se lamentaba con dolorosa frase:

«¡Ah, Zaragoza, Zaragoza, tú me has matado! Ese ha sido un golpe que no olvidaré de mi vida!!! ¡Malditos sean los que han tenido la culpa!»

Y ocho días después, en carta á la Condesa de Bureta, añadía:

«Mi pobre Pepe [1] sabrá, como sabrá Vmd., que Doyle no tiene la culpa de lo que ha sucedido!!! Hasta mi salud y la quietud de mi alma he perdido; tal golpe de mi vida he recibi-

1 D. José Palafox.

do. De salvar á mis amigos, Dios sabe fué el único objeto que tenía en el mundo.»

Dejo los comentarios.

La memoria de Sir Carlos Guillermo Doyle debe ser grata á todo zaragozano; debe grabarse con letras de oro en los gloriosos anales de nuestra historia.

M. de Pano.

Recueil des
Lettres et Communications officielles
reçues par le
Chapitre Métropolitain de Saragosse
durant les années 1808-1809

AVERTISSEMENT

Les quatre vingt documents dont on trouvera plus loin la copie ou l'analyse ont été tirés des deux Archives du Chapitre Métropolitain. Le plus grand nombre d'entre eux appartient a l'*Archivo* de la Seo. Ceux qui viennent du Pilar sont tous datés de 1809. Tous ont été classés parmi la correspondance officielle reçue par le Chapitre durant les années 1808 et 1809. Ils sont conservés dans des liasses de lettres auxquelles jusqu'a maintenant aucune cote n'a été assignée.

Ces lettres sont pour la plupart des communications officielles du Général Palafox et des Présidents ou Secrétaires des diverses «Juntas» instituées par lui. A ce recueil on a joint en appendice un extrait de la correspondance échangée de Mars à Decembre 1809 avec les divers représentants du gouvernement Napoleonien y compris l'Evêque Auxiliaire Fray Miguel Suarez de Santander.

N'ayant pas l'intention de fournir les éléments d'une histoire complète et suivie du Chapitre durant cette époque tourmentée, on s'est abstenu systématiquement de recher-

cher aucune pièce en dehors de ce fonds spécial et d'entourer de commentaires celles que l'on reproduisait.

La plupart des évènements auxquels ils se réfèrent sont aujourdhui connus. Dans son travail si consciencieux auquel nous nous référons ordinairement, Mr. Aznar Navarro a reconstitué toute la trame des faits que pouvait lui fournir la lecture attentive des deux volumes des «Actas del Cabildo» de 1808 et 1809.

Les textes originaux que nous avons réuni dans ces quelques cahiers, s'ils éclairent d'un jour tout nouveau un certain nombre de pages de son récit, n'en modifient pas l'allure générale.

Ce n'est donc qu'une manière de Recueil de Pièces justificatives que nous offrons respectueusement à ceux de Messieurs les Membres du Congrès qui pourraient avoir le désir de le parcourir.

DOM. A. LAMBERT,
Moine bénédictin.

Table des Matières

Table des Matières

Année 1808

Número 1.—L'Archevêque Ramon de Arce fait part au Chapitre de sa démission des fonctions de Patriarche des Indes et d'Inquisiteur.—Tolède 27 Mars 1808.

2.—L'Archevêque annonce au Chapitre son rétablissement et son désir de se rendre dans son diocése.—Madrid 28 Mai 1808.

3.—Le 25 Mai, au nom du «Real Acuerdo» Don Jose de Villa y Torre, Regente de la Audiencia, invite le Chapitre à intervenir pour calmer les esprits.

4.—Le même jour, le gouverneur ecclésiastique, Don Pedro Valero, adresse au Chapitre une invitation analogue en lui communiquant la lettre ci-dessus et divers documents.

5.—Le 1.er Juin, Palafox demande au Chapitre de se charger de la rédaction de la «Gazeta y Diario de Zaragoza».

6.—Le 2 Juin, Palafox remercie le Chapitre

qui a mis à sa disposition «un millon de Reales».

7.—Le 4 Juin, de Madrid, l'Archevêque communique au Chapitre un «oficio», de la «Real Camara» d'après les instructions du Grand Duc de Berg «Lugar teniente del Reyno». Objet: Mettre D. Tomás Sendis en possession de la «Canongia» de D. J. Hidalgo.

8.—Le 28 Mai, le Baron de Purroy et le Marquis de Fuente-Olivar chargés par Palafox de la direction des Hôpitaux militaires font appel à la charité du Chapitre. D'un document imprimé adjoint, il ressort que le soin de recueillir les aumônes a été confié au prêtre Adriano Alonso, Guardaropa Mayor de l'Hôpital de N. S. de Gracia.

9.—Le 14 Juin, le Marquis de Lazan «Gobernador militar» fait appel au Chapitre pour l'aider à calmer et à rassurer la population alarmée par les nouvelles et les évènements de la veille.

10.—Le 21 Juin l'Intendant Lorenzo Calbo, par une lettre autographe, invite le Chapitre à lui prêter son concours pour satisfaire les réclamations des «vecinos y soldados» qui gardent les Portes et se plaignent de ne pas recevoir leur solde.

11.—Le 24 Juin, le Marquis de Lazan convoque à son domicile pour le lendemain 25, à 8 heures du matin deux délégués du Cha-

pitre. Objet: *una Junta General para tratar asuntos interesantes al servicio de la patria.*

12.—Le 26 Juin, le Marquis de Lazan demande l'envoi de délégués du Chapitre aux «*Juntas diarias*» qui se réunissent dans sa maison et la présence ordinaire d'ecclesiastiques aux Portes pour maintenir la discipline parmi les combattants.

13.—6 Juillet: Du Marquis de Lazan.—Organisation d'une «Junta de Hacienda»;—le Chapitre sera représenté par un délégué.

14.—9 Juillet: Du Président de la «Junta de Administracion del Posito» Don Francisco Borja de Cocon. Invitation au Chapitre de désigner un délégué pour remplacer le Chanoine Cistuè défunt.

15.—11 Juillet: De l'Intendant D. Lorenzo Calbo. La nouvelle *Junta de Hacienda* demande comme secrétaire D. Eusebio Ximenez secrétaire du Chapitre.

16.—13 Juillet: De l'Intendant Lorenço Calbo.—Invitation au Chapitre de lui faire connaitre le montant et l'origine de tous les «depositos» conservés dans les Archives.

17.—17 Juillet: Du Président de la Junta del Posito, D. Fr. Cocon. Invitation au Chapitre de faire construire «una o mas tahonas» (moulins à chevaux).

18.—20 Juillet: Du même: demande la construction d'une nouvelle tahona etc.

19.—Du 21 Juillet: De D. Lorenzo Calbo: Notification imprimée renouvelant en termes plus pressants l'invitation du n.° 16 *supra*.

20.—Du 24 Juillet: De D. Lorenzo Calbo: Même sujet. Il fait constater au Chapitre qu'on lui laisse ignorer l'existence d'un deposito de 19.206 l. 16 s. 5 d.

21.—26 Juillet: Du President de la Junta del Posito. Requiert le Chapitre, au nom de la Junta Suprema, d'avoir à construire au moins six moulins pour le public.

22.—31 Juillet: D. L. Calbo réclame avec insistance le montant de la somme inventoriée par les «Racioneros».

23.—1.er Août 1808. D. L. Calbo à la *Junta de Fabrica del Pilar*.—Invitation de lui rendre un compte exact du montant des fonds de la «Obreria».

24.—2 Août 1808.—*Imprimé*.—Au nom de la «Junta Suprema de Gobierno» le Chanoine D. Diego Spinosa communique une invitation á lui remettre «un Inventario de todas las alhajas de las dos Iglesias».

25.—16 Août 1808.—D. L. Calbo réclame à nouveau la somme dont il est question plus haut (num. 20).

26.—17 Août.—Palafox invite le Chapitre á se faire représenter par un délégué á la Junta du soir même á 6 heures.

27.—18 Août.—D. L. Calbo réclame 100.000 reales de vellon comme acompte de la somme dont il est parlé ci-dessus (num. 20).

28.—23 Août.—Nouvelle réclamation de D. Calbo *ut supra*.

29.—26 Août.—*Imprimé*.—Circulaire de D. L. Calbo aux Archevêques et évêques d' Espagne, les invitant á ouvrir une souscription en vue de subvenir aux nécessités les plus urgentes des habitants. (Exemplaire adressé au Chapitre).

30.—31 Août.—Conformément á la circulaire ci-dessus qu'il communique au Chapitre, D. Lorenzo Calbo invite celui-ci à centraliser le montant des souscriptions.

31.—1er. Septembre.—Palafox invite le Chapitre à nommer deux délégués pour assister á la prestation du serment de D. Lorenzo Calbo comme «Deputado para las Cortes» le 3 Septembre.

32.—2. Septembre.—De l'Intendant Calbo. Accusé de réception au Chapitre qui lui avait fait connaître la nomination du Chanoine Uriarte comme délégué provisoire á la Junta de Hacienda.

33.—5 Septembre.—D. Mariano Domínguez, remplaçant l'Intendant, requisitionne pour la Cavalerie l'orge fourni par les Dîmes.

34.—6 Septembre.—«El Consejo de Castilla» invite les Chapitres à célébrer des céré-

monies de réparation pour les outrages à la Religion commis par les Français.

35.—13 Septembre.—L'Ayuntamiento de Muel invite le Chapitre à prendre part aux contributions extraordinaires réclamées par Palafox.

36.—16 Septembre.—D. Pedro Maria Ric, Regente de la Audiencia, communique aux Chanoines un Bando fort sévère contre les Mendiants publié la veille à l'instigation du Chapitre.

37.—16 Septembre.—Palafox remercie le Chapitre pour sa générosité à l'égard des veuves de la ville.

38.—18 Septembre.—De l'Intendance. Invitation au Chapitre de désigner les deux Chanoines qui recevront les collectes dont il est parlé plus haut (nums. 29 y 30).

39.—Palafox communique au Chapitre le choix qu'il a fait de deux ecclesiastiques pour recevoir les aumônes destinées à l'Hôpital. 21 Septembre.

40.—24 Septembre.—Au nom de la Junta de Hacienda del Reyno, D. Mariano Dominguez et D. Eusebio Ximenez remercient le Chapitre pour les 21.000 douros offerts à la Tresorerie.

41.—24 Septembre.—*Imprimé*.—Du «Comisario Gral. de Cruzada» avertissant les Chapitres que les Bulles de 1809 seront par suite de

l'exil de Ferdinand VII expédiées sans les «Reales Despachos».

42.—25 Septembre.—De l'Intendance. Don Mariano Dominguez réclame à nouveau à la *Junta de fabrica del Pilar* le relevé de ses capitaux.

43.—26 Septembre.—Palafox invite le Chapitre à se faire représenter á la Junta du lendemain.

44.—3 et 5 Octobre.—Deux «Reales Ordenes de la Junta Central Gubernativa». L'un notifiant son installation. L'autre réclamant le titre de Majestad. *Imprimés.*

45.—6 Octobre.—L'Intendance donne raison au Chapitre qui se plaignait que dans quelques «pueblos» on payait les contributions de guerre avec les seuls produits des dîmes.

46.—8 Octobre.—De l'Intendance. Offre au Chapitre de lui communiquer simplement la liste des veuves secourues par le Trésor.

47.—11 Octobre.—L'Ayuntamiento de «Puebla de Albortón» demande au Chapitre l'autorisation d'emprunter au «Granero Decimal» la quantité de grains nécessaires pour payer ses contributions.

48.—19 Octobre.—Le Prieur de Santa Engracia demande au Chapitre un «torno» et une «maroma» dont il a besoin pour faire abattre la partie du Monastére qui menace ruine.

49-50.—20 Octobre.—De l'Intendance. Restitution de grains au Chapitre *ut supra* (numero 45).—27 Octobre.—De la Suprema Junta de Hacienda, idem.

51.—Octobre (sans date).—De la Suprema Junta de Hacienda. Réclame à titre de don les alhajas de plata de la Seo et du Pilar qui ne seraient pas nécessaires au culte.

52.—Madrid 17 Novembre.—Du commissaire Géneral de la Cruzada. Réclame le montant du semestre échu «del Subsidio».

53.—24 Novembre.—De l'Intendance. Requisition immédiate de toutes les substances que possède le Chapitre hors de la ville.

54.—30 Nov.—Du Commandant de «Ingenieros». Réquisition de «tablones y demás maderas» des Fabriques de la Seo et del Pilar pour servir d'assises aux canons.

55.—1.er Décembre.—De Palafox. Approuve le Doyen du Chapitre qui lui a manifesté l'intention de conduire en lieu sûr, loin de Saragosse, le trésor du Pilar.

56.—2 Décembre.—De l'Alcalde Solanilla. Réquisition des meules (taonas) du Chapitre.

57.—3 Décembre.—D. Mariano Domínguez demande au Chapitre l'autorisation de se servir des Graneros del Cavildo.

58.—7 Décembre.—Nouvelle lettre de Solanilla au sujet des taonas. (n.° 56.)

59.—24 Décembre.—De l'Alcalde. Invitation

au Chapitre de procéder à la nomination des deux dèputés à la Junta de R.[1] Cont.[da]

Année 1809

60.—3 Janvier.—De Palafox. Fait savoir au Dean que le jour de l'Epiphanie, à la place de l'Orateur désigné, le P. Basilio (Boggiero) prêchera au Pilar sur le mystère du jour et sur le manque de linge blanc dont souffrent les soldats.

61.—29 Janvier.—De Palafox. Invite le Dean à faire sortir du Pilar les personnes qui s'étaient refugiées dans l'Eglise même.

62.—23 Février.—De D. Pedro Maria Ric. «Regente de la Real Audiencia». Avertit le Chapitre que le Maréchal Lannes qui sait qu'on a caché le Trésor du Pilar exige qu'il soit remis en place immédiatement.

63.—4 Mars.—Le Secrétaire de la Junta Suprema de Aragon communique au Chapitre le cérémonial de l'entrée solennelle du Maréchal Lannes à Saragosse.

Appendice

64.—Iruz de Toranzo 3 Avril.—Lettre de l'Archevèque désignant en l'absence de don Pedro Valero, les gouverneurs ecclesiastiques provisoires du Diocèse.

65.—3 Juin.—Lettre du Chapitre à «l'Inten-

dente de este Exercito y Reyno de Aragon» Luis Meuche. Sur la contribution du septième des biens ecclésiastiques qu'on réclamait de lui. Sur le même sujet, on pourra lire dans la même liasse les lettres, n.os 17, 18, 19, 20 et 52 qui ne sont pas reproduites ici, et *infra* notre copie n.° 66.

66.—4 Juin.—Réponse de l'Intendant à la lettre précedente. Il propose un emprunt hypothécaire.

67.—30 Juin.—L'évêque auxiliaire invite le Chapitre à venir le lendemain en corps recevoir le Maréchal Suchet à la Puerta del Angel.

68.—30 Juin.—Du Gouverneur ecclésiastique Geronimo Gonzalez de la Secada. Avis analogue au précedent et adressé au Président du Chapitre, l'Archidiacre del Pilar.

69.—1.er Juillet.—De la part de Suchet ordre est donné au Chapitre de présenter á fray Miguel Santander les ornements pontificaux de l'Eglise afin qu'il puisse choisir ceux dont il a besoin.

70.—1.er Août.—Suchet annonce au Chapitre qu' à l'avenir toute juridiction ecclésiastique reposera sur l'Evêque auxiliaire à l'exclusion de toute autre personne.

71.—28 Août.—Santander fait connaitre que Suchet a décidé que chaque fois qu'il irait entendre la Messe au Pilar elle serait dite par un des chanoines à tour de rôle.

72.—2 Octobre.—Suchet nomme Santander Gouverneur Général ecclésiastique de l'Eglise d'Aragon.

73.—10 Octobre.—De Santander communiquant une lettre du Colonel Saint-Cyr Nugues qui lui fait savoir que le Maréchal assistera avec tout son Etat-Major à la procession del Pilar, le 12 Octobre.

74.—2 Décembre.—Santander invite par ordre de Suchet le clergé à assister le lendemain au Pilar au *Te Deum* de l'anniversaire du couronnement de l'Empereur.

75.—7 Décembre.—Santander annonce que Suchet fait préparer un plan de réduction des Prébendes et Paroisses et demande que l'on fournisse un état exact du clergé.

76-78.—8, 13 et 20 Décembre.—Trois documents de l'Intendance relatifs à l'emprunt de 500.000 réaux auquel on avait obligé le Chapitre et dont il a été question plus haut, n.os 65 et 66.

79.—12 Décembre.—De Santander. Il se plaint au Chapitre de ce qu'il n'ait pas encore répondu à la lettre citée plus haut, n.° 75.

80.—25 Décembre.—De l'Intendance. Communique aux Chanoines un appel qu'avait fait auprès de lui l'Ayuntamiento de Cariñena au sujet de la restitution des Dimes.

Année 1808 (27 Mars-24 Décembre)

1

(Seo 1808. Carta 19).

L' Archevêque Ramón de Arce fait part au Chapitre de sa démission des fonctions de Patriarche des Indes et d'Inquisiteur. (Tolêde 27 Mars 1808).

ILLMO. SEÑOR

Muy Señor mío y de mi primer aprecio: El deterioro de mi salud ya quebrantada por el trabajo que me han ocasionado los altos distinguidos empleos que la Augusta Real Persona del Soberano se dignó poner a mi cuidado, y la desconfianza que de mí mismo tenía por falta de fuerzas para proseguir en ellos con la exactitud que había procurado hasta aquí sin omitir fatiga en beneficio de la Religión y del Estado me movieron a su-

plicar a S. M. se sirbiese admitirme la renuncia formal que hacía de los empleos de Patriarca de las Indias é Inquisidor general concediendome al mismo tiempo su Real permiso para impetrar de S. Santidad igual merced y poder de este modo restituirme a esa mi amada Diocesis: S. M. se dignó admitir mi suplica, y teniendo en consideración mi estado de salud, mi exacto desempeño de los expresados empleos, y que mis debiles fuerzas no podian ya soportar los graves y complicados encargos que aquellos motiban, se sirbio expedir el Real Decreto que inserto se me comunicó por el Excmo. Señor Marqués Caballero Secretario de Estado y del Despacho universal de Gracia y Justicia en oficio cuio tenor es como sigue.

«Suit le texte du Real Decreto».—(22 Mars 1808)

En su consequencia lo comunico a V. I. asegurandole que luego que recobre en algun tanto mi salud, y me encuentre con fuerzas suficientes emprenderé mi viaje a esa Ciudad en la que espero que V. I. me dispensará sus luces para el mejor desempeño de mi ministerio Pastoral y utilidad

de todos los fieles de este Arzobispado.

Nuestro Señor etc.

Toledo 27 de Marzo de 1808.

..... RAMON JOSEPH
Arzobispo de Zaragoza.

Illmo. Sr. Dean y Cabildo de la Sta. Igla. Metropolitana de Zaragoza.

2

(Sec 1808. Carta 29).

L'Archevêque annonce son rétablissement au Chapitre et son désir de se rendre dans son diocêse. (Madrid 28 Mai 1808).

ILLMO. SOR.

Muy Señor mío: Habiendo llegado a este Villa y Corte de Madrid desde la Ciudad de Toledo, para consultar con los mejores facultativos sobre el estado de mi quebrantada salud y uso de medicamentos mas convenientes para restablecerla, tengo la satisfaccion de participarlo a V. S. I. y asi mismo el alivio aunque corto que disfruto en el ataque general de nervos que tanto me ha mortificado, y del qual espero en Dios convalecer perfectamente luego que me halle en

la agradable compañía de V. S. I. y de esa mi muy amada Diocesis que son todas mis ansias y deseos, para cuyo pronto cumplimiento ruego á V. S. I. se sirba encomendarme a Dios y a Nuestra Madre Santissima del Pilar; en cuya soberana mediacion tengo depositadas todas mis confianzas.

Nuestro Señor... etc.

Madrid y Mayo 28 de 1808.

..... RAMON JOSEPH
Arzobispo de Zaragoza.

Illmo. Sr. Dean y Cabildo..... etc.

Sur ces deux lettres cf l'appreciation de D. Fr. AZNAR NAVARRO. El Cabildo de Zaragoza en 1808 y 1809 p. 12-13. On remarquera que le *Real Orden* qui «acceptait» la demission de l'Archevêque est daté du 22 Mars, le lendemain du jour où le vieux roi Charles IV protestait contre son decret d'abdication et la veille de l'entrée de Murat à Madrid.

3

(Seo 1808. Carta 28).

Le 25 mai au nom du «Real Acuerdo» D. José de Villa y Torre, Regente de la Audiencia invite le Chapitre à intervenir pour calmer les esprits.

En la situacion en que se halla esta Ciudad, el Real Acuerdo implora los

auxilios del Ilmo. Cabildo para la manutencion de la tranquilidad publica atacada abiertamente desde el dia de ayer; y a fin de que este coopere à un objeto tan interesante y digno de su zelo y piedad paternal me dirijo a V. S. encargandole en nombre del mismo, dé las ordenes y disposiciones convenientes al intento, para el caso de que continue la inquietud en el dia de hoy.

Dios etc. Zaragoza 25 de mayo 1808.

JOSE DE VILLA Y TORRE.

Illmo. Sr. Dean y Cabildo etc.

4

(Seo 1808. Carta 27).

Le même jour, le gouverneur ecclésiastique, don Pedro Valero adresse au Chapitre une invitation analogue en lui communiquant la lettre ci dessus et divers documents.

ILMO. SEÑOR

Mui Señor mio: El Real Acuerdo pr oficio de hoi inplora los auxilios del Clero de esta Ciudad a favor de la quietud publica atacada desde aier pa lo que he dado las ordenes que he estimado convenientes, y al efecto me

dirijo a V. I. como al mas amante de la tranquilidad de la Ciudad que conoce sus obligaciones y está acostunbrado à conplirlas, con el fin de que se sirva cooperar pr los medios que le dicten su zelo, y prudencia a que se restablezca el sosiego publico y se cunplan las justas intenciones del govierno. Con este motivo y para su inteligencia, y demas efectos que convengan dirijo a V. I. el edicto del Supremo Consejo y las 2 circulares que me manda comunicar.

Dios... Zarag. 25 de Mayo 1808...

PEDRO VALERO.

Ilmo. Sr. Dean y Cav.....

Les deux documents imprimés qui acompagnent cette lettre sont publiés tous deux par le gouverneur ecclésiastique lui même.

Le 1er (6 pp. n.° 40) daté de Zaragoza, 12 Mai, adressé à tous les ecclésiastiques du diocèse porte communication d'une «Proclama del Supremo Consejo» avec approbation de la «Suprema Junta de Gobierno».

Le 2eme (12 pp. n.° 40) daté de Zaragoza, 14 Mai, communique deux «Cartas circulares del Supremo Consejo» L'une résume les évènements au point de vue français et reproduit un certain nombre de documents: lettres de Charles IV et de Napoleon, etc.—L'autre annonce la renonciation de Ferdinand VII.

Il n'est pas sans interet de constater que la lettre de Napoleon au Prince des Asturies dont le texte espagnol est reproduit p. 4 et 5 du second document à été remaniée en vue de la publicité. Le texte français authentique est beaucoup plus suggestif. cf DELMAS *Journaux des Sièges... dans la Péninsule de 1807 à 1814*. Paris, Didot 1836. Tome I. *Pièces justificatives*, n.° 10 p. 307-310.

5

(Seo 1808 Carta 30).

Le 1er Juin. Palafox demande au Chapitre de se charger de la redaction de la «Gazeta y Diario de Zaragoza».

ILMO. SEÑOR

La publicacion de las noticias politicas que ocurran successivamente en la Europa, y la de las providencias que tomaré en este Reyno para su defensa, es muy importante que se invierten en la «Gazeta y Diario de Zaragoza». No lo es menos el anunciar al Publico los donativos y servicios con que han concurrido, y concurriran los Cuerpos, Asociaciones, e Individuos particulares de toda la provincia; y para que este objeto se desempeñe con el acierto y exactitud que anelo, me dirijo a este respetable Cuerpo compuesto todo de Individuos que unen à la profundidad de sus conocimientos la ventaja de poderlo redactar de un modo que en nada perjudique las sanas costumbres y buena moral de sus havitantes. Ruego a V. S. I. que tenga la bondad de tomar a su cuidado este importante objeto; ó que al menos si no pudiese por si

mismo à causa de las graves atenciones que exige su ministerio, señale y nombre para ello una persona de toda su confianza.

Nuestro Señor etc. Zaragoza 1.° de Junio de 1808...

JOSEF DE PALAFOX Y MELCI.

Ilmo. Cavildo...

cf. *Aznar Navarro*. El Cabildo etc. p. 20-21.

6

(Seo 1808. Carta 31).

Le 2 Juin, Palafox remercie le Chapitre qui a mis á sa disposition «un millon de Reales».

ILLMO. SOR.

Me ha sido de sumo aprecio la generosa oferta con que V. S. Ilma. se ha distinguido poniendo á mi disposición para la actual urgencia un millón de reales, y doy á V. S. Illma. las más expresivas gracias à nombre de S. M. y mío, esperando se servirá decirme la Persona en cuyo poder se halla la referida suma, y habilitarla para su entrega á fin de ir librando desde hoy las Cantidades que sea necesario hasta que se establezca la Caja donde ha-

ya de depositarse el residuo y los demás Donativos que se presenten.

Dios... etc.

Zaragoza 2 de Junio de 1808.

JOSEF DE PALAFOX Y MELCI.

Ilmo. Cavildo.

cf. *Asnar Navarro* p. 19.

Le 8 Juin, le Chapitre recevait, comme tous les donateurs, une circulaire imprimée, signée de Palafox, portant témoignage de la gratitude royale.

7

(Seo 1808. Carta 32).

Le 4 Juin, de Madrid, l'Archevêque communique au Chapitre un «oficio» de la «Real Camara» d'après les instructions du Grand Duc de Berg «Lugarteniente del Reino». Objet: Mettre D. Tomas Sendis en possession de la «Canongia» de D. J. Hidalgo.

ILLMO. S^OR.

Con fecha 1.° de este mes se me ha remitido de acuerdo de la Real Camara por el Secretario de la misma el oficio siguiente:

«Excmo. S^OR.: Por Real Decreto de »6 de Marzo de este año publicado en »la Camara en 7 del mismo se sirbió »S. M. nombrar á D. Tomás Sendis »para la Canongía de la Santa Iglesia

»Metropo^na.^ de Zaragoza vacante por «fallecimiento de D. Juaquin Hidalgo.

»Por Real Orden comunicada à la »misma Camara con d^ha.^ fecha de 6 de »Marzo se sirbio S. M. pensionar di»cha Canongia con mil rs. vn. á favor »del Cabildo de S^n.^ Isidro de esta Corte.

»Y estando resuelto por el Ser^mo.^ »Sor. Gran Duque de Berg, Lugar-Te»niente del Reino de acuerdo con la »Junta Suprema de Gobierno en Real »Orden de 11 de Mayo ultimo, que se »expidan por la Camara las corres»pondientes, para que se dé posesion, »sin perjuicio de presentar los Titulos »a su debido tiempo, à todos los suge»tos que se hallen provistos para Pla»zas y Varas, y para Dignidades y »Beneficios Ecclesiasticos; y habiendo »acordado la misma Camara su cum»plimiento, de su acuerdo lo participo »a V. E. para que disponga, que a »d^ho.^ D^n.^ Tomás Sendis se le dé la po»sesion y colacion de la expresada Ca»nongía con la pensión de mil rs. à »favor del nominado Cabildo de San »Isidro de esta Corte, y con la Calidad »de presentar á su debido tiempo la »oportuna Real Cédula; y entre tanto »espero aviso del recibo de esta.— »Dios etc.—Madrid 1.° de Junio de 1908. »—Excmo. Sor. Pedro Fernando Ta»vira.—Excmo. Sor. Arzobispo de Za»ragoza.»

Lo que traslado á V. I. para su noticia, igualmente que con esta fecha lo comunico à los Gobernadores Ecclesiasticos de este mi Arzobispado.

Nuestro Señor etc.

Madrid 4 de Junio de 1808...

RAMON JOSEPH
Arzobispo de Zaragoza.

Illmo. Sr. Dean y Cabildo etc...

(Seo 1808. Carta 34). 8

Le 8 Juin le Baron de Purroy et le Marquis de Fuente-Olivar chargés par Palafox de la direction des hopitaux militaires font appel à la charité du Chapitre. D'un document imprimè adjoint il ressort que le soin de recueillir les aumônes a eté confie au Prètre Adriano Alonso, Guardaropa Mayor de l'Hôpital de N. S. de Gracia.

C'est, croyons nous, à tort que Don Aznar Navarro place au 8 Juillet cette communication.

9

(Seo 1808. Carta 35).

Le 14 Juin, le Marquis de Lazan «Gobernador militar» fait appel au Chapitre pour l'aider à calmer et rassurer la population alarmée par les nouvelles et les évènements de la veille cf. Casamayor, *p. 36-37,* Alcaide Ibieca, *chap. IV, p. 51-55.* Aznar Navarro, *p. 22-23.*

ILLMO. SOR.

Son muy notorias las urgentes circunstancias que en el dia consternan (aunque sin suficiente fundamento) la Poblacion de esta Capital. Nada es mas necesario que la quietud, y tranquili-

dad del Pueblo, para conseguirla, necesito el auxilio de V. S. Illma., à quien pido y encargo se sirva nombrar entre sus Individuos el numero competente para que acompañe, y asistan à las Rondas que tengo dispuestas visiten continuamente las calles y Plazas de esta Ciudad à efecto de que todos los Artesanos y Labradores con los demás vecinos honrados continúen el desempeño de sus respectivas obligaciones sin ser turvados ni molestados por persona alguna evitando al mismo tiempo, puedan suceder robos, ni otro exceso alguno que tratasen cometer algunas personas malintencionadas con la proporción actual de tener las Armas en la mano.

Dios etc....

Zaragoza 14 de Junio de 1808.

EL MARQUES DE LAZAN.

Illmos. Dean y Cavildo etc....

10

(Seo 1808. Carta 36).

Le 21 Juin, l'Intendant Lorenzo Calbo, par une lettre autographe, invite le Chapitre à lui prêter son concours pour satisfaire les réclama-

tions des «vecinos y soldados» qui gardent les Portes et se plaignent de ne pas recevoir leur solde. cf. Casamayor, *p. 50.*

Habrá advertido V. S. I. que el Exmo. Sor. Capitán General del Reyno para mantener el buen orden y organizar el Exercito de modo que no haya abusos ni falta en el servicio ha publicado el bando del día 18. A pesar de ello yo como encargado del sostenimiento de este Exercito veo y oigo con mucho dolor que hay quejas de parte de algunos vecinos y soldados que guardan las Puertas y puntos de defensa, y que unos dicen no se les subministran raciones y otros claman por dinero.

Lo primero es infundado, pues se dan raciones á cuantos hacen el servicio y las han reclamado llegando hasta el extremo de darse muchas más que son los individuos empleados. Lo segundo esto es la paga sólo puede hacerse a persona lejitima y constando el servicio y no seria posible que yo rodeado de otras atenciones mas graves hubiese de escuchar y satisfacer a todos sin conocer si es o no verdad lo que me dicen. D. Benito Piedrafita es abilitado gral. de los

tercios y tropas con fondos que ha distribuído a los Alistados pero los mas no se presentan después de haber tomado el dinero.

En tal Estado y mientras se establece un orden fijo de cosas para que no pueda resultar la mas leve consecuencia desagradable pido a V. S. I. que nombrando entre sus celosos y respetables individuos los que considere necesarios, tengan la bondad de recorrer los puntos y Puertas donde hubiere gente que haga el servicio y examinando si tubieran algún motivo de queja les aseguren (según) los datos ya expresados que el S^or^. Capitan general sólo desea el orden y yo que nada les falte. En caso de ser conveniente o de considerarlo V. S. I. preciso podrá darles un socorro pecuniario bajo recibo y para ello tomar quarenta mil rs. del tesorero de Exercito d^n^ Tomas La Madrid en virtud del adjunto libramiento.

Poniendo al cuidado de V. S. I. un objeto tan importante y que directamente influye en la defensa de esta Capital solo me resta pedirle procedan de acuerdo con los Gefes militares que hubiere en las Puertas y que todo

tenga efecto con la brebedad mas grande.

Dios etc....

Zaragoza 21 de Junio de 1808.

LORENZO CALBO.

Sores. del M. Ille. Cabildo Eclesiastico.

Ce curieux document est accompagné d'une note non signée qui parait être une sorte de directoire préparé pour le chanoine chargé de cet office.

Con el objeto de que los empleados en la custodia de las Puertas de la ciudad no padezcan el menor retraso en el cobro de sus pagas, el S *(blanc)* recorrerá las de la Tripería, Sancho y Portillo y del Carmen, y informado que alguno no ha percibido su haber por el Oficial ó Gefe que se halle en ellas, lo satisfarà recogiendo recibo, y se reintegrarà de lo que (distragere?) con caudal de Tesoreria.

11

(Seo 1808. Carta 37).

Le 24 Juin, le Marquis de Lazan convoque à son domicile pour le lendemain (25) à 8 heures du matin deux délégués du Chapitre. Objet: una Junta general para tratar asuntos interesantes al servicio de la patria.

cf. *Casamayor* p. 54.

12

(Seo 1808. Carta 38).

Le 24 Juin, le Marquis de Lazan demande l'envoi de délégués du Chapitre aux deux «Juntas diarias» qui se réunissent dans sa maison et

la présence ordinaire d'ecclésiastiques aux Portes pour maintenir la discipline parmi les combattants.

cf. *Casamayor* p. 60.—*Aznar Navarro* p. 23.

Mediante à que la Junta Guvernativa à Dispuesto tener sus sesiones por la mañana, y tarde en mi casa y que concurran á ella dos prevendados à fin de atender al mejor Desempeño de los interesantes y vastos encargos que tiene à su cuidado; espero de su celo de V. eliga dos personas de toda su satisfaccion para que diariamente concurran en la inteligencia que por la mañana se celebra à las 9 y por la tarde a las 6.

Asimismo à resuelto dicha Junta se nombre por V. varios eclesiasticos tanto seculares como regulares que tengan el mejor concepto en el Publico à fin de que alternando entre estos pueda haver diariamente un secular y otro regular en cada Puerta de la Ciudad para que unidos con el comandante de cada una de ellas, influian al Pueblo à que se sujeten a lo que fuere mas razonable, y con arreglo a las ordenes que aquel Gefe tubiere. En consequencia espero de su celo elija las personas que fueren

mas a proposito para el mejor acierto en que tanto se interesa el Servicio del Rey y de la Patria, y de todo se servira darme haviso de quedar enterado para mi devido conocimiento.

Dios... etc.

Zaragoza 26 de Junio de 1808.

EL MARQ^s DE LAZAN.

S^or. Dean y en su ausencia S^or. Presidente del Cavildo.

13

(Seo 1808. Carta 39).

6 Juillet: Du Marquis de Lazan. Organisation d'une «Junta de Hacienda» où le Chapitre sera représenté par un délégué.

La Junta Suprema de Govierno ha resuelto que se forma una Junta de Hacienda, indispensable en las circunstancias actuales; y que à ella asista un Individuo del Illmo. Cabildo: Para lo que V. S. I. diputara à un miembro de su cuerpo, que reuna los conocimientos necesarios para el manejo de este ramo tan interesante; avisando à la Junta su eleccion.

Dios etc. Zaragoza 6 de Julio de 1808.

Por el Cap^n. General:

EL MARQ^s DE LAZAN.

Al Illmo. Cabildo ecc^o de Zaragoza.

D. *Asnar Navarro* p. 24 attribue cet «oficio» a Palafox lui même.

14

(Seo 1808. Carta 40).

9 Juillet. Du President de la «Junta de Administracion del Posito» D. Francisco Borja de Cocon. Invitation au Chapitre de designer un délégué pour remplacer le chanoine Cistué défunt. (Aznar Navarro *p. 26).*

ILLMO. SEÑOR:

Por fallecimiento del S^or^. Canónigo D. Josef Francisco de Cistué, no ha quedado en la Junta de Administracion del Posito de esta Ciudad Individuo alguno por parte de ese Illmo. Cavildo Metropolitano: y estando prevenido en la Real Orden de su ereccion que haya uno ò dos Señores Prevendados, espero que V. S. I. se servirá hacer à la maior brevedad el correspondiente nombramiento, pues en las criticas circunstancias del dia, se necesita con la maior precision.

Con este motivo etc. etc.

Zaragoza 9 de Julio de 1808...

FRANCISCO BORJA DE COCÓN, *Presidente*

Illmo. Cavildo.....

15

(Seo 1808. Carta 41).

11 Juillet. De l'Intendant D. Lorenzo Calbo. La nouvelle Junta de Hacienda *demande comme secrétaire D. Eusebio Ximenez, secrétaire du chapitre.*

ILLMO. SEÑOR

En la tarde del dia de ayer se celebró en la Casa abitacion del Excmo. Sr. Governador y Capitan General de este Reyno dn Josef de Palafox y Melci la primera Junta de Hacienda, y entre otras cosas se trató de nombrar un Secretario para la extension de Acuerdos y demas disposiciones que en adelante tenga à bien tomarse, por la misma, y encargó al Sr. Dn. Elías Lanza su Individuo y de ese Ilmo. Cavildo solicitase de este se sirviese destinar para tál Secretario al que lo és suyo D. Eusevio Ximenez; y Yo como presidente de la enunciada Junta y à su nombre ruego a V. S. I. tenga la bondad de condescender con esta Suplica, y comunicarle las Ordenes combenientes para que desde luego se preste à hacer este servicio, no dudando del patriotismo que nos anima

y une, aceptará este Cargo de que quedará reconocida esta Junta, como Yo tambien de que V. S. I. tenga la bondad de comunicarme su determinacion.

Dios etc. Quartel General de Zaragoza, 11 de Julio de 1808.

LORENÇO CALBO.

I. Sr. Presidente y Cavildo.

cf. *Aznar Navarro* p. 25. La première réunion de la Junta doit donc être ramenée au 10 Juillet. *Casamayor* p. 92.

16

(Seo 1808. Carta 42).

13 Juillet. De l'Intendant Lorenço Calbo. Invitation au Chapitre de lui faire connaître le montant et l'origine de tous les «depositos» conservés dans les Archives (cf. *Aznar Navarro* p. 27).

ILLMO. SOR.

Por los vandos publicados de orden del Sor. Capitan General de este exercito se manda hacer manifiesto de todos los Depositos que haya en los Archivos, y deseando saver los que tenga V. S. I. en el suyo, espero se servirà pasarme una razón de los que sean, expresando sin excepcion alguna su

procedencia. Esta noticia me es urgente, y no dudo del çelo de V. S. I. se servirà franquearmela con la brevedad que le sea posible.

Dios etc. Quartel General de Zaragoza, 13 de Julio de 1808.

LORENÇO CALBO.

Sres. Dean y Cavildo de la Sta. Iglª. Metrop... de Zar...

17

(Seo 1808. Carta 43).

17 Juillet. Du President de la Junta del Posito Don Fr. Cocon... Invitation au Chapitre de faire construire «una o mas tahonas» (moulins à chevaux).

cf. *Asnar Navarro* p. 26.—*Casamayor* p. 97-98.

ILLMO. SOR.

Muy Sor. mio: Las urgencias en que se halla esta Ciudad por los pocos recursos para reducir à Arina las porciones de trigo necesarias para el amasijo del Publico con motivo de haverse inutilizado la maior parte de los Molinos, han puesto á la Real Junta de Posito en la necesidad de apelar a todos los arbitrios que sean practicables para verificar la existencia de las arinas ne-

cesarias; y entre otros ha pasado sus oficios à las Comunidades Religiosas pudientes de esta Ciudad para que à sus expensas construian tahonas à la maior brevedad, y à imitacion ò exemplo de las que la misma Junta ha empezado ya à disponer en los Graneros de su Posito. Y satisfecha de la bondad y zelo de V. S. I. en quien ha hallado siempre este Publico el maior apoio, le ruega encarecidamente se sirva tomar à su Cuenta la construccion de una ò mas tahonas en el sitio que tuviere por mas oportuno, no queriendo excluir a V. S. I. de que tenga parte en una operación tan propia de su piedad como necesaria para libertar à la Junta de los apuros en que se encuentra para abastecer a su Publico.

Dios... etc.

Zaragoza 17 de Julio de 1808.

FRANCISCO BORJA DE COCÓN,
Presidente.

Illmo. Sor. Presidente y Calvildo.

18

(Seo 1808. Carta 44).

20 Juillet—Du même—Demande la construction d'une nouvelle tahona, etc.

ILLMO. SOR.

Muy Sor. mio: El oficio que con igual motivo que a V. S. I. se pasó à las Comunidades Religiosas pudientes de esta Ciudad para la construccion de tahonas en beneficio del Publico, ha producido el plausible efecto de haverse prestado todas à la execucion de este importante beneficio sin alguna limitacion, y cediendo desde luego todos los productos de sus fabricas à disposicion de esta Junta; cuio feliz acontecimiento lo pone en disposicion de reiterar a V. S. I. sus encarecimientos para que la tahona que se presta à construir de su cuenta sirve igualmente en beneficio del comun, considerando que las facultades de V. S. I. podrán proporcionar à su generosidad la construccion de alguna otra tahona para su necesario abasto. Assi lo espera la Junta de la notoria

bondad y zelo de V. S. I. en las urgentissimas circunstancias.

Nuestro S^or^. ... Zaragoza 20 Julio 1808.

FRAN^co^. BORJA DE COCÓN, *Presidente.*

Ilmo. Sr. Presidente y Cavildo...

19

(Seo 1808. Carta 45).

Du 21 Juillet. De Don Lorenzo Calbo. Notification imprimée renouvelant en termes plus pressants l'invitation du n.° 16 supra.

D. Asnar Navarro qui cite un passage de cette circulaire p. 27 ignore le caractère general de ce document qui devait le rendre moins pénible aux legitimes susceptibilités du Chapitre. De plus il n'exerça aucune influence sur le débat, car la lettre de Calbo du 24 vise uniquement la réponse faite le 19 par le Chapitre à sa communication du 13.

20

(Seo 1808. Carta 46).

24 Juillet. De Don Lorenzo Calbo. Même sujet. Il fait constater au Chapitre qu'on lui laisse ignorer l'existence d'un Deposito de 19206 L. 16 S. 5 D.

cf. *Asnar Navarro* p. 27 spec note 1.

ILLMO. SEÑOR:

He recivido con el oficio de V. S. I. de 19 de este mes la razon que me remi-

te de los Depositos existentes en el Archivo de la Seo, pero no se hace mencion en ella de las diez y nueve mil doscientas seis libras diez y seis sueldos y cinco dineros que en el año de 1785 se inventariaron à instancia del Cuerpo de Racioneros y de las que està nombrado Cablevador ò Depositario Dn Thelesforo Yturburu, y espero que asi esta Cantidad como las demas expresadas en dicha razon, se pasen inmediatamente à la Tesoreria de este Exercito para atender à las urgencias presentes, recogiendo las respectivas cartas de pago, con expresion de su procedencia y pertenencia, para su reintegro, asi que lo permitan las circunstancias del Reyno.

Dios... etc. Cuartel General de Zaragoza 24 de Julio de 1808.

LORENÇO CALBO.

Sres Dean y Cavildo de la Sta Iglª Metropolitana de Zaragoza.

21

(Seo 1808. Carta 47).

26 Juillet. Du President de la «Junta del Posito» Cocón. Requiert le Chapitre au nom de la «Junta Suprema» d'avoir à construire au moins 6 moulins pour le public.

ILLMO. SEÑOR

Muy Señor mío: La Real Junta del Posito de esta ciudad, se encuentra en el maior ahogo para surtir de Pan a su Publico, pues aunque sus tareas son incesantes dia y noche para lograr el intento, se le ban frustando todos los arbitrios por acasos que no està en su mano remediar. Oy se encuentra con el disgusto de que los enemigos han incendiado el unico Molino que havia corriente, y como la arina que existe en la actualidad aun constando con la de los vecinos particulares sufragara para muy pocos dias, no le ha quedado otro recurso que el de las taonas. De cuenta del Posito se estan construiendo hasta diez muelas de esta especie, y lo mismo executan algunas de las pocas comunidades religiosas pudientes; pero como el consumo es tán extraordinario, no serán bastantes ni con

mucho para completar el Abasto. Baxo este concepto le es indispensable acudir nuevamente á V. S. I. è instarle encarecidamente por si, à nombre de la Junta Suprema que le ha cedido todas sus facultades, y de todo el Publico en cuio beneficio debemos sacrificarnos, se sirva dar las disposiciones mas eficaces para que sin perdida de momento, y empleando quartos artifices y operarios se encuentren se construian de cuenta de V. S. I. por lo menos seis taonas mas sobre la que tiene empeza pues és el unico medio de salvar la Patria del riesgo que le amenaza y sentiria que V. S. I. se constituiese responsable de las tristes resultas que pudieran sobrevenir.

Dios etc. etc.

Zaragoza 26 de Julio de 1808.

etc.: FRANco. BORJA DE COCÓN, *Presidte.*

Illmo Sor. Presidente y Cavildo...

22

(Seo 1808. Carta 48).

31 Juillet. D. L. Calbo réclame avec insistance le montant de la somme inventoriée par les «Racioneros». cf. supra les nos. 16, 19 et 20 et infra nos. 25, 27, 28.

ILLMO. SEÑOR

He recivido el Oficio que V. S. I. se há servido pasarme con fecha de ayer en respuesta à los mios de 21 y 24 del corriente. Las ordenes publicadas por el Exmo. Sr. Capitan General relativas à la manifestación de Depositos y su translacion à la thesoreria de Exercito sobre ser conformes à las reperidas *(sic)* Ordenes de S. M. puestas en practica mucho tiempo hà se fundan en principios tan justos como necesarios. La palabra Deposito en su sentido general comprende todo dinero estancado en manos de un tercero, ò bien de varios interesados con determinados obgetos nó urgentes. tal es el deposito constituido en poder de dn Telesforo Yturburu desde el año 1785 que està en litigio desde tanto tiempo. tratandose de su entrega en la thesoreria como unica depositaria

que debe haber segun las Reales Resoluciones con la calidad de reintegro, ni se perjudica en sus derechos al Illmo. Cavildo, ni tampoco à los obgetos à que estén destinados aquellos fondos, obgetos que nó pueden realizarse en las circunstancias presentes ó hasta la decisión del asunto en justicia.

Se trata hoy de defender los derechos de nuestro Monarca, la existencia presente y futura de la Patria, y la conservación de nuestra Religion y sus Ministros que todo seria victima del insaciable furor y codicia de nuestros enemigos: Obgetos tan dignos deben ser preferidos à todo, y nó sería posible llebarlos à efecto sin tener à mano fondos suficientes para ello. El Soldado y el Paisano que para defenderlos y defender sus propiedades y las de sus Conciudadanos expone su vida, és justo que hayan de ser recompensados por la Nacion, y por todos sus Conciudadanos que sin abenturar lo mas precioso del hombre que és la vida, vén en ellos los que los aseguran la conservacion de sus rentas y la seguridad de poderlas disfrutar en lo venidero. Los sobran-

tes destinados à Fabrica de Iglesia, los de Administracion de Sacristia, los del Subsidio, Vacantes, pensiones de Dignidades à favor de la Capilla Real, la decima de las Prevendas que se paga al Rey, las pensiones cargadas sobre las Prevendas mismas para la Cruz de Sn Carlos, las sumas que destina el Cavildo para las Canongias de Sn Ildefonso, y en fin los Aniversarios han sido fondos de que se há hechado mano nó há mucho tiempo en toda España en casos menos urgentes que el en que nos hallamos, y jamas pudieran tener un Empleo mas grato à Divinidad que el que ahora se les dá y que redunda en beneficio de los mismos naturales que han contribuido para ello.

V. S. I. ha sido de los primeros que han dado el exemplo, y desplegado su generosidad aprontando gratuitamente una suma considerable para los gastos de esta Guerra. El Sr. General está bien combencido de ello, el Publico lo sabe, y llegara à noticia de nuestro Soberano esta prueba de amor que V. S. I. le há dado. Yo benerando tales sentimientos y precisado à atender à los inmensos gastos del dia, hé

creido preferible el medio de usar de los fondos estancados en el Reyno al de recargar con contribuciones extrahordinarias á sus habitantes, contribuciones que sobre ser más perjudiciales á la Agricultura, á las Artes, y Comercio aumentarian la Calamidad que despues de una Guerra tan larga experimenta toda la Nación.

Esta disposición de trasladar todos los Depositos y fondos estancados há sido precedida de un serio y detenido examen de la Junta de Hacienda de este Reyno, se há consultado al Excelentisimo Sr. Governador y Capitan General y há merecido su aprovación. S. E. por la voluntad unanime de este Reyno de Aragon, y reconocimiento de las demás Provincias de España manda él á nombre de S. M.; á mi Como Intendente solo me toca cuidar de que se lleben á efecto sus disposiciones.

Espero que penetrada la prudencia de V. S. I. de quanto queda expuesto, y de la necesidad urgentisima de reunir fondos en la Thesoreria dispondrá que se lleben á efecto las entregas de todas las existencias que se hallen en su poder y quedan indica-

das en este Oficio y anteriores tomando la correspondiente Carta de pago en que se exprese lo perteneciente à cada ramo para su reintegro.

Ntro. Sor....

Zaragoza 31 de Julio de 1808.

LORENZO CALBO.

Illmo. Sr. Cavildo...

23

(Seo 1808. Carta 49).

1er. Aout 1808. D. Lorenzo Calbo à la Junta de Fabrica del Pilar. *Invitation à lui rendre un compte exact du montant des fonds de la «Obrerìa».*

Tengo noticia de que à cargo de V. S. se hallan los Caudales respectivos à la Fabrica ù Obreria de la Iglesia del Pilar, y que en el día debe haber una existencia bastante regular, segun los avisos que se me hán dado, por lo que espero se sirva V. S. pasarme sin perdida de tiempo una razon exacta y puntual de la Cantidad existente en el dia correspondiente al expresado obgeto, como tambien de los demas Caudales detenidos ò depositados à cargo de V. S. de cualquiera naturaleza y pertenencia que sean, dando-

me noticia igualmente de todos los que supiere que existen aunque sea en otras manos con calidad de Deposito ó detencion; en inteligencia que nó podré mirar con indiferencia la averiguación de ello.

Dios...

Zaragoza 1.° de Agosto de 1808.

LORENZO CALBO.

Sres. de la Junta de Fabrica de la Metropolitana del Pilar.

24

(Seo 1808. Carta 51).

2 Aôut 1808. Imprimé. *Au nom de la «Junta Suprema de Gobierno» le chanoine D. Diego Espinosa communique une invitation à lui remettre «un Inventario de todas las alhajas de (las dos) Iglesias».*

25

(Seo 1808. Carta 52).

16 Aôut 1808. D. Lorenzo Calbo réclame a nouveau la somme dont il est question plus haut (n.° 20).

No obstante lo expuesto por V. S. I. no permiten las circunstancias actuales que tanto han mejorado nuestra suerte haciendo levantar al enemigo

el sitio con que nos afligia, y poniendolo en vergonzosa fuga, el que V. S. I. difiera un instante su disposición para que se entreguen en la Tesoreria de este Exercito las # diez y nueve mil, doscientas seis libras, diez y seis sueldos y cinco dineros que están inbentariadas desde el año de 1785, à instancia del Cuerpo de Racioneros para que nuestro Exercito no suspenda la persecución del Enemigo por falta de subsistencia, ni el Excelentísimo Sr. Capitan Genl. la execucion de los Planes que se ha propuesto y que tanto importa la causa que tan justamente se defiende y que exije imperiosamente el uso de dicho caudal que está en litigio sin saberse su termino ni el tiempo de su conclusión, y que como tal está comprendido en las ordenes publicadas, cuyo cumplimiento no puede dilatarse mas.

Dios etc...

Quartel General de Zaragoza 16 de Agosto de 1808.

LORENZO CALBO.

SSres. de Illmo. Cavildo...

26

(Seo 1808. Carta 53).

17 Août. Palafox invite le Chapitre à se faire représenter par un Délégué à la Junta du soir même à 6 h. cf. Aznar Navarro. *El Cabildo. p. 33.-34.*

27

(Seo 1808. Carta 54).

18 Août. D. L. Calbo, réclame 100.000 rs. de vellon comme acompte de la somme dont il est parlé ci dessus n. 20.

Entre las muchas y urgentes obligaciones à que hay que atender, estrecha sobre manera la de librar para las tropas auxiliares cien mil rs. de vellon que hará V. S. entregar precisamente en el día de mañana por la mañana a disposicion del tesorero de este Exercito, que por medio de su caxero acudirá à recivirlos con la respectiva carta de pago, à cuenta de las diez y nueve mil doscientas seis libras diez y seis sueldos cinco dineros, que se hallan inventariadas y en deposito desde el año de 1795, y para ello espero que desde esta noche sin falta se tengan prontas a fin de que

no haya la mas minima delacion en su entrega ni recivo.

Dios g...

Quartel General de Zaragoza 18 de Agosto de 1808.

LORENÇO CALBO.

Sor. Presidte. del Cabildo.

28

(Seo 1808. Carta 55).

23 Août. Nouvelle reclamation de D. L. Calbo ut supra.

ILLMO. SOR.

En las presentes urgencias, y en la absoluta necesidad de asistir al Exercito con sus haveres, no puedo dejar de valerme de los caudales reunidos hasta el dia, por el Subsidio Eclesiastico, y en su conseqüencia espero se servirá V. S. I. disponer que desde luego se entreguen en la Tesoreria de este Exercito, reciviendo de ella la respectiva carta de pago, que ès el único documento que há de servir a V. S. I. de resguardo, y no otro alguno.

Dios etc....

Zaragoza 23 de Agosto de 1808.

Illmo. Sor. Dean y Cabildo...

29

(Seo 1808. Carta 56).

26 Août. Imprimé. Circulaire de D. Lorenzo Calbo aux Archevêques et Evêques d'Espagne les invitant à ouvrir une souscription en vue de subvenir aux nécessités les plus urgentes des habitants. (Exemplaire adressé au Chapitre).

Cette circulaire n'était connue jusqu'ici que par la reproduction qu'en fit la Gaceta *du 30 Août et dont* D. Aznar Navarro *ne signalait qu'un exemplaire cf. p. 36. cf.* Casamayor *p. 164.*

30

(Seo 1808. Carta 57).

31 Août. Conformement à la Circulaire ci dessus qu'il communique au Chapitre. D. Lorenzo Calbo invite celui-ci à centraliser le montant des souscriptions.

ILLMO. SEÑOR.

De acuerdo con el Exmo. S^or^. Cap^n^ Genl. paso à manos de V. S. I. el impreso adjunto, y como V. S. I. ha dado tan evidentes pruebas del interes que toma en el alibio y socorro de las infelices familias de esta Capital que tanto han padecido con los últimos acaecimientos no duda S. E., y yo me

lo persuado así, que se encargará gustoso de recibir el dinero que produzca la subscripción proyectada, y de hacer su distribución quando este caso llegare con el celo y caridad que caracterizan a V. S. I. y tiene tan acreditada en semejantes obras.

Dios...

Zaragoza 31 de Agosto de 1808.

LORENZO CALBO.

Illmo. Sr. Dean y Cavdo....

D. Asnar Navarro p. 36. En note le Secrétaire du Chapitre a écrit. «Contestada».

31

(Seo 1808. Carta 58).

1er. Septembre. Palafox invite le Chapitre à nommer deux délégués pour assister à la prestation du serment de D. Lorenzo Calbo comme «Diputado para las Cortes» le 3 Septembre.

ILLMO SR.

La reunión de la Junta Central de las Provincias de España es muy urgente y no menos importante para este Reyno y el bien general de la Nación. Es preciso yà que el Intendente

dⁿ Lorenzo Calbo nombrado por uno de sus Diputados se ponga en camino muy en brebe y en posta con las instrucciones que le daré y para verificarlo sin que nada falte à la solemnidad de una Comisión tan grabe y trascendental hé dispuesto que à las seis de la tarde del día 3 del presente mes de Septiembre preste su juramento à fin de que à la lealtad, patriotismo é integridad que tiene bien acreditadas en este Reyno y de que ha dado repetidas pruebas que me son bien notorias muchos años há no falte requisito alguno mediante no ser oriundo de Aragon y haberle nombrado por merecer toda mi confianza, y nó exigir otra cualidad en los Diputados las Juntas Supremas de las demás Provincias y el Consejo Real.

A consecuencia se servirá V. S. I. nombrar para presenciar en mi Casa el juramento dos de sus Individuos.

Dios etc...

Quartel General de Zaragoza 1.° de Septiembre de 1808.

JOSEF DE PALAFOX Y MELCI.

Ilmo. Sr. Dean y Cavildo...

cf. *Asnar Navarro* p. 37-38. (Contestada)

32

(Seo 1808. Carta 59).

2 Septembre. De l'Intendant Calbo. Accusé de reception au Chapitre qui lui avait fait connaitre la nomination du chanoine Uriarte comme délégué provisoire à la Junta de Hacienda.

ILLMO. SEÑOR.

Por el Oficio de V. S. I. de 31 de Agosto proximo quedo enterado de que por la ausencia del Señor D. Elías Lanza se ha servido V. S. I. nombrar al S^or^. Canonigo D. Pelayo Antonio de Uriarte, para que interinamente, y mientras dure aquella, le substituya y asista en la Junta de Hacienda del Reino, lo que he hecho entender à la misma, y ha acordado pasarle el Oficio correspondiente.

Dios...

Zaragoza 2 de Setiembre de 1808.

LORENZO CALBO.

Il^mo^. S^r^. Dean y Cabildo etc.

33

(Seo 1808. Carta 60).

5 Septembre. D. Mariano Dominguez remplaçant l'Intendant requisitionne pour la cavalerie l'orge fourni par les Dîmes.

ILLMO. SOR.

Se necesitan crecidas porciones de cebada para la cavalleria de este Exercito y hallandose V. S. I. con existencia considerable de esta especie en los Pueblos que expreso al margen como Perceptor de la Gruesa de los Dezmarios espero de su celo se servira consignar las que sean a disposicion del Director de la Provisión dn Mario Ximenez, quien satisfara su importe a los precios corrientes de cuenta de la Real Hacienda, en el concepto que escribo tambien a la Priora del Combento de Sixena por la parte que tiene en el Diezmo de la Villa de Bujaraloz.

Muel.
Longares.
Lecira.
Puebla de Alborton.
Valmadrid.
Torrecilla.
Alagon.
Pina.
Bujaraloz parte con las monjas de Sixena.

Dios g...

Zaragoza 5 de Sept. de 1808.

Por ocupon. del Sr. Intendte. ...

MARIANO DOMINGUEZ.

Illmos. Dean y Cavildo...

(Contestada)

34

(Seo 1808. Carta 61).

6 Septembre. «El Consejo de Castilla» invite les Chapitres à célèbrer des cérèmonies de réparation pour les outrages à la Religion commis par les Français. cf. Aznar Navarro *p. 39.* (Imprimè).

35

(Seo 1808. Carta 62).

13 Septembre. L' Ayuntamiento de Muel invite le Chapitre à prendre part aux contributions extraordinaires réclamées par Palafox.

M. I. Sr.

El Excmo. Sr Capitan General de este Reyno en su Manifiesto remitido à los Pueblos de su Partido, con fecha de 23 de Agosto anterior, expresa que todos los que disfrutan empleos, ya eclesiasticos y ya seculares de alguna consideracion, no podran exceptuarse de acudir con un Donatibo, ô en calidad de contribucion ô Prestamo para los gastos de la presente guerra; con arreglo a dicho manifiesto y su Articulo 5.°, ha procedido el Ayuntamiento de esta Villa con su cura Parroco, y dos personas onradas à la Lista que en dicho Articulo se expresa

y a notado, lo que cada un vecino ha dado para los gastos de la defensa de la Guerra. Los SS. de Ayuntamiento, teniendo presente lo referido y tanbien las facultades que se les confiere, me mandan escriba á V. S. el presente Oficio à efecto de que de los Derechos que percibe en esta Villa, ese M. I. Cabildo, se sirba alargar para los efectos insinuados, una porcion de trigo ò dinero para unirlo con el dedemas recogido en esta Villa, y remitirlo à quien se manda, esperando estos SS. la determinacion de V. S....

Dios...

Muel y Septiembre 13 de 1808.

FRANCISCO DE BORJA, Secretario.

(Contestada)

36

(Seo 1808. Carta 63).

16 Septembre. D. Pedro Maria Ric, Regente de la Audiencia communique aux Chanoines un Bando fort sévère contre les mendiants publié la veille à l'instigation du Chapitre.

ILLMO. SR.

El Real Acuerdo en vista del Oficio de V. S. I. y apreciando como siempre sus insinuaciones, ha mandado pu-

blicar el Vando de que acompaña Copia, y que yo lo participe á V. S. I. como lo executo.

Dios etc.

Zaragoza y Setbre. 16 de 1808.

... PEDRO MARIA RIC.

Illmo. Sor. Dean y Cavildo...

Un exemplaire de ce Bando est joint á la lettre.

37

(Seo 1808. Carta 64).

16 Septembre Palafox remercie le Chapitre pour sa generosité â l'égard des veuves de la ville. cf. Aznar Navarro, *p. 34-35.*

ILLMO. SEÑOR

He recibido el oficio de V. S. I. en que me participa haber señaladò un real vn. diario para socorro de aquellas viudas que han perdido á sus maridos en la defensa de su patria, reservándose mayor premio para las de aquellos que se distinguieron particularmente. No puedo menos de admitir y agradecer esta prueba del zelo y generosidad de V. S. I., y para que los interesados entren á disfrutar desta beneficencia, tomará V. S. I. las providencias que le parecieren opor-

tunas á fin de que llegue á su noticia. Dios etc... Zaragoza 16 Sep^re. de 1808.

JOSEF DE PALAFOX Y MELCI.

Illmo. Sr. Dean y Cabildo...

38

(Seo 1808. Carta 65).

18 Septembre. De l'Intendance. Invitation au Chapitre de désigner les deux chanoines qui recevront les collectes dont il est question plus haut n°s. 29 et 30.

ILLMO. SEÑOR

El adjunto exemplar de la Circular que ha pasado el S^or. Intendente propietario de este Exercito y Reyno d^n Lorenzo Calbo de Rozas, à los M. M. R. R. Arzobispos y R. R. Obispos de Españas é Indias, para que contribuyan à que se realize una Subscripcion en alivio de las desgraciadas familias de esta Capital, enterará a V. S. I. de que deseando el mismo Intendente el mejor acierto en el govierno de d^ho pensamiento, y que su manejo sea mirado con la mayor escrupulosidad ha resuelto con anuencia de S. E. que todos los caudales que se recojan por la citada Subscripcion estén a la disposicion de V. S. I. para distribuyrlos

en la forma que en la misma circular se previene, y no dudando yo de que V. S. I. admitirá gustoso este encargo, y que para su mas pronto y expedito despacho se servira nombrar dos individuos que directamente entiendan en él, espero se sirva manifestar quien sean para mi govierno en los casos y ocurrencias que puedan convenir.

Dios... Zaragoza 18 Septiembre 1808.

Por ausencia del Sor. Intendente,

... MARIANO DOMINGUEZ.

Illmo. Sor. Dean y Cavildo...

39

Seo 1808. Carta 66).

21 Septembre. Palafox communique au Chapitre le choix qu'il a fait de deux ecclesiastiques pour recevoir les aumônes destinées à l'Hopital.

ILLMO. SEÑOR

Siendo preciso, è importantísimo comisionar por el Estado Eclesiastico dos sugetos zelosos para que se encarguen de la limosna tan necesaria para la subsistencia del Santo Hospital en las críticas circunstancias

del dia, he nombrado, y elegido para este servicio a D. Francisco Berruete y Urquia, Arcediano de Belchite, y al Racionero de Mensa D. Jacobo Sevillano. Lo que comunico a V. S. para su devido conocimiento, y para que se sirva prevenir lo combeniente à los expresados Individuos Eclesiasticos en la inteligencia que desde el dia de mañana serán considerados como empleados en el Servicio indicado, pero como presentes para las obligaciones de su Ministerio, y de quedar asi verificado, espero aviso.

Dios... Zaragoza 21 de Sept. 1808.

JOSEF DE PALAFOX Y MELCI.

Illmo. Sor. Dean y Cavildo...

40

(Seo 1808. Carta 67).

24 Septembre. Au nom de la Junta de Hacienda del Reyno D. Mariano Dominguez el D. Eusebio Ximenez remercient le Chapitre pour les 21000 douros offerts à la Trésorerie cf. Aznar Navarro, *p. 40-41.*

ILLMO. SEÑOR.

Informada la Supma Junta de Hacienda de este Reyno del generoso

ofrecimiento que V. S. I. ha hecho por su oficio de 12 de los corrientes de poner inmediatamente en R[l] Tesorería diez mil duros, y once mil mas, dentro de ocho días, no puede escusarse de tributar á V. S. I. las mas atentas y reverentes gracias por esta nueva prueba de su patriotismo y zelo, que tiene tan acreditado à favor de la causa publica; siendo tanto más recomendable en la urgencia actual, quanto su exemplo, que siempre và delante en estas liberalidades, debera influir mucho para el concepto de las Letras, en que hoy cifra el Reyno todo el socorro de su extrema necesidad, y tal vez le proporcionara el cambio de las demas, que necesita para salir de su apuro, quedando la Junta encargada de disponer se entreguen inmediatamente á V. S. I. las Letras equivalentes a las cantidades expresadas.

Dios...

Zaragoza 24 de Setiembre de 1808.

Por la Suprema Junta de Hacienda del Reyno

MARIANO DOMINGUEZ

EUSEBIO XIMENEZ
secr.

Ilmo. Sor. Dean y Cabildo...

41

(Seo 1808. Carta 68).

24 Septembre. Imprimé. *Du «Comisario Gr^al. de Cruzada» avertissant les Chapitres que les Bulles de 1809 seront par suite de l'exil de Ferdinand VII expediées sans les «Reales Despachos.»*

42

(Seo 1808. Carta 69).

25 Septembre. De l'Intendance. D. Mariano Dominguez réclame à nouveau à la Junta de Fabrica del Pilar *le relevé de ses capitaux. cf. supra n.° 23.*

Con fecha de 31 de Junio ultimo comunique a V. S. lo siguiente:

(Reproduit le texte. Voir supra n.°23).

Las ocurrencias de esta Capital han sido causa de que ni V. S. me pasase dicha razón ni yo la haya reclamado antes, por haber tenido otras atenciones de la mayor consideración y respeto que en el dia han cesado aquellas, se hace forzoso que dentro del dia se sirva V. S. pasarme la expresada razón circunstanciada.

Dios... Zaragoza 25 de Sep.^re de 1808.

Por ausencia del Sor Intend^te

MARIANO DOMINGUEZ

S^res de la Junta de Fabrica de la Metropolitana del Pilar.

43

(Seo 1808. Carta 70).

26 Septembre. Palafox invite le Chapitre a se faire représenter à la Junta du lendemain Sur l'objet de cette Junta cf. Aznar Navarro *p. 38-39.*

El Governador y Capitan General deste Reino cita a V. S. I. para que por medio a Diputacion se hallen à las 11 a mañana 27 al cor^te^ en su Palacio à oir comunicaciones que tiene que hacerles.

Quartel General de Zarag. 26 de Sept. de 1808.

PALAFOX.

*S^res.^ del I^le.^ Cavildo Ecc^o.^*

44

(Seo. Reales Ordenes).

3 et 5 Octobre. Deux «Reales Ordenes» de la Junta Central Gubernativa. L'un notifiant son installation. L'autre réclamant le titre de «Majestad». Imprimés. (Aznar Navarro *p. 39-40).*

45

(Seo 1808. Carta 71).

6 Octobre. L'Intendance donne raison au Chapitre qui se plaignait que dans quelques «pueblos» on payait les contributions de guerre avec le seul produit des dîmes. cf. Aznar Navarro *p. 44.*

ILLMO. Sor.

No hán devido valerse los Pueblos para el apronto de las raciones destinadas al surtimiento de la tropa, con solo los granos pertenecientes à los diezmos, y es justa la queja que me dá V. I. en su oficio de 21 de Sepre. ultimo. En las ordenes comunicadas á varios corregidores, y en varios recursos tengo prevenido que dichas raciones han de darse por los Pueblos, mediante reparto que deven hacer entre sus vecinos á proporcion de sus haveres, sin exceptuar los dueños temporales si los hubiese, Preceptores de Diezmos y Arrendadores de Primicia: Esto mismo mandaré á los Ayuntamientos de Pina y Epila con la prevencion de deber reintegrar á los Preceptores lo que les hayan tomado con exceso á sus legi-

timas quotas y haré extensiva mi orden á los demás Pueblos, en que se haya advertido igual gravamen siempre que V. I. se sirva pasarme razon de lo que son, y decirme si el que nombra Castejon de Sos, ha de ser de Monegros, ó de Valdejesa, porque el de Sos pertenece al Partido de Benavarre.

Dios etc.....

Zaragoza 5 de Octubre de 1808.

Por ausencia del Sr. Intendente,

MARIANO DOMINGUEZ.

Illmo. Sor. Dean y Cavildo.....

46

(Seo 1808. Carta 73).

8 Octobre. De l'Intendance. Offre au Chapitre de lui communiquer simplement la liste des veuves secourues par le Trésor cf. supra n.° 37 et Aznar Navarro *p. 35.*

ILLMO. SOR.

Siendo preciso que se presenten en esta Intendencia, otros recursos de viudas iguales al adjunto de Josefa Barbala, pidiendo certificación de haverselas concedido los dos reales de vellon diarios, por haver muerto sus maridos en defensa de la Patria, y atendiendo a lo que me expone la

Contaduria Principal de este Exercito, espero que V. S. Illma. se sirva decirme, si dando la contaduria una Relacion certificada que comprenda todas las viudas a quienes la Real Hacienda satisface dicha Pensión, la tendrá V. S. Illma. por vastante, como entiendo que lo és, para el abono de la limosna que tambien las ha señalado V. S. I. porque el dar a cada interesada su certificacion, no autoriza mas la legitimidad de aquel pago y tendría la contaduria en esto muchisimo trabajo con atraso de las demás obligaciones.

Dios etc.....

Zaragoza 8 de Octubre de 1808.

Por ausencia del Sr. Intendte.,

MARIANO XIMENEZ.

M. Illmo S^or. Dean y Cabildo.

47

(Seo 1808. Carta 74).

11 Octobre L'Ayuntamiento de «Puebla de Alborton» demande au Chapitre l'autorisation d'emprunter au «Granero Decimal» la quantité de grains nécessaire pour payer ses contributions.

48

(Seo 1808. Carta 75).

19 Octobre. Le Prieur de Santa Engracia demande au Chapitre un «torno» et une «maroma» dont il a besoin pour faire abattre la partie du Monastère qui menace ruine.

Por la Junta Suprema de Sanidad de la Guerra se ha dispuesto que este Monasterio de Santa Engracia derruia un torrion y otras paredes que amezan ruina, à cuyo fin franquea Arquitecto, Alvaniles, y travajadores, y me encarga solicite del Illmo. Cavildo la maniobra del torno y maroma; en cuya virtud he de merecer á V. S. se sirva hacerlo presente al mismo, y tambien que espera este Monasterio se le dispense el favor del torno y maromas para el expresado fin.

Dios etc.....

Zaragoza y su Monasterio de Santa Engracia 19 de Octubre de 1808.

FR. MIGUEL LARIO,
Prior de Sta. Engracia.

S^r^. D^n^. Antonio Romero, Dean.

49-50

(Seo 1808. Carta 76-77).

20 Octobre. De l'Intendance. Restitution de grains au Chapitre ut supra n.° 45.

27 Octobre. De la Suprema Junta de Hacienda del Reyno. Id. id.

51

(Seo 1808. Carta 78).

Octobre (sans date). De la Suprema Junta de Hacienda. Reclame à titre de don les «alhajas de plata» de la Seo et del Pilar qui ne seraient pas nécessaires au culte.—Aznar Navarro *p. 82.*

ILMO. SEÑOR

Notorios son a V. S. I. y al Reino todo, los enormes gastos y dispendios que ha quatro meses ocasiona la mas cruel é injusta de las guerras; y puede asegurarse, que no habiendo para ella, como tan inesperada, prevención alguna, ha corrido hasta el día por cuenta de la Providencia. La Sup^ma^ Junta de Hacienda, que desde luego creó con sabia prevision el Ex^cmo^ Sor Capitan General es el mejor testigo de esta verdad. Para ocurrir à lo mas preciso y urgente hecho mano la

misma de algunos medios, y arbitrios, que procuró fuesen los mas suaves, y menos gravosos. Bien quisiera haber llenado con ellos todas las obligaciones; pero le ha sido imposible; y al paso, que le han ido faltando algunos de los primeros recursos se han aumentado, y de cada dia se aumentan las obligaciones y gastos con la llegada de tropas numerosas, a cuya subsistencia tiene que atender, si no ha de malograrse lo que ha costado tanta fatiga y trabajo.

En tan criticas circunstancias, y teniendo presentes los generosos ofrecimientos hechos mui a los principios por diferentes Señores Il^mos^ Prelados, Cuerpos, y Particulares del Reyno de entregar para la urgencia toda su plata, y la de las Iglesias, que no fuera necesaria al Culto, se ve ya la Junta imperiosamente obligada á hechar mano de este recurso, y para verificarlo con la brevedad, que exige la causa publica, se dirige a V. S. I. esperando del zelo, que tiene tan acreditado por la misma se servirá aprontar en clase de Donativo las alhajas de plata, que pudiere, y no considerase necesarias al Culto divino en los

dos Stos Templos Metropolitanos, y excitar à todos los Señores Residentes en ellos para que hagan igual servicio.

Ocioso fuera recordar á V. S. I. los poderosos motivos que influyen a deber prestarlo; pero se espera la Junta, que hara entender à los mismos su felicidad en poder ayudar con esto á la Religion, y a la Patria amenazadas por unos impios que todo lo arrebatan sin distincion, y que como en otras desgraciadas Provincias y Pueblos pudieran privarles de quanto poseen; é igualmente espera que V. S. I. se servirá mandar poner luego á disposicion de la Intendencia las alhajas que se recogieren con una relación circunstanciada de las que sean, y sugetos, que las hayan donado, y no prevengan que se oculte su nombre.

Dios etc.....

Zaragoza de Octubre de 1808.

...Por la Junta Suprema de Hacienda del Reino

MARIANO DOMINGUEZ

EUSEBIO XIMENEZ, *Secret.*

Ilmo. Sr. Dean y Cabildo...

52

(Seo 1808. Carta 79).

Madrid 17 Novembre. Du Commissaire general de la Cruzada. Réclame le montant du Semestre échu «del Subsidio».

53

(Seo 1808. Carta 80).

24 Novembre. De l'Intendance. Réquisition immediate de toutes les subsistances que possede le Chapitre hors de la ville.

El Exmo Sor Capitan Genl de este Exercito y Reyno en oficio de hoy me dice entre otras cosas lo que sigue: «Dispondra V. S. que à la mayor »brevedad se conduzca à esta Ciudad »todo el trigo, Cevada y Paja, que se »encuentren en los Pueblos, como »tambien todo genero de Comestibles »de qualquiera pertenencia que sean».

En esta inteligencia espero que animado V. S. del celo que le asiste para el desempeño de un servicio tan interesante se servira inmediatamente dar ordenes á todos sus Administradores para que sin perdida de momento, y venciendo quantos obstaculos se presenten hagan conducir y re-

unir en esta Ciudad quantas existencias tenga el Illmo Cavildo fuera de ella, manifestandoles, que segun la resolucion de S. E. será responsable cada Individuo en su parte con su Persona y bienes de qualquiera falta que se note, y espero aviso de V. S. del recibo de este.

Dios etc.....

Zaragoza 24 de Nov^re de 1808.

Por ocupon. del Intendte.,
PEDRO GIANNINI.

Sor D^n Antonio Romero.

54

(Seo 1808. Carta 81).

30 Nov. Du commandant de «Ingenieros» Ant. de Sangenis. Requisition des «tablones y demas maderas» des Fabriques de la Seo et del Pilar pour servir d'assise aux canons. cf. Aznar Navarro *p. 47.*

ILL^MO. SEÑOR:

Siendo tan grande el objeto de la fortificación para la defensa de esta Capital, se han consumido en las R^s obras quanta madera ha estado a mi alcance hasta la mas oculta y sin reservarse la perteneciente a las obras

del Puente de piedra y del de Gallego; pero debiendo construirse sin la menor dilacion esplanadas para el servicio de la Artilleria en toda la linea y Puntos exteriores, es muy grande el número de tablones y maderas que faltan para este efecto, a pesar de los muchos que se han empleado ya. En estas circunstancias tan urgentes me veo en la precision de acudir á V. S. I. solicitando la madera y tablones pertenecientes à la fabrica del Santo Templo del Pilar y la Seo, y que en su consequencia se señale hora para la entrega de ella con la devida cuenta y razón; ya sea para debolverla a su tiempo, ó satisfacer su valor por la Rl Hacienda. Espero del zelo y patriotismo de V. S. I. como tan interesado por la defensa de la Patria que se dignara hacerla este servicio, y avisarme para comisionar persona que se encargue de la conducción de estos efectos.

Dios etc.....

Zaragoza 30 de Noviembre de 1808.

ANTONIO DE SANGENIS.

Al Illmo. Dean y Cavildo de Zaragoza.

55

(Seo 1808. Carta 82).

1er Decembre. De Palafox. Approuve le Doyen du Chapitre qui lui a manifesté l'intention de conduire en lieu sur, loin de Saragosse, le trésor du Pilar.

Me ha parecido muy justa la determinación de este Illmo Cabildo sobre transportar las Alahajas asi de las Iglesias como las de Ntra. Sra. del Pilar, que se debe extender también á todas las que no sean absolutamente precisas á la decencia del culto, encargando esta comision al Canonigo de esa Sta Metropolitana Dn Domingo Yzquierdo haciendole responsable de todo el tesoro que se trasporte desde su salida hasta el parage donde se destine que creo deberá ser hacia Cataluña para que en qualquier contrario evento se pueda conducir a Tortosa o donde mejor pareciere.

Se sirvará V. S. avisarme los nombres de las personas que las condujeren para extender el correspondiente pasaporte como asimismo de la escolta que se necesite.

Dios etc.....

Quartel Gral. de Zaragoza 1.° de Diciembre de 1808.

JOSEF DE PALAFOX Y MELCI.

Sr. Dn. Antonio Romero, Dean de la Sta. Iglesia Metropolitana.

cf. *Aznar Navarro* p. 84 et *infra* le n.° 62.

56

(Seo 1808. Carta 83).

2 Decembre. De l'Alcalde Solanilla. Réquisition des meules (taonas) du Chapitre.

Aznar Navarro p. 47.—LANDEYRA y GALIAY, *Sitio de Zaragoza*, p. 293. et *infra* n.° 58.

ILLMO. SR.

Siendo preciso, en las criticas actuales circunstancias del dia poner en exercicio inmediatamente todas las taonas que se hallan en esta Ciudad, en cumplimiento de las ordenes del Exmo Sor Capitan General é Intendte de este Reyno espero que sin dilacion, providenciara V. A. que la persona encargada de las llaves donde existen las taonas de ese Illmo Cabildo, las entregué al Comisionado de la Junta del Posito de trigo de esta Ciudad Mate Royo, en inteligencia que de

qualquiera retardacion, sera responsable à las resultas V. A.

Dios.....

Zaragoza 2 de Diciembre de 1808.

Illmo S^or

ANGEL MORELL DE SOLANILLA.

Illmo Sor Cabildo M. de esta Ciudad.

57

(Seo 1808. Carta 84).

3 Decembre. D. Mariano Dominguez demande au Chapitre l'autorisation de se servir des «Graneros del Cavildo».

Los Almacenes que tiene la Provision del Exercito, no alcanzan para el deposito de los granos que se ban reponiendo en esta Plaza para el surtimiento del Exercito; y por si llegase el caso de necesitarse los Graneros del Cavildo Metropolitano, espero que V. S. por si ó con su acuerdo permita al Director de la Provision D^n Hilario Ximenez el reconocerlos y usarlos si fuesen precisos.

Dios.....

Zaragoza 3 de Diciembre de 1808.

MARIANO DOMINGUEZ.

Sor D^n Antonio Romero.

En marge, de la main de Romero: «Contexta[a] en 5 del »mismo: Que los graneros del Cavildo estàn al cargo de la »Mitra, que paga el arriendo: Que por parte del Cavildo no »havia inconveniente en que el Director fuesse a reconocerlos »entendiendose con Lanza Adm[r] nombrado por el Arv[o] de la »Casa de Zaragoza a cuio cuidado y cargo corrian».

58

(Seo 1808. Carta 85).

7 Decembre. Nouvelle lettre de Solanilla au sujet des taonas. Voir plus haut n.° 56.

ILLMO. SR.

Siendo tan preciso en las actuales criticas circunstancias del dia, el asegurar el abasto de Pan para el publico de esta Ciudad p[r] todos los medios posibles, hà resuelto la R[l] Junta de Administracion del Posito de trigo de la misma que ese Illmo Cabildo, se sirva disponer prontamente la havilitacion y rectificacion de su taona, vajo de la direcion del Maquinista Juan Bautista Ocio à quien la Junta tiene dado este encargo, supliendo ese Il[mo] Cabildo, los caudales que fueren necesarios para dicho fin que le seran reintegrados quando las circunstancias lo permitan.

Dios.....

Zaragoza 7 de Diciembre de 1808.

ANGEL MORELL DE SOLANILLA.

Illmo Sr Cabildo M[no] de Zaragoza.

59

(Seo 1808. Carta 86).

24 Decembre. De l' Alcalde. Invitation au Chapitre de proceder à la nomination des deux députés ecclésiastiques à la «Junta del R^l. Cont^dn.»

En el dia ultimo de este mes finan los tres años en que el Licenciado D. Tomás Cavajas y el P. Fr. Miguel Fustal Presbiteros terminan las funciones de su cargo de Diputados por el Estado Secular y Regular en la Junta de R^l Contt^in de esta ciudad; y siendo preciso el nombramiento de otras dos Personas que concurran con igual representado, lo aviso á V. S. à fin de que se sirva disponerlo, y darme á su tiempo noticia para que pueda combocarlos à las Juntas que se celebren.

Dios etc.....

Zaragoza, 24 de Dec. de 1808.

ANGEL MORELL DE SOLANILLA.

Sr D^n Antonio Romero, Dean de esta Sta Iglesia.

Année 1809 (3 Janvier-25 Décembre)

60

(Pilar 1809. Carta 1).

3 Janvier. De Palafox. Fait savoir au Dean que le jour de l'Epiphanie, à la place de l'orateur designé, le P. Basilio (Boggiero) préchera au Pilar sur le mystère du jour et sur le manque de linge blanc dont souffrent les soldats.

La falta excesiva de camisas y ropa blanca para la Tropa, obliga a procurarla por todos los medios: el P. Basilio predicara en el Pilar el día de Reyes, sobre el Misterio y sobre esta necesidad. Por lo que me parece conveniente mande V. S. avisar al que estuviese encargado del Sermon de este día de esta disposicion, pues el referido P. Basilio suplira sus vezes.

Dios guarde.....

Quartel General de Zaragoza 3 de Enero de 1809.

PALAFOX.

S. Dean de esta Metropolitana

En marge de la main du Dean. «Recivido el 5 à la una de la tarde. Contexté diciendo «que havia mandado avisar al »orador: y que podia el P. Basilio pasar a predicar».

61

(Pilar 1809. Carta 2).

29 Janvier. De Palafox. Invite le Dean à faire sortir du Pilar les personnes qui s'étaient réfugiées dans l'Eglise même.—cf. Aznar Navarro, *p. 49.* Casamayor, *p. 208-209.*

He sabido con mucho sentimiento que el templo de N^ra^ Señora del Pilar sufre una profanación indecente con motivo de las gentes que se han refugiado allí: Hay capillas convertidas en Letrinas, toda la iglesia en Dormitorio, y la Sta Capilla parece ser un lugar de conversación deviendo serlo de oración. Aun mas; ayer estavan friendo sardinas en las gradas del Altar mayor, delante del Santissimo.

Estraño verdaderamente que V. S. y el Cabildo toleren semejantes irreverencias, dignas de pronto remedio en qualquiera templo, pero especialmente en el de Nra. Señora del Pilar que devemos mirar con tanto respeto y veneracion en todos tiempos, particularmente en la ocasion presente en que recivimos tan señalados beneficios de Nuestra benignisima Patrona.

Espero que V. S. remediarà al momento todos esos excesos, haciendo restituir al S^to^ Templo el decoro que es devido y no permitiendo comer ni pernoctar en el, sino à las gentes que puedan acomodarse en las oficinas, y habitaciones contiguas.

Dios etc.....

Quartel Genl de Zaragoza 29 de Enero de 1809.

PALAFOX.

Sr D^n^ Antonio Romero, Dean.

62

(Pilar 1809. Carta 3).

23 Fevrier. De D. Pedro María Ric «Regente de la Real Audiencia». Avertit le Chapitre que le maréchal Lannes qui sait qu'on a caché le trésor del Pilar exige qu'il soit remis en place immediatement.—Sur le rôle de Ric *cf.* Aznar Navarro, *p. 89.*

ILLMO. SOR.

El Exmo Sor General Governador Labal ha manifestado à la Junta Suprema de Govierno estar noticioso de haberse ocultado las Joyas y Alajas de N^a^ S^a^ del Pilar, y que la voluntad de S. E. el Sor Marescal Lannes ès que se

restituian a su lugar y se mantengan con todo decoro en culto de Nª Sª.

De acuerdo de la Junta lo participo a V. S. I. para su inteligencia y cumplimiento.

Dios etc.....

Zaragoza 23 de Febrero de 1809.

Illmo Señor

PEDRO MARIA RIC.

Illmo Sr Dean y Cavildo de la Sta Iglesia Metropolitana.

En marge, de la main du Secrétaire «Se le contestó con »fecha de 25 de Febrero de 1809 como se verá en el libro car»tuario».

63

(Pilar 1809. Carta 5).

4 Mars. Le Secrétaire de la «Junta Suprema de Aragon» communique au Chapitre le cérémonial de l'entrée solennelle du Maréchal Lannes à Saragosse.

La Junta Suprema de Govierno en vista de las Instrucciones que se le han comunicado para el recibimiento del Exmo Sor Mariscal Lannes Duque de Montebello; ha acordado participar a V. S. que hoy à las 6 de la tarde deben tocarse a bando todas las Campanas de la Ciudad, lo que se repetirà mañana a las 6 de la madrugada y al

punto en que S. E. entre en la Ciudad que será a las diez de la mañana por la Puerta del Portillo.

Mañana Domingo à las 9, se reuniran en la Iglesia del Pilar el R^do^ Obispo Auxiliar, todo el Cavildo y Clerecia de ambas residencias y todos los Capitulos Ecclesiasticos de la Ciudad con los mejores ornamentos y ocuparan el Coro.

A la misma hora y sitio han de concurrir todos los Prelados de las Religiones con todos sus Religiosos à quienes colocarà el Maestro de Ceremonias entre el Coro y el Altar.

Al llegar S. E. al Santo Templo del Pilar, saldran a recibirle, darle agua bendita o incensarle el R^do^ Obispo, bestido de Pontifical, una Diputacion de cada Cap^lo^ y los Prelados de las Religiones.

Despues de la Misa, el Cavildo, los Capitulos, los Curas y Vicarios y las authoridades civiles prestarán como tambien todas las Comunidades el juramento de fidelidad y obediencia a S. M. C. D^n^ Jose Napoleon primero Rey de España y de las Indias y despues se cantarà el Te Deum, el «Domine salbum fac regem nostrum Jo-

sephum Napoleonem». Se dará la vendicion al Pueblo, reserbara el SS^mo Sacramento y el R^do Obispo con todo el Clero secular y regular acompara (sic) a S. E. hasta la Puerta de la Iglesia, debiendo tener presente que quando llegue a la Iglesia del Pilar ha de dirigirle el R^do Obispo un discurso de sumision.

Para el recibimiento de S. E. se han de adornar con la maior decencia y suntuosidad, todas las fachadas de las Iglesias y Conventos de la Ciudad especialmente las de la Carrera por donde ha de pasar S. E. que es desde la Puerta del Portillo a las Calles Castellana, de Miguel de Ara, San Pablo, Cedaceria, el Coso, San Gil, hasta el Pilar, y desde este Santo templo al Palacio Arzobispal.

La Junta espera que V. S. acordará las providencias correspond^tes por lo que respeta al Cavildo Metrop^no para su puntual cumplimiento.

Dios g^de.

Zaragoza 4 de Marzo de 1809.

Por acuerdo de la Junta Suprema
MIGUEL DOLZ, *secretario.*

Sr Presidente del Cav^do Metrop^no

APPENDICE

QUELQUES DOCUMENTS APPARTENANT AUX PREMIERS MOIS DE L'OCCUPATION FRANÇAISE

64

(Seo 1809. Carta 14).

Iruz de Toranzo, 3 Avril. Lettre de l' Archevêque designant en l' absence de D. Pedro Valero les gouverneurs ecclésiastiques provisoires du Diocèse.

ILMO. SEÑOR

Luego que fui noticioso de los últimos sucesos ocurridos en esa Capital de mi Arzobispado, manifesté á V. S. I. el estado actual de mi salud, y los adelantamientos que he logrado en mi convalecencia á beneficio de los ayres patrios, de que gozo siete meses hace, reproduciendo al mismo tiempo quanto habia insinuado á V. S. I. en mis cartas del mes de Agosto y Septiembre (1) del año pasa-

(1) Ces lettres ne paraissent pas avoir été conservées.

do para el mayor bien espiritual de toda esa mi amadissima Diocesis, y en obsequio de V. S. I. Mas no habiendo recibido contestacion alguna a mis anteriores, y siendo sabedor en el dia por varias cartas particulares que han llegado de esa Ciudad con fecha del 14 y 19 del mes anterior que se han ausentado de ella entre otros varios el Dr. D. Pedro Valero, Canonigo de esa Santa Iglesia y Governador de ese mi Arzobispado, he nombrado para este encargo, en caso de no haber regresado dicho Sr. Valero y durante su ausencia y mientras se verifique mi llegada a esa mi Capital, al Ilmo. Sr. Fr. D. Miguel de Santander, Obispo Auxiliar de esa mi Diocesis y a los Señores D. Geronimo Gonzalez de la Secada, mi Provisor y Vicario General y D. Ramon Maria Sevillano, Canonigos de esa Santa Iglesia; lo que participo á V. S. I. para su inteligencia.

Dios, etc. Iruz de Toranzo, 3 de Avril de 1809.

Ilmo. Señor.

RAMON JOSEPH, *Arzobispo de Zaragoza*

Ilmo. Sr. Presidente y Cabildo, etc.

En marge, note du Secrétaire «Con fecha del 13 se con»testó a S. E. con el mismo Propio diciendole quedar ente»rado el Cabildo del contenido de esta carta, felicitandole por »el restablecimiento de su salud, y participandole nuevamente »el fallecimiento de todos los S. S. Prebendados en estos ulti»mos meses».

N. B. A la même date, l'Archevêque adressa une lettre analogue a la «Residence» del Pilar ou il annonce que le même Gonzalez de la Secada remplace Lanza comme «Apoderado, Tesorero y Administrador General de mi Dignidad Arzobispal». (cf. Pilar 1809. Carta 8).

cf. *Asnar Navarro* p. 74.

65

(Seo 1809. Carta n.° 21).

3 Juin. Lettre du Chapitre a «l'Intendente de este Exercito y Reyno de Aragon» Luis Menche sur la Contribution du «septième» des biens ecclésiastiques qu'on reclamait de lui. Sur le même sujet on pourra lire dans la même liasse les lettres n.° 17, 18, 19, 20 et 52 qui ne sont pas reproduites ici, et infra. *notre copie* n.° 66.

M. I. S.

El oficio de V. S. del 2 del corriente por el que insiste en que en el dia de hoy se apronten los quinientos mil reales vellon à cuenta de la septima parte de los bienes de esta Iglesia que deben enagenarse, graduando los anteriores de este Cabildo Metropolitano de infructuosos, importunos y di-

rigidos solo á entorpecer y dilatar el pago de la citada cantidad, al paso que llena del más profundo sentimiento à este Cuerpo que siempre se ha distinguido no solo en el pronto pago de sus debitos, sino en ser el primero con la mayor generosidad y presteza al socorro de las urgencias publicas, por hallarse absolutamente imposibilitado de hacer la entrega predicha en razon de no tener ni el metalico preciso y necesario para pagar sus mesadas á los individuos y ministros ni oro o plata de que poder disponer, ni encontrar tampoco quien le preste ò anticipe la precitada cantidad à premio ò interes sin embargo de haber hecho al intento las mas exquisitas diligencias, de cuya verdad no podra dudar la penetracion de V. S. si fixando un poco su consideración en las circunstancias actuales atiende à los enormes dispendios que ha tenido que sufrir el Cabildo en estos tiempos sin haber podido percibir sus rentas del año pasado ni mucha parte de las del anterior, ni poder contar con las de este hasta que se cojan y vendan los frutos correspondientes à el, le pone tambien en la

necesidad de repetir a V. S. con el mayor respeto, que aunque no duda de la R^l Orden sobre la enagenacion citada ni tampoco de la facultad de V. S. en graduar la quota de lo que corresponda a cada Iglesia, cree que esta graduacion no podrà hacerse equitativamente sin calculo por lo menos de aproximacion de los bienes realmente comprehendidos en la ley de la enagenacion y presencia de las cantidades que por reglas subsidiales paga cada Iglesia, lo que parece falta en el caso, de tal manera que si se deslindan con la exactitud que quiere S. M^d los bienes de esta Iglesia que deben enagenarse y se valuan por el subsidio, el todo de sus bienes no ascendera à la cantidad que V. S. trata de exigir por su septima. Ademas el mismo primer oficio de V. S. por el que se nos dió noticia de esta R^l Orden expresa clara y terminantemente que la intencion de S. M^d (que Dios guarde) era la de que las Iglesias pudiesen redimir su septimo con dinero en metalico, pastas de oro ò plata, frutos ú otros efectos que sirviesen para la subsistencia de los exercitos; consiguiente pues a ella habiendo el

Cabildo entregado para el mantenimiento de estos ya en metalico y ya en frutos cantidades mui grandes, como V. S. puede ver por los documentos que paran en la oficina de su mismo cargo y justificaciones que el Cabildo le tiene ofrecidas, se halla este en el caso de tener satisfecha la cantidad que por este subsidio le puede corresponder. Sin embargo de lo qual para dar a V. S. un testimonio de los deseos que le animan en orden à ayudarle en tan apuradas circunstancias se presta gustoso a que V. S. busque esta cantidad a premio del interes que estime oportuno, y el Cabildo harà en favor de quien la adelante la obligacion ù obligaciones necesarias de pagarla con los intereses al tiempo conveniente con calidad de exigir de los ramos a quien toque el haber correspondiente, y de la R.l Hacienda para reintegrar à estos lo que exceda esta cantidad de lo que en el deslinde verdadero de sus bienes aparezca ser la verdadera septima parte sugeta a la enagenacion. Espera este Cabildo de la justification de V. S. que haciendose cargo de su imposibilidad y de las otras considera-

ciones expuestas, se servirá suspender la exaccion de la predicha cantidad hasta liquidar qual sea la cierta septima parte de sus bienes y el importe de las cantidades que por la R[l] Hacienda se la están debiendo: y quando no adoptar el ultimo medio que propone, que juzga el unico posible en las circunstancias.

Dios etc. Zaragoza 3 de Junio de 1809.

M. I. S.

Por el Cabildo de la Sta Iglesia Metropolitana de Zaragoza

M. I. S. Intendente de este Exercito y Reyno de Aragon.

66

(Seo 1809. Carta 22).

4 Juin. Réponse de l' Intendant à la lettre précèdente. Il propose un emprunt hypothécaire.

ILLMO. SEÑOR

He visto el oficio de V. S. I. de fecha de ayer en que insiste en no tener metalico alguno para poder contribuir à las urgencias del Estado, extendiendose su generosidad à ofrecer garantir hasta medio millon de Reales si ay Persona que los preste con el corresp[te] redito. Puede V. S. I. estar

persuadido que si este medio que he solicitado, lo huviese hallado, no havria molestado à V. S. I. con tan reiteradas peticiones. Pero viendose el gobierno en m^or^ apuro por falta de numerario, no huvo otro advitrio que acudir a V. S. I. persuadido no le faltaria esta cantidad; en este supuesto y en el que el credito de V. S. I. es bien conocido en toda la Provincia, he pensado en el medio que largamente se explica en el papel adjunto. Si sobre el, le rezaltan a V. S. I. algunas dudas, estimare depute sugeto que avistandose con migo, pueda hacerle ver la utilidad que a todos ha de resultar, esperando que V. S. I. con la brevedad que exigen los apuros del dia, resuelva lo mas benefico à la causa publica.

Dios... Zaragoza y Junio 4 de 1809.

Illmo S^or^

LUIS MENCHE.

Señor Prec^te^ del Illmo Cabildo de Zaragoza.

Le papier, auquel il est fait allusion dans la lettre, propose la creation de cent (1) lettres de change de 5000 reaux payables, autant que possible, dans 3 mois avec 6 o|o d'interet et la garantie de l'ensemble des biens du Chapitre et de ceux même des «Racioneros» de la Seo et del Pilar, etc.

(1) Par erreur on a ecrit *cent mille*.

67

(Seo 1809. Carta 27).

30 Juin. L'Eveque auxiliaire invite le Chapitre à venir le lendemain, en corps, recevoir le Maréchal Suchet a la «Puerta del Angel». Aznar Navarro, *p. 65.*

ILLMO SOR PRESIDENTE Y CABILDO DE LA SANTA IGLA METROPOLITANA:

Acavo de saber que el Exmo Señor Conde del Imperio Suchet vendra mañana entre ocho y nueve de la mañana a Zaragoza, y que le serà mui grato que todo el Clero, incluso el Illmo Cabildo, saliese en mi compañia a la puerta del Angel para recivirle, como lo executaran todas las autoridades.

Voy a pasar oficio a los venerables Parrocos, y doy a V. I. esta noticia para que en su vista tome la resolución que estime conveniente.

Nro Señor.....

Zaragoza, Junio 30 de 1809.

FR. MIGUEL, *Obispo Auxiliar.*

(En marge: «Contestada»).

68

(Seo 1809. Carta 28).

30 Juin. Du Gouverneur Ecclestastique Geronimo Gonzàlez de la Secada, Avis analogue au

précèdent et adressé au President du Chapitre l'Archidiacre del Pilar.

69

(Seo 1809. Carta 29).

1er Juillet. De la part de Suchet ordre est donné au Chapitre de presenter à Fr. Miguel Santander les ornements pontificaux de l'Eglise afin qu'il puisse choisir ceux dont il a besoin.

De orden del Exmo Sor Gobernador y Capitan General de este Reyno, se servira V. S. manifestar oy mismo, al Illmo Sor Obispo Auxiliar de esta Ciudad los depositos de ornamentos de Iglesia y Pontificales para que S. Ima elija los que necesite para llenar las funciones de su ministerio, y juntamente un Baculo de los que existen depositados, con que pueda celebrar mañana en la Iglesia del Pilar, respecto a que S. Ima carece de ello por el robo que le han echo.

Dios etc.....

Zaragoza y Julio 1.° de 1809.

LUIS MENCHE.

P. D. Sirvase V. S. prevenir à los Sres Canonigos que mañana à las 11 se

celebrara la Misa Pontifical y *Te Deum* en accion de gracias.

MENCHE.

Sr Presidente del Illmo Cabildo.

70

(Seo 1809. Carta 33).

1er Août. Suchet annonce au Chapitre qu'à l'avenir toute juridiction eclestastique reposera sur l'Eveque auxiliaire à l'exclusion de toute autre personne.

La correccion i direccion del Clero en todas sus partes i en toda su extension deve correr por aora al cargo del Illmo Señor Obispo, que me ha de responder por si solo de la conducta civil y publica de los Eclesiasticos. Al efecto le he dirigido el Oficio correspondiente para que con exclusion de qualquier otra autoridad eclesiastica exerca este poder corrigiendo à los eclesiasticos de qualquier clase i dignidad removiendo perpetua ó temporalmente à los Parrocos i demas Ministros publicos del Culto substituiendo otros y haciendo quanto le dicten su celo bien acreditado su saviduria i espiritu evangelico, para lo qual le

auxiliaran todas las autoridades civíles y militares.

Lo participo a V. S. Illma para que todos los individuos suios i de amvas residencias reconozcan el unico poder eclesiastico por aora en el Illmo Señor Obispo i que queden entendidos de haver cesado el exercicio de la jurisdiccion de los Jueces Capitulares, adjuntos y qualesquier otros.

Dios que.....

Zaragoza á 1.° de Agosto de 1809.

C^TE DE SUCHET.

Presidente del Cavildo Eclesiastico.

N. B. Dans cette lettre, comme dans toutes celles de Suchet, qui sont conservées a l'*Archivo* Capitulaire la signature du Maréchal est accompagnée de troix points disposés de la même manière en diagonale. Cette signature est, en fait, identique a celle que l'on connait des Francs-Maçons de l'epoque. Ce n'est que plus tard que les troix points ont pris la forme triangulaire actuelle. Or on sait que bon nombre de grands dignitaires de l'Empire étaient affiliés et que le Roi Joseph lui même fut grand maitre.

Cf. *Clavel,* Historia pintoresca de la Franc-Masonería. Madrid 1847. p. 393 sig.

71

(Seo 1809. Carta 38).

28 Août. Santander fait connaitre que Suchet a décidé que chaque fois qu'il irait entendre la

messe au Pilar elle serait dite par un des chanoines a tour de rôle.

ILLMO SOR PRESTE Y CABILDO METROPNO DE ZARAGOZA.

El Exmo Señor Capitán Gral. de Aragon, Conde del imperio Suchet acava de mandarme pase oficio á V. S. a fin de que un Canonigo celebre la santa Misa quando su Exa pase al templo del Pilar à oirla, turnando entre todos este sagrado ministerio para que sea menos gravoso que a uno solo. Lo que paso á noticia de V. I. para su inteligencia y cumplimiento.

Nro. Señor.....

Zaragoza y Agto 28 de 1809.

FR. MIGUEL, *Obispo Auxiliar.*

Illmo Señor de toda mi veneracion y respeto.

72

(Seo 1809. Carta 40).

20 Octobre. Suchet nomme Santander «Gouverneur general ecclésiastique» de l'Eglise d'Aragon.

Armée d'Espagne
3e corps

Quartier General de Sarragosse le 2 Octobre 1809:

J'ai reçu, Messieurs, les représentations que vous avés cru devoir m'a-

dresser. Je suis disposé à accueillir tout ce qui m'est présenté pour le bien de la Religion et le Service du Roi, et à rendre compte à Sa Majesté de la conduite et des sentimens de ses Sujets fidèles mais quant aux ordres que j'ai donnés, je me borne à exiger leur pleine et entière execution. L'absence de l'Archevêque de ce Diocèse et les circonstances de la Guerre et de la révolution, m'ont déterminé daprés les intentions de sa Majesté à revêtir du Gouvernement General Ecclésiastique Monseigneur l'Evêque auxiliaire dont tout le monde reconnait les vertus, les Lumières et le zèle pour notre sainte Religion. Je l'ai en conséquence nommé Gouverneur général de l'Eglise d'Arragon, à ce titre, je réunis en lui seul tous les pouvoirs Ecclésiastiques et ma confiance. Tant que cette mesure extraordinaire sera nécéssitée par l'Etat des Choses, je ne reconnaitrai d'autres droits que les siens, et nulle autorité dans l'Eglise ne sera maintenue que par son assentiment, reservant à un tems plus opportun le rétablissement des droits que vous pourries avoir.

J'attends donc que vous obeirés pu-

rement et simplement à tous mes ordres qui vous ont été et vous seront transmis par Monseigneur l'Evêque. Je ne doute pas que vous ne soyés toujours comme je vous ai trouvés jusq' à présent, c'est à dire, empressés de donner l'exemple de la soumission, de l'amour de la Paix, de la Piété véritable; en travaillant à remplir vos Serments, à de tromper les hommes égarés, à leur faire quitter les armes, et les ramener à l'obeissance due au meilleur de Souverains Don Joseph Napoleon 1er.

Je vous salue avec Consideration.

Le Gouverneur General de l'Arragon

Cte DE SUCHET.

N. B. A ce document est jointe une traduction espagnole.

73

(Seo 1809. Carta 43).

10 Octobre. De Santander communiquant une lettre du Colonel Saint-Cyr Nugues qui lui fait savoir que le Maréchal assistera avec tout son Etat-Major à la Procession del Pilar le 12 Octobre.

Illmo Sor Presidente y Cabildo etc.

En este momento acabo de recibir una orden del Exmo. Sor. Capitan General de Aragon firmada por el coronel Saint-Cir Nougues

Jefe de Estado Mayor cuyo tenor á la letra es el siguiente:

«Armée d'Espagne
»3e corps

Sarragosse 10 Obre 1809.

»MONSEIGNEUR

»Le General en Chef gouverneur »général d'Arragon me charge de vous »prévenir que son intention est d'assis- »tir *(sic)* à la procession de la Vierge du »pilar dont on célébre aprés demain »la fête, il désire en conséquence vous »y voir à la tête de tout le clergé, dont »vous êtes le Chef et le gouverneur »par la confiance de sa Majesté, il »vous prie en conséquence de donner »vos ordres au Chapitre et à tous les »ecclésiastiques=Le General en Chef »de son coté s'y rendra accompag- »né de l'Etat-Major de l'armée et de »toutes les autorités civiles et militai- »res. Il fera tirer cinquante coups de »canon, pendant la cérémonie, à fin »de donner une preuve éclatante de »la solemnité qu'il est bien aise de »donner à cette fête, en l'honneur de »la puissante protectrice de l'Arragon »et de Sarragosse=J'ai l'honneur de »vous saluer, Monseigneur, avec un »respectueux attachement=Le Colo-

»nel Saint-Cyr Nugues, chef d'Etat-Ma»jor du Gouvernement = A Sa Gran»deur Illustrissime Monseigneur »l'Evêque gouverneur général de »l'Eglise d'Arragon».

Y deseando yo dar el pronto cumplimiento à las ordenes de su Excelencia, que con harto dolor de mi Corazon experimento de tardarse mas de lo justo, se la remito a V. I. para que en su vista se sirva mandar pasen al Palacio Arzobispal dos Señores Canonigos, mañana mismo à las once, para acordar lo que convenga.

N^ro S^r.....

Zaragoza à las siete de la tarde de oy dia 10 de Octubre de 1809.

FR. MIGUEL, *Obispo Auxiliar.*

74

(Pilar 1809. Carta 24).

2 Décembre. Santander invite, par ordre de Suchet, le Clergé à assister le lendemain au Pilar au Te Deum de l'anniversaire du couronnement de l'Empereur.

ILLMO. SR.

El Exmo Sr Governador Genl de este Reyno ha mandado que en el dia de mañana à las once horas de ella se

cante en el Sto Templo Metropolitano de Na Sa del Pilar de esta Ciudad un *Te Deum* solemne, con asistencia de todo el Clero de las Iglesias de la misma, y toque general de Campanas, celebrándose continuadamente una misa rezada, todo con asistencia de S. E. y en memoria del cumpleaños de la coronación del Emperador.

Lo que traslado á V. S. I. para su inteligencia y que pueda disponer su cumplimiento en la parte que le toca.

Dios.....

Zaragoza 2 de Diciembre 1809.

FR. MIGUEL, *Obispo Auxiliar.*

SS. Presidte Dignids y Canons

75

(Seo 1809. Carta 51).

7 Decembre. Santander annonce que Suchet fait préparer un plan de réduction des Prébendes et Paroisses et demande qu'on lui fournisse un état exact du Clergé.

ILLMO SEÑOR PRESIDENTE Y CABILDO DE LA STA IGLESIA METROPOLITANA

El Exmo Señor Governador General de Aragon, Conde del Imperio, Suchet, me ha pasado oficio para que forme

un plan de reduccion de los Eclesiasticos de las Parroquias y sus Capitulos y de las Colegiatas y Catedrales del Arzobispado, en donde considere su numero excesivo, empezando por esta Capital, detallando la renta que deban tener, el numero a que se hayan de reducir, los cargos y ministerios que han de llenar, el modo con que las rentas eclesiasticas se deban administrar y distribuir con otros gravisimos encargos de la maior consideracion estensivos á los obispados sufraganeos de Zaragoza y desde luego se me presentó la dificultad de que se hubiese de graduar la renta de los Canonigos de esa santa iglesia Metropolitana por la que yo he recibido en un año cumplido en el día 4 del presente mes reducida a cinquenta libras Jaquesas, las coquetas de tres meses, y tres ó cuatro cahices de trigo, me veria en la dura necesidad de declarar incongruos los Canonicatos de Zaragoza, y reducir á la clase de indigentes, y casi mendigos a sus posehedores. Esta operacion àunque dolorosisima se demostraria con la maior sencillez y brevedad, haciendo mudar de mano a la administración de las

temporalidades de esa santa iglesia, y asignando á cada canonigo, lo mismo con algun pequeño aumento que lo que a mi se me ha contribuido. Yo debria pensar que un Cabildo tan justificado no procedería con equivocacion voluntaria respecto a mi, y con esta misma regla me conduciria yo respecto al Cabildo. Puede V. I. considerar este grave asunto con aquella rectitud que le es tan propia, y que tiene por tantos siglos acreditada, y suministrarme las luces que necesito para el acierto.

Así mismo espero se servirá V. I. darme una razón exacta del tanto a que asciende la renta de la fabrica de ese Santo Templo del Salvador y del de la Santisima Virgen del Pilar; y de la inversion que se da á los caudales destinados para el divino culto procurando sea con la mayor brevedad para evitar, si podemos conseguirlo, el que no tengamos necesidad de acercarnos a inspeccionar por Nos mismo los libros y quentas de entrada y salida de los caudales mencionados.

Tambien necesito que V. I. me comunique al mismo tiempo el numero de ministros inferiores de uno y otro

templo que le sean necesarios, con la dotación que les está designada, y el fondo de donde se les suministra la que en el día perciven.

No dudo comprende V. I. que sin estas y otras noticias que deberé tomar, yo tropezaría con frequencia en el gravísimo encargo que se me ha hecho; pero con la instrucción que V. S. se digne comunicarme, espero el mejor servicio de Dios y del Rey.

Nro Señor.....

Zaragoza y Diziembre 7 de 1809.

FR. MIGUEL, *Obispo Auxiliar.*

76 78

(Seo 1809. Cartas 52-54-55).

8, 13 et 20 Decembre. 3 documents de l'Intendance relatifs à l'emprunt de 500.000 réaux auquel on avait obligé le Chapitre et dont il a eté question plus haut, nos. 65 et 66.

79

(Seo 1809. Carta 53).

12 Décembre. De Santander. Il se plaint au Chapitre de ce qu'il n'a pas encore été répondu à la Lettre citée plus haut, n.° 75.

ILLMO SEÑOR PRESIDENTE Y CABILDO DE LA SANTA METROPOLITANA:

Quatro dias hace oy que pasé a

V. I. un oficio de gravisima importancia del Exmo Sor Govor Gral. de Aragon, y no he merecido siquiera la contestacion de su recivo. Pasa ya de quatro meses que estoy sirviendo de punto de apoyo para impedir se desmorone en la maior parte, ese poco seguro edificio; mas ya voy presintiendo que el impulso de tantos ha de poder mas que las deviles fuerzas de uno solo. Si se verificase la desgracia no serà mia la culpa.

Nro. Señor.....

Zaragoza, 12 de Diciembre de 1809.

El Obispo Auxiliar.

En note de la main du Secrétaire du Chapitre: «Se recibio »en el 12 de Dbre. de 1809, y en el mismo dia se contestó el »recibo del oficio que cita».

80

(Seo 1809. Carta 56).

25 Décembre. De l'Intendance. Communique aux chanoines un Appel qu'avait fait auprès de lui l'Ayuntamiento de Cariñena au sujet de la restitution des Dimes.

Illmo. Sr.

Paso a V. S. I. el adjunto recurso que me ha hecho la Justicia y Ayuntamiento de Cariñena, en que solicita

se suspenda mi providencia sobre reintegro de efecto o cantidades tomadas de los frutos decimales para la subsistencia de los Exercitos, a fin de que V. S. I. me informe lo que se le ofrezca y parezca sobre la expresada solicitud para providenciar con acierto lo que corresponda en Justicia.

Dios etc.....

Zaragoza, 25 de Diciembre de 1809.

LUIS MENCHE.

Illmo Sor Presidente y Cabildo Metropolitano de Zaragoza.

BIOGRAFIA

del Excmo. Sr.

D. Francisco Javier Ferraz y Cornel

Teniente general de los Reales Ejércitos
Senador del Reino por la S. H. Ciudad de Zaragoza
varón famoso por sus hazañas, hechos
y elevadas cualidades
y que ha llevado á cabo altas empresas
durante la guerra de la Independencia
mereciendo
además de los grados sucesivos,
ser condecorado con las cruces y escudos de distinción
otorgados á los heróicos defensores de Zaragoza
en sus gloriosos Sitios;
con dos placas laureadas de San Fernando
como héroe de Cártama y de Amposta;
Cruces de Chiclana, Tarifa, 3.er Ejército y otras;
grandes Cruces de Carlos III
y de la orden militar de San Hermenegildo, etc., etc.

POR

EMILIO LUNA Y MONTERDE

Oficial del Cuerpo de Telégrafos

1908

BENASQUE

1. Allá en el más apartado rincón del solar aragonés, cabe las faldas del helador Pirineo y por sus ramificaciones bloqueado, existe un rico valle poco conocido del mundo, víctima paciente de la centralización egoísta, país que espera grandes mejoramientos del actual desperezo aragonés, *de nuestro resurgimiento*, que ya no es ilusorio, sino pujante y verdadero.

Ricos son sus montes altísimos, en minerales preciosos que por el abandono oficial no pueden ser explotados; abundan el hierro, la galena, el cobre y también la plata; mármoles hay en sus canteras, que podrían competir con los más famosos y acreditados; su vegetación es exuberante, lozanos y de gran estima sus acebos, pinos, hayas y abedules que decoran paisajes encantadores de suprema belleza para tentar al más exigente alpinista: cascadas muy frecuentes completan el panorama sugestivo, cayendo de grande al-

tura para formar verdaderos ríos de leche espumosa en la hondonada.

Es atravesado el valle por un río—el Esera—audaz y travieso en su infancia, reflexivo y fecundador en la madurez. En sus praderas naturales pacen las «cabañas»—famosas desde lo antiguo—que constituyen, hoy como ayer, la más sana riqueza de la comarca.

La capital del valle, «corte» la llaman los montañeses, es Benasque. Poco ha ganado después de un siglo ni en arquitectura ni en higiene. Son sus principales calles, la Mayor, larga y despejada, con muchos edificios señoriales, cerca de la plaza de la Iglesia, que es de donde parte y la de San Marcial, algo tortuosa. La plaza Mayor es amplia, regular y rodeada de muy buenos edificios.

Hace cien años tan sólo contaba un millar escaso de habitantes este pueblo y aun para sumar esta cifra preciso fuera incluir los arrabales de Amiles y Cerler. También pertenecían entonces á la jurisdicción los pueblos de Liri y Eresue y los de Saun y Eriste, menos distantes y de bastante vecindario. Aun no había sido arruinado—lo fué en 1858—el célebre castillo que dominaba la villa desde un cabezo situado á un kilómetro de la población.

LOS FERRAZ

2. Hónrase la villa de Benasque con ser patria de innumerables próceres, y puede vanagloriarse ciertamente, pues solas las familias del ilustre D. José Ferraz y de su esposa D.ª Joaquina Cornel, padres del personaje que presentaremos, bastan para testimoniar que jamás hubo monumento histórico en que no figurara entre las más esclarecidas lumbreras del Estado algún eximio vástago de estas linajudas estirpes alto-aragonesas.

Sólo en la época que nos ocupa, descartando á los que preexistieron y á los que existen en la actualidad, encontramos varones de tal nombradía como D. Antonio Cornel, Ministro de Carlos IV, á quien instaron para que ocupase la Capitanía general de Aragón en las revueltas patrióticas de 1808; por entonces florecieron también el Ilmo. Sr. D. Joaquín Ferraz, Canónigo y Vicario capitular que fué de Valencia, persona muy erudita; el ilustrísimo Sr. D. Joaquín Azcón y Ferraz, Magistrado, Presidente de la Audiencia valenciana; D. Joaquín Ferraz, Doctor en Jurisprudencia; el Excmo. Sr. D. Valentín Ferraz, que fué más tarde Ministro de Estado, tres veces de la Guerra y Presidente del Consejo, cuya biografía publicamos en *El Noticiero*, así como la del intrépido cadete de Dragones D. José Fe-

rraz y Cornel, otro héroe de la Independencia que llegó á Consejero ordinario de Ultramar, Senador del Reino y Ministro de la Hacienda. Ultimamente de la familia Ferraz era D. Marcial Doz, que tan eficaz concurso prestó al alzamiento en colaboración con D. José Ferraz, padre del personaje de estos apuntes.

3. A 2 de Diciembre de 1776, vino al mundo el Excmo. Sr. D. Francisco Ferraz y Cornel, en un palaciote de Benasque, propiedad de la casa Faure.

Hijo de padres pundonorosos, de abolengo ilustre y rancio, cristianos viejos sus ababos, creció en la señorial morada, recibiendo aquella típica educación que no puede no, llamarse cortesana. Esta palabra siempre envuelve un concepto aparejado de servilismo y adulación. Ferraz, por la manera de conducirse en todo momento histórico, por las estupendas hazañas que llevó á cabo, por su altivez si le mandaban con oficioso imperio, por su noble orgullo, por su temple de alma, acatamiento y piedad cristianos, civismo heroico y abnegación eminente, nos presenta el tipo *sui generis* del prócer aragonés. No busquéis, pues, en Ferraz esa sonrisa que labios hipócritas saben dibujar á tiempo para conseguir mercedes y falsos honores. Sus padres no le dieron esa falaz educación. No la saben dar los padres aragoneses.

4. Diecisiete años contaba el personaje de estos apuntes, cuando aconteció un suceso que forma época en los anales del mundo y que decidió la suerte del muchacho. Nos referimos á aquella explosión formidable que se llama en la historia *revolución francesa*, cuyas salpicaduras dejáronse pronto sentir en nuestra nación á causa de su mucha vecindad.

La llegada á Benasque de aquella infinidad de clérigos fugitivos en el más lamentable estado; el relato que éstos hacían aterrorizados de la terrible sevicia robesperiana, que sin aumentar un punto bastaba por sí para erizar los cabellos más lacios, influyó sobremanera en el ánimo de la muy católica familia Ferraz, como no podía menos.

Comienza el ajetreo de apercibimiento. En las fortalezas de Jaca, Benasque y Canfranc, son emplazados numerosos cañones y morteros traídos de Montjuich, que ya entonces se conocía el sistema de llenar un pozo con la tierra sacada de otro pozo. Armanse los naturales de la comarca alto-aragonesa con los cuatro mil fusiles que bien limpios y relucientes—así lo asegura Casamayor—sacaron del castillo los zaragozanos y que animosos logueros conducen á Jaca. Ya los montañeses habían organizado sus milicias con la valiosa colaboración de D. José Ferraz, padre del per-

sonaje de estos apuntes; ya D. Francisco habíase incorporado á ellas y lucía su vistoso uniforme compuesto de casaca, capa y botón blanco, chupa, calzón y solapa azul.

5. Nos detenemos en puntualizar estos detalles, porque á la sazón el joven Ferraz lleno de vigor, desarrolladísimo, capaz de derribar de mala postura al propio Roldán su paisano, ginete de primera fuerza, cuadrado, recio, musculoso, ancha frente, fino y sedoso cabello, nariz y demás facciones de intachable perfección, cuidadoso de su persona, mas enemigo de petrimetres rizos y acicalamientos gomosos, sin mostrar por esto desaliño, antes la cabal elegancia propia de su alcurnia y posición, era en su prima juventud la más gallarda figura que adoraran damiselas.

Hemos contemplado llenos de íntimo respeto una preciosa miniatura de Ferraz pintada en esta sazón. Su hijo el Excmo. Sr. Marqués de Amposta tuvo la dignación de mostrárnosla cuando recientemente le visitamos, ansiosos de convivir unos instantes entre objetos pertenecientes al personaje de estos apuntes (1).

(1) Otras mil preciosidades vimos en esta visita de grato y perdurable recuerdo para nosotros. La casa del Sr. Marqués parece una Exposición de Arte retrospectivo. Tal la imaginábamos, cuando inútilmente dimos con otras sesenta y tantas señas de descendientes de héroes, las del amable prócer men-

6. Manteníase progresivo el estado febril de terror, estupefacción, zozobra, indignación, ansia de reprender y castigar las atrocidades transpirenaicas con el venir de más sacerdotes fugitivos, á quienes prestaban socorro y albergue los Ferraz. A poco, los cruentos asesinatos de Luis XVI y de su esposa, deciden la ruptura de hostilidades.

7. Pronto se supo en Zaragoza (3 de Abril) por un posta que remitió el heroico aragonés Ricardos, la intrusión de dos mil franceses en el valle de Arán (1); organízanse columnas y trenes de batir, que partieron con urgencia á Barbastro, mientras los valientes montañeses castigaban el atrevimiento de los internados, obligando á las águilas francesas á transponer su imprudente vuelo, picándolas en su fuga, echándolas de sus propios empinados nidos y aun penetrando victoriosos en los lares de la vertiente transpirenaica. En todas las acciones, escaramuzas y encuentros, se batió el joven Ferraz con gran bravura y suma pericia, muy singularmente á 9 de Octubre que su campamento fué atacado con brío por las tropas republicanas, librándose un com-

tado, quien por cierto hubiese atendido una invitación oportuna con su acostumbrada bondad, y á fe que la Exposición estaría mejor surtida en objetos de la guerra bonapartista.....; pero para algunos es una *molestia* que otros tengan ideas propias.

(1) Casamayor. *Años políticos.*

bate muy empeñado. El batallón de Milicias que mandaba como segundo jefe el personaje de estos apuntes, cargó con bizarría y los franceses fueron expugnados.

8. Igual valor mostró aún en aquella campaña defendiendo la batería del Ex-guerrero y aquel cordón intrincadísimo de montes y desfiladeros peligrosos.

9. Terminada esta lucha, Ferraz estuvo algún tiempo de guarnición por la comarca alto-aragonesa vigilando sus puertos é impidiendo el contrabando, servicios todos muy patrióticos y arriesgados, mas de poco lucimiento.

Ansioso de mayor gloria, solicitó y le fué concedida (15 de Abril de 1799) una bandolera en clase de Guardia de Corps. Bien merecía una distinción tan preciada, pues sus valiosos servicios en la guerra, los no menos importantes que su padre prestara, el abolengo linajudo de su estirpe y otras mil circunstancias, dábanle sobradas ejecutorias para ello.

10. Estuvo, sin embargo, poco tiempo en este distinguido y real cuerpo. A 6 de Diciembre de 1800 nombrábanle capitán, con destino al regimiento Dragones del Rey, con el que pasaba en el año siguiente á distinguirse luchando contra la nación portuguesa.

Guerra de la Independencia

1.er SITIO DE ZARAGOZA

11. Era sargento mayor secretario de la Inspección de Caballería, cuando acontecieron los sucesos trágicos de la Corte. Testigo presencial de aquella sarracina impolítica, inútil, propia de los dictadores del año 93, aun más infame que los degüellos de la Greve —que al fin eran represalias de la raza del orgullo contra el orgullo de raza—indignado por la sevicia del «monstruo infame» que sacrificó bárbaramente centenares de vidas por darse ese gustazo neroniano, únese á los dragones ilesos de la matanza, un mismo sentimiento de santa indignación les anima y decididos á vengar aquellas atrocidades, parten á todo galope con dirección á Zaragoza.

12. En Sigüenza reciben orden de volver sobre su acuerdo. Ferraz contesta patrióticamente á la excitación «que ellos han tomado el partido que consideran más digno de su espíritu y honor», y dando la espalda al comisionado, pican espuelas para ganar por jornadas dobles el territorio de Aragón.

13. Comandante del regimiento, pues había quedado enfermo en Madrid su coronel, llegan por el Portillo entre las aclamaciones

de los patriotas zaragozanos que ya estaban en armas y habían jurado odio á muerte al invasor.

14. Palafox ha adquirido un valioso refuerzo con los dragones; bien sabido es que la plaza estaba desguarnecida y sólo el entusiasmo aragonés la celaba. Por el general en jefe sabe Ferraz noticias de su padre. Este buen anciano ha sentido rejuvenecer su fogosa sangre de otros tiempos y ha conmovido los valles. Auxiliado por sus deudos el Marqués de Villora y D. Marcial Doz, nuevas milicias cubren las alturas de Benasque como en los tiempos del Rosellón. ¡Admirable mesnador que sobre ofrecer á la patria su vida y fortuna, apura todavía el cáliz del sacrificio enviando á Palafox al único hijo que aun le queda, tierno vástago de once años, que por cierto no desmiente la nobleza y bravura de sus antepasados y lucha en las resistencias como el más aguerrido campeón!

15. No vamos á puntualizar los desastres previstos é inevitables que precedieron á la gloriosa batalla de las Eras. En Alagón reprodújose lo de Madrid, ni más ni menos; una multitud de inermes ciudadanos, mal podía con sólo su ardimiento contener el empuje de los bárbaros invasores. Por lo que á nuestro personaje respecta, secundó eficazmente los mandatos de su coronel D. Pedro del Castillo

—que había ya regresado de la Corte—cargó con bizarría y se mantuvo hasta que la espantosa confusión del paisanaje obligóles á todos á emprender la retirada.

16. Es de todo punto imposible que el biógrafo no se extralimite invadiendo el campo del historiador al hacer las apologías de aquellos protagonistas de lo estupendo, titanes de una lucha de cíclopes, que otra cosa no fué lo acaecido en la numantina resistencia conocida con el nombre de batalla de las Eras, en donde grupos de mujeres y paisanos malísimamente armados, sin más «táctica» que su fe inmensa á la sacrosanta Virgen del Pilar y un elevadísimo concepto del amor patrio, supieron derrotar las huestes del «coloso de la fortuna», conquistadoras del continente europeo.

Habremos, pues, de puntualizar que nuestro valeroso personaje ocupó su sitio en las avanzadas de Casa Blanca y Torrero apenas amanecido el 15 de Junio; que allí sostuvo con tesón las furiosas embestidas de aquellos *ivrognes* de sangre, que aun no habían saciado su sed de vampiros con las sarracinas de Mallén y Tudela, aunque «transpasados de dolor» y «llevados del mejor deseo», según su proclama.

La defensa por Ferraz de los puntos citados, fué bizarra y meritísima, pero al fin hu-

bo de retirarse; venían tantas, tantas columnas, que mal podían contener su empuje unos 90 jinetes, pues los otros dragones, hasta el número de 300, hallábanse desmontados. El general Lebfevre, calificado por alguien de *muy humanitario*, ensañóse nuevamente; mas al avanzar jactancioso hasta las *Eras del Rey*, desbórdase la ciudad por sus puertas á los toques de arrebato; una multitud de extraños combatientes ataca con rabioso empuje á los intrusos; son los bravos baturros y las intrépidas zaragozanas que acuden con lo primero que hallaron útil para la ofensiva, y no quieren á poca costa ceder. Ferraz aprovecha este sublime instante para cargar con tal brillantez y coraje á los focos del enemigo, que siembra de muertos la vasta explanada, secundado por una original legión de escopeteros improvisados, que expugnan á los franceses con duro escarmiento.

Baturros heroicos de las Tenerías, de Altabás, de San Miguel, del *Gallo* y del *Gancho:* Estabais preparando la trilla de vuestras mieses; los enemigos interrumpieron vuestras labores; querían segar vuestra existencia y la de vuestros hijos; arramblar con las faginas de una cosecha que os regocijaba, pues era muy abundante; hubieran comido sin melindres el pan amasado con vuestra sangre honrada, poniendo por mantel en desenfrenada

orgía, la bandera española hecha pedazos. ¡Qué bien hicisteis en envolverlos, desgavillarlos, trillar sus miembros y aventarlos, en aquellas *Eras* que, sin su intromisión, hubiesen sido *de paz* templos de Ceres y Fructesia!

Este triunfo costó á los Dragones pocas bajas; mas hubieron de lamentar una muy sensible. Al Coronel D. Pedro del Castillo, víctima de su acometividad, retiráronle con tales magullamientos y lesiones, que ya más no pudo moverse del lecho, quedando Ferraz por este desgraciado motivo, al frente de los Dragones (1).

16. Habremos de puntualizar tantos servicios y hechos de magna importancia en este bosquejo biográfico, que se hace preciso tratar ligeramente aquéllos, que aun teniéndola y mucha las angustiosas estrecheces de este opúsculo, vedan su inserción circunstanciada. A paso de ataque decimos que nuestro personaje cubrió la derecha orilla del Jalón, cerca de Rueda, en la batalla de Epila (24 de Julio): que mereció calurosos elogios del general Warsage, con quien estuvo en los ataques de Villafeliche y Calatayud, distinguiéndose, como siempre, por su valor y especiales conocimientos militares.

(1) Cuando los franceses entraron á saco el 4 de Agosto, dieron á Castillo bárbara muerte en la cama.

Hallábase á las órdenes de Llothellerie reclutando mozos para guarnecer nuestra ciudad. En este importantísimo servicio, el vivaqueo es constante y la más fina vigilancia imprescindible, ha de tener ojo avizor para no ser copados, deben reunirse muy especiales dotes de mando para evitar las deserciones, es preciso dormir «despierto», pues en una sorpresa la confusión es subsiguiente y casi seguro un desastre.

Esta comisión, poco lucida, mas de gran merecimiento, tengámosla muy en cuenta. No sólo reclutó á los bisoños de la Tierra Baja, mas también los organizó y pronto se batían, ayudando á los Dragones en la custodia de nuestras remesas de Villafeliche, pasando después á sumarse con las tropas de socorro que venían de Levante.

17. Con éstas entraban Ferraz y los suyos en Zaragoza cuando los franceses dejáronla libre. Aun alcanzó á picarles la retaguardia, sosteniendo escaramuzas importantes y tomando multitud de los efectos que habían robado. Es muy señalada la acción del 27 de Agosto en los campos de Alfaro. En ella, con sólo un escuadrón á la vista de todo el ejército enemigo, rescató la artillería que custodiaban 300 jinetes de la vanguardia de Lefevre. Así lo atestigua O'Neille, Mayor General, en un oficio que dirigió al biografiado en estos

apuntes, después de haberle prodigado los mayores elogios en el mismo campo del honor. Ferraz desfiló al frente de sus Dragones por delante del ejército, formado en batalla.

18. Siguió á las órdenes de O'Neille durante el tiempo comprendido entre ambos gloriosos asedios. Con él se cubrió de gloria en la jornada del 24 de Octubre, cerca de Sangüesa, y en otras sucesivas acciones que no es posible puntualizar en este opúsculo, como ya se ha dicho.

19. A paso de ataque mencionaremos también que al arrojo de Ferraz se debe el haber rescatado parte de nuestra ya perdida artillería en la batalla de Tudela, y el que fuera menor nuestro desastre. Salió con un escuadrón y el primer batallón de voluntarios aragoneses, con la idea de batir á los intrusos, que ocupaban las boca-calles de Tudela, verificándolo con acometividad heroica, influyendo este brillante episodio en la reposición de los sorprendidos españoles, que pudieron formarse medianamente y presentar batalla. Por la tarde obtuvo Ferraz el mando de toda la caballería del flanco derecho; cargó con bravura varias veces, internándose hasta el centro del campo enemigo, reproduciendo las valerosas hazañas del 15 de Junio, hasta que una fuerte contusión en la cabeza y hon-

da herida en el muslo derecho, dejáronle por entonces fuera de combate.

20. Aunque no á la desbandada, sino protegiendo á los derrotados, hubieron de buscar refugio los Dragones en nuestra ciudad, á la que pronto sitiaron los franceses nuevamente. En esta segunda etapa continuó mostrando nuestro personaje aquel arrojo y mérito que le dieron fama general.

21. Palafox elogiábale mucho y le tenía en tanta estima, que á él confió cierta comisión que sólo un corazón del temple de Ferraz podía cumplir.

Tratábase de llevar unos pliegos á la Junta Central, burlando ó rompiendo el estrecho cerco que oprimía á los sitiados. Ferraz, cauto é ingenioso, logra franquear el paso, y, siguiendo el itinerario que considera mejor, su vida siempre en peligro inminente, dando el héroe mil rodeos atraviesa, cual otro *Miguel Strogoff*, los campos invadidos. Llega Dios sabe cómo á un pueblo cercano á la Corte, y averigua con desencanto que, dueños los bonapartistas de Madrid, la Regencia se ha trasladado á Sevilla; esto quiere decir que sólo lleva la mitad de su camino andado; ha de atravesar la otra mitad del territorio español para cumplir su compromiso; pero Ferraz no desmaya, que su tesón es aragonés y su temple baturro, y unidas estas dotes al encum-

brado concepto que de su deber tiene, le dan nuevas energías y continúa su marcha con dobladas penalidades, atravesando Sierra Morena en pleno invierno, para por fin arribar á Sevilla; pero ¡en qué estado, Santo Dios! La Junta, estupefacta, no da crédito á lo que ve; mas allí está Ferraz con los documentos en regla y su estado lastimoso prueba los peligros que ha vencido.

A este punto de estupefacción siguió un torbellino de calurosas felicitaciones, elogios y ofertas; el heroico mensajero reclamó como única recompensa, su pasaporte para restituirse á Zaragoza, en donde seguían desesperada lucha sus paisanos. Claro está que la Junta hizo desistir al valeroso oficial de su obsesión, y á fin de que se repusiera, nombráronle fiscal militar, cargo que desempeñó hasta la precipitada huida del Gobierno á la isla de León. Posteriormente fué ascendido á Coronel.

Su campaña en el 4.° ejército

22. Mal de su grado, hubo de resignarse ante la pasividad relativa de su nuevo destino, en el cual prestó servicios muy señalados, no obstante. Pero él anhelaba compartir la gloria y las penalidades de la guerra. A sus oídos llegaban estupendos detalles de las heroicas

resistencias zaragozanas y de su glorioso consumatum; estimulábanle las noticias del alzamiento de su patria nativa, iniciado con fiera bravura en el monte Undari, seguido con pujanza creciente en Ansó y demás pueblos de la tierra alta. Allí ante los muros de Cádiz mismo y en mayor grado, batía Ballesteros el invicto á los generales bonapartistas Remond y Gazan, que nunca lograban socorrer á sus compañeros los sitiadores de Badajoz, cuya plaza era á la sazón manzana de la discordia, como llave de la puerta principal portuguesa. El Condado de Niebla y la Serranía de Ronda, presenciaron las gloriosas acciones.

La Central dispuso entonces una expedición que debería operar de acuerdo con Ballesteros, general en jefe—á la sazón fué nombrado—del 4.° ejército.

23. Y al fin Ferraz consiguió verse incorporado á ésta en clase de ayudante general de su Estado Mayor.

La misión de esta fuerza mixta de ingleses y españoles, consistía en distraer á los imperiales, llamándoles la atención por el litoral gaditano con el fin de turbar el orden del Sitio y por triple juego atender á Sevilla y Badajoz. Una flotilla, con gran oportunidad, guardaba también la costa y el río de Santi Petri.

Llegó Ferraz con el ejército expediciona-

rio á prima noche del 4 de Marzo por el camino de Conil al cerro llamado Cabeza de Puerco y también de la Barrosa, muy cerca de Chiclana. La jornada había sido dura, pues no contaban con ciertos obstáculos inesperados.

24. Al día siguiente (5 de Marzo de 1811), tras pequeñas escaramuzas, presentóse el mariscal francés Víctor en orden de batalla. El biógrafo suspende aquí la relación circunstanciada del combate, por no ser de su incumbencia ó propósito lo que al historiador compete.

Un momento de apuro decisivo fué conjurado por Ferraz, que cargó brillantemente sobre el grueso enemigo del centro, cuando nos estrechaba y envolvía acorralados al mar. Si los ingleses, cual es notorio, se excedieron en el cumplimiento de su deber, haga la historia justicia de este episodio, tan señalado como la hizo el jefe de la expedición proponiendo al personaje de estos apuntes para el ascenso á brigadier, cargo que bien merecido le concedieron.

25. En 1.° de Octubre, y siempre en el Estado Mayor general, con el empleo de Jefe ahora pasó á las divisiones del 4.° ejército que operaba en el campo de San Roque. Contendió en muchos encuentros. El más importante se conoce en la historia con el nombre de

acción de Bornos (5 de Noviembre). La dirigió el propio Ballesteros contra el general Semele y tuvo lugar en la margen derecha del Guadalete. Ferraz cooperó á aquel triunfo; los españoles capturaron sobre un centenar de prisioneros franceses y un rico botín. Y como este triunfo vino aparejado con otro que obtuviera Copons en Verger por entonces, sufrieron los bonapartistas terrible descalabro, que obligó á Soult á reunir numerosas fuerzas.

26. Ballesteros encontró prudente la retirada bajo los fuegos de Gibraltar, manteniéndose allí en constante vivaqueo, atento á las maniobras de Laval, que sentía comezón por apoderarse de Tarifa. Sitiada al fin, Ferraz estuvo en la expedición que marchó á socorrerla, batiéndose á 28 de Diciembre en el ataque á Torrecarbonera, en el cual mandó el flanco izquierdo, que fué el más amenazado. El 2 de Febrero de 1812 tuvo en Poblaciones otro encuentro, que también merece consignarse.

27. Pero cuando luchó con todo su ardor y heroismo, fué en la gloriosa acción de Cártama el 14 de dicho mes. Dicho día formaba también la izquierda de la línea. Estaba compuesta por la división de Caballería y el batallón de Lena (sic), y fué acometida por el general francés Rey y el coronel Berton,

mientras Marasin lo hacía contra la derecha de Ballesteros. Al rayar el alba, estaba Marasin con 2.000 infantes y 400 caballos, y pronto, en el espacio de tres horas, fué destrozado y mal herido, quedando el campo por Ballesteros. La izquierda, mandada por Ferraz, fué en un principio muy castigada, pero en estos momentos de gran esfuerzo, cuando la situación se hallaba más comprometida, dirigióse al frente del batallón de Lena contra la caballería vencedora, batiéndola con tal arrojo y bravura, que todo se salvó, no parando en su hazaña hasta que Rey huyó confundido y escarmentado. Tan valiente comportamiento le valió más adelante la preciada cruz militar laureada de San Fernando, señalada á los generales de división. Le fué otorgada por Fernando VII, mediante juicio contradictorio y público, según prevenía el primer reglamento de la Orden.

28. Como no se dormía Ferraz en los laureles, antes la gloria y el triunfo le enardecían, ganó nuevamente la jornada al general francés Rey, en Alora (14 de Abril). Hallábase allí éste descansando de su descalabro de Cártama, con 800 hombres, que fueron desbaratados completamente, apoderándose Ferraz de sus bagajes, de dos cañones y unos trescientos prisioneros.

Aquel mes fué fecundo en triunfos. De

nuevo lo obtuvo el 23, asociado á D. Juan de la Cruz Mourgeón. Llegóse en esta acción á luchar varias veces atacando á la bayoneta, causando grandes destrozos á los franceses, que fueron totalmente arrollados.

El 28 batió al general Rey, que mandaba 3.000 veteranos de infantería y 300 caballos, fuerza descansada procedente de la reserva. Ferraz tan sólo dirigía 1.200 infantes y 50 caballos, con las cuales tropas consiguió, sin embargo, ganar la brillante acción del Burgo.

29. «Tales y tan repetidas excursiones, marchas y embestidas—dice un historiador (1) —junto á lo que amagaba por Extremadura y Castilla, pusieron en sumo cuidado al mariscal Soult, quien, temeroso de que Ballesteros fuese reforzado con nueva gente de desembarco y cortase las comunicaciones entre Sevilla y las tropas del Sitio de Cádiz, se propuso asegurar la línea del Guadalete, fortificando con especialidad y como punto muy importante, á Bornos.

»Estaba allí acantonado el general Corroux, con una división fuerte de 4.500 hombres. Ballesteros trató de impedir los progresos de estas fortificaciones, y por medio de una sigilosa y bien dirigida marcha, que emprendió desde el campo de Gibraltar en la mañana

(1) Principe. *Guerra de la Independencia*, T. III, p. 284.

del 1.° de Junio, después de haber pasado el Guadalete sin ser visto, acometió á los franceses en Bornos mismo».

La embestida partió cabalmente de Mourgeón y Ferraz. Desde un principio mostróse indeciso el triunfo y siguió así largas horas, hasta que se propagó el desmayo en las tropas de D. José Aymerich con el avance de la formidable caballería enemiga. Nuestras pérdidas fueron muy sensibles, aunque los franceses no salieron de balde. Ferraz recibió tres balazos, que milagrosamente no le hirieron; salváronle su caballo y armas.

Esta jornada, llamada del Guadalete, en la hoja militar de Ferraz la nombran los historiadores acción de Bornos. Después de ella, Ferraz volvió á la isla de León, no sin antes resistir al general Villat en el ataque y toma de Algeciras. Poco después era Ballesteros víctima de las insidias de sus émulos y pasaba de cuartel á Ceuta; hacíase la reforma militar, por la cual se posesionaba del mando de las tropas andaluzas el Duque del Parque.

Su campaña en el 3.er ejército

30. Componíase éste de 28.000 infantes y 1.400 caballos. Después de permanecer algún tiempo de guarnición en las provincias andaluzas pasaron á cubrir la Mancha, quedando

aquí el conde de Abisban con el ejército de reserva (1).

Ferraz, con el tercer ejército, siguió sus vicisitudes, hallándose á 11 de Junio de 1813, en la acción de Alendieta, y dos días después en un importante reconocimiento del Júcar hecho con todo el ejército; en el ataque de la Ollería; en la retirada famosa que se hizo aquí con parte del 2.° ejército frente á Suchet, meritísima estrategia que Ferraz mismo dirigió, siendo muy recomendado al Gobierno por el Duque.

31. Hallóse después en el bloqueo de la plaza de Tarragona. Y llegamos á uno de los hechos de más nombradía y fama en la vida militar de Ferraz, hecho que mereció del general Gómez Arteche frases de colmado encomio, que ya se trasladarán después, porque primero damos cabida á una relación curiosa encontrada en un libro del solar de Faure, cuna, cual ya se dijo, del personaje que nos ocupa.

«Estando este ejército bloqueando á Tarragona por Agosto de 1813, y dispuesto y ansioso por expugnar aquella plaza y batirse en

(1) Por cierto que en la primera división, que era la de Ferraz, abundaban los jefes aragoneses: era segundo del Duque del Parque, el célebre Marqués de Lazán, y entre otros, los Condes de Penne-Villemund y Montijo. Muchos de los veteranos habían luchado en los asedios de Zaragoza.

una gran batalla con las decantadas tropas de Suchet, se varió el plan y recibió orden para repasar el Ebro, lo que se ejecutó, superando muchas dificultades para conseguirlo, las dos primeras divisiones. Esto observado todo por Robert, gobernador francés de Tortosa, se arrojó á hacer presa en la tercera, que por frente á Amposta, dos horas más arriba que las dos primeras habían pasado, estaba cruzando el río, y cuando ya no quedaban por pasarlo poco más de dos mil soldados, los acometió con fuerzas tan superiores, que no debía haber dejado uno que no fuese ó muerto ó prisionero; mas como bien ejercitado á sacar ventajas de las más desiguales luchas, se sostuvo vigorosamente aun después de hecha prisionera la tercera parte, cuya minoridad de número aumentó el orgullo enemigo, que estaba persuadido no podía recibir socorro de la otra parte del río, por impedirlo ambos imposibles militares; en esta crítica situación, venciéndolos todos animosamente nuestro Brigadier, hizo presente al General lo vergozoso que era perder á su vista tan bizarros soldados, y con mucha dificultad pudo persuadirle á que le permitiera ir á su socorro con el asombroso batallón de granaderos del General, con el que se arrojó á pasar el río, dando tan acertadas disposiciones y aprovechando tan oportuna-

mente sus conocimientos militares, que al primer empuje que dió á la cabeza de estos granaderos contra el centro del enemigo, transformó de tal modo la (sigue una palabra que es imposible descifrar), que se puso sobre la ofensiva; vigorizó con su presencia y ejemplo las tropas, cargó decididamente, desordenó al enemigo, lo puso en fuga, salvó los prisioneros y heridos, hizo más de *mil* de los primeros á los franceses, y hubiera apresado sus cinco mil hombres con el general y tomado la plaza, si el terreno hubiera permitido maniobrar la caballería. Por esta acción le pensionaron la cruz con doce mil reales anuales, pero no le hicieron general, como esperaba, de lo que todo el ejército quedó escandalizado» (1).

«Repasó el río victorioso y recibiendo el parabién de toda la división, y recorriéndose á los otros dos, se dirigió el ejército hacia Pamplona, de donde pasó á Francia para auxiliar y sostener los españoles é ingleses que habían entrado».

El erudito general Gómez Arteche describe

(1) Ferraz mereció una cita honorífica en el parte oficial y que se le recomendase altamente al Gobierno. No pensionaron la cruz que ganó en Cártama, sino que por R. D. de 27 de Julio de 1816, previo juicio público y contradictorio, le otorgaron nueva placa pensionada con los 12.000 reales que indica el manuscrito.

circunstanciadamente el episodio heroico de Amposta (1); dice que, aunque secundario, fué uno de los más felices triunfos de la guerra y que no ha mucho reconoció nuestro Gobierno el mérito de quien mandó nuestras tropas, otorgando el título de Marqués de Amposta á D. Rafael Ferraz y Canicia di Franchi, hijo y sucesor del bravo general.

—

32. Ya insinuamos que Ferraz marchó á Francia con el tercer ejército para proteger las tropas españolas, que no contentas con abatir el orgullo napoleónico defendiendo la patria, llevaron su osadía hasta á perseguir á los fugitivos, internándose en su nación. Abril y Mayo (1814) pasaron entre tiroteos y escaramuzas; coronó la serie interminable de triunfos y heroicos actos, el bloqueo de Bayona.

33. Hízose la paz y el héroe de Amposta se restituyó á la Península, quedando sólo de Brigadier en 27 de Junio, que fueron suprimidos los Estados Mayores del ejército, pero antes de finalizar un año en esta situación, S. M. le nombró Mariscal de Campo (30 de Mayo de 1815), Cuartel maestre general de Caballería del ejército llamado entonces de

(1) *Guerra de la Independencia*, T. XIII de la 1.ª edición, pág. 363.

Observación, cuyo jefe era el invicto Palafox, de gloriosa memoria (1).

Ferraz llegó á Zaragoza cabalmente en 13 de Junio, presentóse á Su Excelencia y asistió al día siguiente á los solemnes funerales que se celebraron en el Pilar, oficiando el obispo D. Pedro Valero, electo de Gerona, honras tributadas al infortunado Marqués de Ayerbe, íntimo de nuestro prócer, que había muerto asesinado en la Rioja cuando regresaba de Francia disfrazado de vendedor de aceite.

34. Disueltos los ejércitos de Observación, fué destinado Ferraz por Real Orden á la Junta de Generales que laboraba en la aplicación de la táctica de Caballería á la guardia de la Real persona.

(1) Por ser casi todos aragoneses y héroes de los asedios, publicamos aquí á título de curiosidad la Plana Mayor de este ejército, cuyo jefe ya queda dicho que era Palafox; 2.° Girón; Mariscales de Campo: D Antonio Torres; Conde de Penne; Villemurdo; D. Joaquín Urríes; D. Melchor Aimerich; don Juan Antonio Latorre; D. Mariano Penafiel; D. Vicente Osorio, y el famoso Empecinado.

Brigadieres: D. Julián Sánchez; D Juan Sánchez de Cisneros; Barón de la Torre Erruz; D Francisco Serrano.

Inspector general de Infantería: D. Joaquín María de Velarde.

Id. de Caballería: D. Francisco Ferraz.

Id. de Ingenieros: D. Cayetano Zapino.

Id. de Artillería: D. Manuel Puso.

Cuartel maestre general: D. Luis Winfeu.

Segundo íd. íd.: D. Luis María Audriani.

35. Después (Mayo de 1817) notificóse la creación de tres plazas de Subinspectores de Caballería, para el mejor orden y disciplina del ejército: la 1.ª en Castilla la Vieja con residencia en Valladolid; la 2.ª en Aragón, y la 3.ª en Andalucía. Para el de Aragón se nombró al Mariscal de Campo D. Francisco Javier Ferraz y Cornel, que inspeccionaba los regimientos existentes en Valencia, Murcia, Navarra, Cataluña y Mallorca, además de los de Aragón, con residencia en la ciudad del Cid.

Y en tan importante destino se halló hasta el 28 de Enero de 1819, mereciendo en este tiempo los más distinguidos elogios, por el tino y acierto acreditados en el desempeño de su cometido.

36. Posteriormente destinóle S. M. al ejército ultramarino que mandaba el Conde de Calderón, quien le confirió el mando de cinco regimientos, con el fin de establecer un acordonamiento sanitario en Sevilla. Obtuvo, además, el mando de la división de Caballería del mismo, consiguiendo localizar la epidemia, que por su celo y acertadas disposiciones no se extendió á los pueblos de aquel territorio.

37. Entonces ocurrió una interinidad de tres días en el mando de todo el ejército que Ferraz sirvió hasta que vino el general Cruz, siendo el saliente nombrado el 11 de Enero

de 1820, Jefe del Estado Mayor. Tan á gusto y satisfacción de propios y extraños llenó su cometido, que en virtud de repetidas representaciones del Ayuntamiento de Cádiz al Rey y al General en Jefe D. Manuel Freyre, y de las instancias de los jefes que lanzaron el primer grito constitucional, se le nombró Gobernador Comandante General interino de aquella plaza.

Fué el pacificador de Cádiz en días tan calamitosos. Restablecido el orden, proclamó la Constitución, siendo colmadamente recompensado con merecidos elogios por parte del Gobierno y del General en Jefe don Juan O'Donoju.

Una carta del Ayuntamiento fechada en 6 de Abril, prodiga las expresiones más afectuosas y declara el sentimiento de la corporación y vecindario, que se conduelen al verlo marchar á otro destino.

38. Era éste en el Cuartel general, en donde se ocupó de la nueva organización del ejército y creación de batallones expresados é independientes. Fué vocal de la Junta Consultiva del Ministerio de la Guerra, continuando ejerciendo este destino después de renunciar y excusarse del empleo de Capitán General interino de Extremadura.

39. Sin previa gestión, sino de modo expontáneo, Fernando VII dióle el nombramien-

to de Inspector General de Caballería (30 de Noviembre de 1821); continuó en este cargo hasta el 10 de Junio de 1822, en que fué de Comandante General del 7.° distrito á Cataluña.

A la sazón estaba muy agitada la región por los realistas que se alzaron, llegando en su atrevimiento á formar en Seo de Urgel una titulada *Junta de la Región durante el cautiverio* (sic) *de Fernando VII.* El Barón de Eroles, después de triunfar en Tolva, campaba por sus respetos en las provincias de Lérida y Tarragona, pero Ferraz supo reprimir sus arrogancias, dando al traste con todas las facciones.

40. En Octubre fué nombrado nuevamente Inspector General de Caballería y volvió á la capital valenciana. Ello fué debido ahora á sus gestiones. En la otra etapa había dejado rendida la fortaleza de su corazón ante las virtudes y hermosura de la ilustre D.ª María del Milagro Canicia di Franchi y Pasqual de Riquelme, hija de los Sres. Marqueses del Bosch, Condes de Torrellano, con quien ahora contrajo matrimonio.

41. Las vicisitudes de la época lleváronle pronto á otras regiones. Se halló en el bombardeo de Cádiz y en la defensa de la Isla, hasta que capituló (Septiembre 1823), sin haber abandonado nuestro prócer al Gobierno

de la nación entre las turbulencias que le rodearon.

En 1823 obtuvo licencia indefinida para Alicante. Intimo de Jovellanos é impurificado tenaz, sufrió terribles persecuciones de los apostólicos, que no perdonaron medios de atormentar su vida, como á tantos otros significados constitucionales en aquella época de terror, hasta que vino la «angélica», que salvó á los perseguidos con su decreto de amnistía, amplio y hermoso.

42. Entonces devolviéronle á Ferraz sus Reales despachos, nombrándole en Marzo de 1834 Comandante General de la provincia de Murcia, en donde contrajo excepcionales méritos durante las dos invasiones del cólera, sobre todo al quedar de única autoridad, pues todos los demás se hallaban enfermos. Multiplicóse para atender á las urgencias del momento, arrostrando con filantrópico corazón infinidad de riesgos al ocurrir dos terribles avenidas que inundaron la ciudad murciana y su huerta, sembrando la desolación y el hambre. Y todavía entre tanta calamidad aparecieron, atacando á los infelices murcianos, varias gavillas facciosas, que fueron pronto disueltas por Ferraz, afortunadamente.

43. Tan señalados servicios súpolos S. M., que le premió cumplidamente, nombrándole

General 2.° Cabo de Valencia, y en 8 de Abril de 1835 Teniente General con el mando de los Reinos de Valencia y Murcia.

Hallábase á la sazón nuestro prócer muy decaído y quebrantado en su salud. Con todo, mereció aprobación y elogios del Gobierno por su laboriosa campaña durante aquella nueva etapa de desdichas. El cólera se había cebado con saña en Valencia, diezmando la población. No eran menores los estragos que causaba en Murcia, y para colmo de los males, en ambas regiones aumentaban los odios fratricidas. Multiplicábase Ferraz por atender á todo. Con sus enérgicas órdenes reprimióse un sangriento motín en Murcia; perecieron varios insurgentes y se vieron obligados á huir el Obispo y el Intendente, que andaban en aquellos manejos.

No nos proponemos detallar los mil y un episodios de la guerra civil carlista, ocurridos en tierras de Levante ni en ninguna otra región; el personaje cuya vida concluiremos pronto de referir, se condujo siempre con el más acendrado patriotismo en esta etapa de desdichas y trágicos apasionamientos. Víctima fué de la bandería falaz y artera, que le tendió una celada; mas enfermo y todo pudo defender su persona, saliendo vivo milagrosamente. No circunstanciamos este suceso por razones de discreción.

Estamos en los umbrales de la historia actual.

A pesar de los escasísimos medios con que contaba y de su estado achacoso, cumplió con su deber, siendo muy elogiada su labor al frente de la Capitanía general.

44. Ya por mediados de Agosto, sus dolencias se agravaron, obligándole á pedir su cuartel, que le fué concedido en los términos más lisonjeros. En este Real despacho hacíase constar un aplauso por su distinguida y valiente conducta en las desgraciadas ocurrencias de los días 5 y 6 del mismo mes, en lo cuales, á costa de sumo riesgo y esfuerzos, consiguió salvar la vida á gran número de personas.

45. De Valencia se trasladó á la ciudad de Alicante (1836), hasta que en 1840 (22 de Noviembre), más aliviado de los crueles ataques en una pierna, que había padecido hasta entonces, fué nombrado Presidente del Tribunal Supremo de Guerra y Marina, destino que desempeñó con el mayor celo, inteligencia y justificación íntegra.

46. Fué también Presidente de la Junta de revisión de ordenanzas generales y Senador del Reino por la Siempre Heroica ciudad. Su gestión obtuvo merecidos elogios.

47. Cargado de años—á los setenta y cuatro—y de insólitos servicios, este esclarecido

general pagó su tributo á la muerte en día bien señalado (12 de Octubre de 1850). La invicta Capitana de los Asedios, concedióle esta merced como póstumo «escudo de honor».

—

Heredero de sus virtudes cívicas, vive todavía, y Dios alargue muchos años su existencia, el Excmo. Sr. D. Rafael Ferraz y Canicia di Franchi, Marqués de Amposta, Embajador de S. M., jubilado después de prestar á su patria brillantes y notorios servicios.

Si por el afecto entrañable que á su padre profesa leyó paciente tan incompleta relación, habremos logrado nuestro más vehemente anhelo al intentar enaltecer la buena memoria del autor de sus días el heroico defensor de Zaragoza y Amposta, espejo de pundonor y patriotismo, prócer del Reino.

Le Maréchal Suchet [1]

(1) Communication faite au Congrès historique de la guerre de l'indépendance, 17 octubre 1908.

MESSIEURS:

Lorsque les Français reportent leurs souvenirs vers la guerre de l'indépendance hispanique, ils n'y recontrent pas les mêmes sujets de fierté patriotique et de satisfaction nationale que l'Espagne. La guerre n'a eu pour eux que des maux sans compensation: elle leur rappelle l'anéantissement de leurs armées, la perte de leur renom d'invincibilité, la destruction de leur puissance militaire, la ruine de leur prépondérance en Europe. Elle leur rappelle aussi toutefois—et c'est la seule chose à laquelle ils puissent songer sans regret—que cette terrible guerre, précisément parce qu'elle a été plus longue, plus difficile, plus acharnée qu'aucune autre, a été celle qui a le mieux mis en lumière les admirables qualités militaires du soldat français d'abord, de ce soldat dont Wellington a si magnifiquement loué la vaillance et l'endurance. Elle a été la rude école à laquelle s'est formée toute une génération d'officiers d'élite, destinés à une carrière mili-

taire inégalement célèbre, mais toujours belle, Bugeaud, Valée, Damrémont, Chlopicki, Rogniat, Haxo. Elle a été enfin le théâtre sur lequel, si la réputation militaire et morale de la plupart des maréchaux de Napoléon s'est obscurcie, se sont manifestées au contraire dans tout leur éclat les éminentes qualités d'un chef dont Napoléon disait à Sainte Hélène qu'il était sans doute le premier homme de guerre que la France alors possédât, d'un homme chez qui, au témoignage de Napoléon encore, l'esprit et caractère s'étaient accrus de façon à surprendre. Ce chef, c'est le maréchal Suchet, le vainqueur de Maria, de Belchite et de Sagonte, le conquérant de Lérida, de Méquinenza, de Tortose, de Tarragone, de Valence, le seul général qui ait traversé la dure épreuve de cette guerre sans revers et sans défaillance, le seul qui ait ramené son armée intacte de cette Espagne qui avait été le tombeau des Français, le seul qui ait sauvé jusqu'au bout l'honneur des armes, le seul enfin qui ait conquis quelque chose de plus précieux et de plus difficile que des villes et des provinces, l'estime et la confiance des populations sur lesquelles il a dû faire peser le poids de l'occupation étrangère.

Suchet, dans ses *Mémoires*, parle même d'affection et il se pique d'avoir fait aimer le nom français en Espagne. Il insiste volontiers

sur les rapports cordiaux qui, à la longue, s'établissaient parfois entre les populations et les troupes françaises, comme à Caspe, par exemple, où le 115° de ligne, qui y fut établi pendant la plus grande partie de la guerre, avait acquis au plus haut point la sympathie des habitants (1): il rappelle l'accueil amical des dames de Saragosse à la comtesse Suchet, lorsque celle-ci, comme il lui arriva plusieurs fois, ne craignait pas de rejoindre son mari, sans se laisser arrêter par les dangers de cette route et les terribles menaces des chefs de bandes, dont un, Sarraza, sachant qu'elle allait passer et qu'elle était enceinte, se réjouissait d'avoir cette occasion de supprimer deux Français d'un seul coup; il raconte longuement les fêtes, les réjouissances, les arcs de triomphs, les illuminations, dont Saragossais et Valenciens étaient prodigues lorsqu'il revenait parmi eux au retour de quelque expédition victorieuse. Il pense que l'occupation française avait fini, grâce à lui, par être considérée par les Aragonais et les Valenciens comme une sauvegarde et comme un bienfait (2).

(1) *Mémoires de Suchet*, I, 260.—Cf. sa lettre du 17 juillet 1813 au ministre de la guerre où il raconte les soins et même les prévenances des villages des provinces de Valence et de Castellon de la Plana pour l'armée française, pendant qu'elle évacuait à tout jamais le royaume de Valence.

(2) *Mémoires*, I, 316, 318 et *passim*.

Ce serait sans doute se faire illusion que de le croire avec lui et je craindrais de passer auprès de vous pour quelque peu crédule, si j'admettais que le patriotisme héroique de vos ancêtres ait si rapidement fait place à des sentiments si opposés. En tout temps et en tout pays, tout pouvoir établi, même précairement établi, obtient des adhésions et des démonstrations extérieures sur la valeur et sur la spontanéité desquelles il est fort enclin à se faire des illusions; et ce sont des témoignages espagnols qu'il serait plus sûr de consulter pour être vraiment édifié sur la signification exacte des lampions allumés à Saragosse pour la naissance du roi de Rome ou pour la prise de Tarragone. Il n'est pas besoin d'ailleurs d'autre lecture que celle des *Mémoires* de Suchet lui-même pour constater combien cet attachement si vanté résistait mal à une absence un peu prolongée, à une mauvaise nouvelle, à une diminution visible des garnisons françaises, ou à l'approche de quelque bande de guérillas: lui-même en convient très loyalement. Tout n'est pas inexact, cependant, dans ce qu'il relate de ces témoignages de bon vouloir et de ces symptômes d'apaisement; et nous resterons, je crois, dans la note exacte, en disant, non seulement d'ailleurs avec Suchet, mais avec bien d'autres témoins fort à portée de bien

voir (1), que l'Espagne sut parfois distinguer entre la politique du gouvernement français, à laquelle elle avait déclaré une guerre à mort, et les agents de ce gouvernement, lorsqu'ils faisaient leur possible pour ménager moralement et matériellement les populations, et leur adoucir les maux de la guerre; il a pu arriver, dans ce cas, qu'elle leur sût gré de leurs bonnes intentions.

Or nul plus, que Suchet, n'a eu de ces ménagements, nul n'a mieux réussi à adoucir ces maux, nul n'a donné plus de régularité et pour ainsi dire plus de bonne tenue à l'administration française. Rompant avec la conception napoléonienne d'après laquelle une armée pouvait vivre sur le pays comme elle voudrait, pourvu qu'elle y vécût, il réprima, ou plutôt il prévint, la maraude chez le

(1) Fée: «... Notre administration, quand elle était régularisée, n'était point oppressive... J'ai vu des Espagnols oublier, peut-être à leur insu, que nous étions leurs ennemis.. »

Saint Chamans: «... Les Espagnols, malgré la haine qu'ils portaient à notre gouvernement, étaient justes pour nous, et si tous nos corps d'armée en Espagne avaient été aussi bien disciplinés et administrés que ceux comandés par Soult et par Suchet, nous nous serions établis dans les provinces conquises de manière à n'en être pas chassés facilement; mais l'indiscipline de nous troupes dans d'autres parties de l'Espagne, les désordres de toute nature qu'elles commettaient, la soif d'argent de quelques généraux, les dilapidations et les vols de la plupart des agents de l'administration militaire... ruinèrent nos affaires dans ce pays et nous aliénèrent toute la nation.»

soldat, la concussion chez l'officier; il est toujours des magasins, des dépôts, des approvisionnements, toujours au grand complet et régulièrement payés; la solde fut tenue à jour; les populations eurent à supporter de lourdes taxes, mais équitablement réparties et levées sans violence; certaines que les fruits de leurs travaux ne leur seraient pas enlevés brutalement, elles retournèrent plus volontiers à leurs occupations pacifiques, et le pays produisit de quoi suffire aux néccessités de la guerre; n'étant pas obligé de piller pour vivre, le soldat français succomba moins souvent sous les coups des guérillas. Des hommes distingués du pays consentirent à prêter leur concours à une administration dont ils reconnaissaient la loyauté, la justice et les bonnes intentions; le maintien des mêmes institutions, et souvent du même personnel, contribua d'autre part à calmer les esprits et à diminuer les résistances. Les deux provinces que Suchet a administrées, l'Aragon et le royaume de Valence, sont peut-être celles qui avaient, au début, manifesté le plus d'exaspération contre l'envahisseur, et payé le plus largement leur dette à la cause de l'indépendance nationale. Elles ont ensuite supporté l'ocupation française avec plus de tranquillité qu'elles mêmes ne l'auraient certainement cru possible. Surprenante méta-

morphose, qui ne fait pas peu d'honneur à l'habilité et à la droiture de l'homme à qui incombait la tâche difficile d'obtenir de ces esprits exaltés la résignation au joug étranger.

Ces talents administratifs, cette parfaite intégrité, ces habiles ménagements pour la fierté nationale ainsi que pour les croyances religieuses des Espagnols furent la principale cause des succés obtenus pour Suchet là oú ses collègues n'éprouvaient que des mécomptes. Ses talents militaires ont fait le reste. Ils s'étaient déjà manifestés avec éclat sur le Var, à Austerlitz, à Iéna, à Pultusk; ils se révélèrent dans toute leur étendue lorsque chargé, malgré lui, du commandement du 3° corps de l'armée d'Espagne peu de temps après la prise de Saragosse, Suchet eut désormais à faire œuvre de général en chef. En peu de temps il eut fait de ce 3° corps, de formation nouvelle, extrêmement éprouvé, moralement et matériellement, par le siège de Saragosse, un modèle d'endurance, d'entrain, et d'esprit militaire, digne en tout des troupes d'élite qu'il venait de quitter à son grand regret. Alors commence une période presque ininterrompue de succés retentissants, la conquête de l'Aragon affermie, Lérida, Tortose, Tarragone prises, le royaume de Valence occupé; Valence, le dernier trophée des Français en

Espagne, Valence, dont la conquête célébrée à Paris comme devant entraîner la soumission de toute la péninsule, ne devait servir qu'à couvrir la retraite des autres armées françaises, pour lesquelles avait désormais sonné l'heure des revers. En 1813, alors que la domination napoléonienne s'écroule de toutes parts, cette même armée d'Aragon masque encore quelque temps la défaite, fait tête partout, au Nord et au Midi, se maintient dans ses conquêtes et s'y serait maintenue plus longtemps si le grand désastre de Vittoria n'avait alors définitivement condamné l'entreprise de Napoléon sur l'Espagne, et n'avait forcé l'envahisseur à ne plus combattre désormais que pour la sûreté de ses propres frontières, qu'il ne devait pas d'ailleurs réussir à préserver de l'invasion.

Jusqu'ici, la victoire ayant toujours fidèlement accompagné Suchet, aucune critique ne s'est élevée contre lui. Il n'en est plus de même depuis la fin de 1813, et son rôle comme général a donné lieu désormais à des réserves, même à des reproches. Son grand tort aurait été de s'être isolé, immobilisé, dans la défense des Pyrénées orientales, et de n'avoir rien fait pour tendre la main à son collègue Soult, et tâcher de le dégager de la redoutable étreinte de la grande armée anglo-

hispano-portugaise de Wellington. C'est l'opinion générale que l'abstention du duc d'Albuféra a été due à des rancunes, à des ressentiments personnels. Les historiens militaires, et encore tout récemment M. le lieutenant-colonel Dumas (1), se sont montrés en général sévères pour Suchet: et des admirateurs même de ce dernier, comme M. Rousseau dans son livre sur la carrière du maréchal Suchet, ont renoncé à le défendre sur ce point et pensent qu'il y a là une page regrettable dans l'histoire de sa vie. Examinons brièvement si cependant il n'y a pas eu de la part de Suchet impuissance réelle, plutôt que mauvaise volonté.

Il y a eu incontestablement des froissements entre les deux maréchaux, comme aussi bien Soult en a eu avec tous les autres à qui il a eu affaire, Ney en 1809, Masséna en 1811, Marmont en 1811, Joseph et Jourdan tout le temps. Suchet n'avait pas perdu le souvenir de cette expédition aventureuse et mal préparée sur Valence, en février et mars 1810, que Soult lui avait imposée comme major-général du roi Joseph, et qui lui avait valu d'assez durs reproches de la part de Napoléon. Il n'avait pas oublié davantage l'entrevue quelque peu orageuse de Fuente de la

(1) Neuf mois de campagne à la suite de Soult.

Higuera, en octobre 1812, où Soult l'avait blessé au vif en lui demandant une division d'infanterie et un régiment de cavalerie, à lui qui avait déjà trop peu de monde pour défendre la ligne immense qu'il avait à garder, des Pyrénées jusque près d'Alicante. La lettre de Suchet au ministre de la guerre, du 23 août 1813, que M. le lieutenant-colonel Dumas croit inédite, mais que M. Rousseau avait déjà publiée, insiste fortement sur ces griefs et sur les raisons qu'il avait de se défier de son collègue. Il se peut que Suchet soit allé trop loin en accusant celui-ci d'avoir voulu le conduire à quelque grand désastre. Mais c'est certainement avec raison qu'il s'était refusé à opérer le mouvement périlleux qu'on lui demandait, et les motifs qu'il en allègue sont décisifs. Une certaine tendance bien naturelle à diminuer ses propres forces et à exagérer le chiffre des forces adverses, et quelques contradictions à cet égard, dont les critiques de Suchet ont triomphé trop facilement, n'empêchent pas son argumentation, au fond, de rester juste.

Que s'était-il passé en effet? Soult avait reçu le 1er juillet 1813 le commandement de l'armée battue à Vittoria; il s'imagina pouvoir faire grand, se crut homme à réparer les revers précedents, dont il imputait toute la responsabilité à l'impéritie de Jourdan et de

Joseph, et lança une imprudente proclamation dans laquelle il annonçait à ses troupes qu'elles célébreraient à Vittoria la prochaine fête de l'Empereur. Il s'engagea ainsi dans cette offensive téméraire qui aboutit à la défaite de Sorauren et faillit amener un grand désastre pour les Français. C'est alors que palliant sa défaite et disimulant son impuissance, il demanda à Suchet d'aller menacer le flanc droit de l'armée anglaise pour la forcer à la retraite. Une telle marche, avec les faibles moyens dont disposait l'armée d'Aragon et de Catalogne, alors que Saragosse venait le 5 juillet d'être évacuée par les Français, dans un pays entièrement au pouvoir de l'ennemi, ne pouvait que mener Suchet à quelque nouveau Baylen. Soult lui-même a fini par le reconnaître et dans une lettre du 2 septembre, il convient que cette marche était inexécutable. Comment donc reprocher à Suchet de ne pas l'avoir hasardée?

Les choses ainsi gâtées, Soult, persistant dans sa chimère d'une reprise de l'offensive, développe en septembre le plan qui consistait à réunir les deux armées au nord des Pyrénées, et à déboucher en une seule masse d'au moins 70,000 hommes par le col de Canfranc et Jacca, pour manœuvrer ensuite soit sur Saragosse, soit sur la Navarre. Plan hardi, té-

méraire même, exposant l'armée française à être battue, cernée, écrasée, ne lui servant à rien, même dans l'hypothèse improbable d'une victoire, car il était trop évident que la soumission de l'Espagne était maintenant plus impossible que jamais! Suchet y opposa une extrême répugnance, trop justifiée: il éleva des doutes sur la practicabilité de la route de Canfranc, opposa des contre-projets, subordonna son concours à l'envoi de conscrits et, finalement, resta en Catalogné, et y resta, semble-t-il encore avec raison. Le temps de l'attaque était bien passé désormais, et il n'y avait plus de possible, pour les restes des armées françaises, qu'une défensive pénible.

Les événements allaient de plus en plus le démontrer. En décembre, Suchet perd environ 6,000 hommes, Allemands qu'il faut désarmer, Italiens renvoyés dans leur pays, hommes d'élite et sous-officiers qu'il faut envoyer à Napoléon pour recruter sa garde et encadrer ses conscrits. En janvier, 10,000 hommes lui sont enlevés pour être dirigés sur Lyon: ayant reçu trop tard carte blanche, comme il l'avait demandé, pour évacuer Barcelone, il a dû y laisser 8,000 hommes. Il est réduit à un simple corps d'observation.

C'est dans ces circonstances que le 9 février 1814, Soult, après avoir perdu successivement les lignes de la Bidassoa, de la Nivelle

et de la Nive, à la veille de livrer la glorieuse bataille d'Orthez, demande simultanément au ministre et à Suchet l'évacuation des Pyrénées-Orientales et la jonction des troupes du duc d'Albuféra aux siennes. Mais il fallait soutenir la négociation engagée avec les Espagnols par le traité de Valençay pour le renvoi des garnisons françaises contre la remise de Ferdinand VII; mais il fallait protéger le Roussillon contre l'invasion, certaine le jour où Suchet se serait retiré (1), mais il fallait surtout considérer que les extrémités importaient peu, lorsque le cœur même de l'Empire était en péril, que la véritable place des troupes qui restaient était en Champagne plutôt que sur le gave de Pau, que du jour où il serait possible d'abandonner les Pyrénées-Orien-

(1) Lettre de Suchet au ministre, 4 mars 1814: «Quoi qu'en puissent dire ou écrire ceux qui ne connaissent pas la position que j'occupe, elle est plus importante que jamais à garder pour empêcher l'envahissement du Roussillon et la jonction de l'ennemi par-delà les Pyrénées: il n'est pas permis de calculer jusqu'où le mal pourra s'étendre le jour où j'aurai passé les Pyrénées. Les Espagnols apporteront en France la même ferocité que les Cosaques. Tenant les postes fortifiés d'Olot, de Besalu, de Girone et de Palamos, je suis à même d'arrêter des forces doubles. Le jour où je quitte ma position, toute espérance de retirer la garnison de Barcelone est à jamais perdue, et, quelque effort que je fasse, j'aurais à garder une telle étendue de terrain que l'ennemi pénétrerait en France par plusieurs points sans qu'il fût en mon pouvoir de l'empêcher, puisque je serais forcé de réunir sur un petit rayon les 12,000 hommes qui me restent.»

tales, ce serait pour courir vers Napoléon plutôt que vers Soult, et que telle était bien la pensée de l'Empereur, qui venait précisément de retirer à Soult 15,000 hommes pour renforcer la petite armée avec laquelle il disputait à Blücher et à Schwartzenberg les approches de Paris. C'était bien ainsi que Suchet envisageait l'état des choses. «Si, écrivait-il le 13 février 1814 au ministre de la guerre, j'entrevoyais la possibilité de laisser la frontière des Pyrénées-Orientales à découvert et de disposer d'un corps de troupes, je conjurerais l'Empereur de me permettre de lui porter en poste le peu de troupes qui me restent pour combattre sous ses yeux et le servir plus efficacement au sein de la France.»

Ce souhait fut en partie réalisé en mars, où un nouvel emprunt de 10,000 hommes fut fait à l'armée de Suchet pour Lyon. Réduit à une poignée d'hommes, Suchet ne pouvait donc que s'accrocher désespérément aux places et contenir l'invasion: il n'était plus en son pouvoir de coopérer aux manœuvres du duc de Dalmatie et de venir à son secours soit avant, soit pendant, soit après la bataille de Toulouse. Aussi bien, a-t-on suffisamment considéré la situation désastreuse dans laquelle se serait trouvée l'armée du duc de Dalmatie si elle avait été débordée vers l'est

comme elle l'était tous les jours davantage vers l'ouest, et n'était-ce pas le plus précieux concours que l'armée d'Aragon pût prêter à l'armée des Pyrénées-Occidentales que de préserver ses derrières et de garantir sa ligne de retraite?

Voilà pourquoi, jusqu'au dernier jour, Suchet fit la sourde oreille aux appels pressants de Soult et pourquoi, sollicité de marcher sur Castelnaudary ou Carcassonne, il se replia sur Narbonne, préoccupé avant tout de ne pas perdre ses communications avec Lyon.

On peut regretter cette impuissance: on ne peut pas en faire un reproche au maréchal Suchet. En se cramponnant, à la frontière, il a agi en somme comme il était naturel qu'il agît surtout en l'absence d'ordres: en tournant plutôt les yeux vers le Rhône ou vers la Seine que vers Pau, ou même vers Toulouse, il s'est conformé aux véritables intentions de Napoléon et aux nécessités de la situation. Loin de moi la pensée de contester que le manque d'entente entre les généraux français, que l'absence d'esprit de solidarité et de sacrifice, ont été pour beaucoup dans la ruine des affaires françaises en Espagne. Mais ces fâcheuses dispositions n'étaient elles-mêmes que la conséquence des difficultés extrêmes avec lesquelles chacun d'eux était aux prises.

S'ils ne se sont pas soutenus, c'est moins encore parce qu'ils ne l'ont pas voulu que parce qu'il ne l'ont pas pu. Les armées s'usaient rapidement en cette terre ingrate si héroïquement défendue par ses habitants, si bien protégée par la nature: les forces ennemies à combattre, les guerrillas à contenir, les communications à préserver, les villes à occuper, tout cela réduisait promptement les forces actives à une notable insuffisance. Jusque dans les derniers jours de la guerre cette fatalité continua à peser sur eux, et à les empêcher de dégager la France comme elle les avait empêchés de conquérir l'Espagne. Ce n'est pas à eux qu'il faut en imputer la responsabilité; c'est au souverain qui, trop accoutumé à vaincre trop facilement, avait commis la lourde erreur de croire qu'un léger effort, aidé d'un peu de perfidie, suffirait pour mettre à ses pieds un pays dont il ne connaissait pas l'énergie et le patriotisme. Lorsque ces généraux ont, comme Suchet, mené à peu près à bien la tâche, au-dessus des forces humaines, qui leur était assignée, lorsqu'ils ont d'abord accumulé les trophées et ensuite évité les revers, lorsqu'ils ont jusqu'au dernier moment maintenu sain et sauf l'honneur des armes, le blâme ne saurait les atteindre. Tout bien pesé, le duc d'Albuféra doit être tenu pour un des hommes de guerre

les plus accomplis dont la France puisse s'enorgueillir, en même temps que, par un heureux privilège, l'Espagne, de son côté, n'a, je l'espère, pas trop à s'en plaindre.

MR. MARCEL MARION,
Professeur d'Histoire moderne á l'Université de Bordeaux.

Conférence faite
par le Commandant Bagés, de l'état-major de l'armée française,
au Congrès historique de Saragosse

CONFÉRENCE

FAITE AU CONGRÈS HISTORIQUE INTERNATIONAL DE SARAGOSSE LE 19 OCTOBRE 1808 (2.e SECTION)

Notre aimable et distingué président m' ayant prié de prendre la parole devant vous, je n'ai pu décliner le grand honneur qu'il m'a fait.

Cédant à ses instances, je me suis décidé à vous exposer quelle était la situation des armées à la fin de juillet 1808 et à vous montrer le parti que sut en tirer l'Empereur.

La nouvelle du désastre du corps Dupont s'était répandue rapidement dans toute la Péninsule. L'insurrection était générale et le nouveau roi, que la force avait imposé à l'Espagne et qui n'avait fait qu'entrevoir sa capitale, était epouvanté.

Sa situation était cependant bien loin d'être désespérée.

L'armée française comptait en effet:

Le corps Bessières (20,000 hommes), échelonné de Burgos à Benavente.

Le corps Moncey (20,000 hommes) rassemblé à Madrid et environs.

Le corps de siége de Saragosse (10,000 hommes).

Le corps Duhesme, en Catalogne (10,000 hommes).

En rappelant une partie du corps Bessières, le Roi pouvait faire face à Castaños, dont l'armée comptait environ 30,000 hommes et qui, du reste, avait fait halte dans la Manche.

Rester à Madrid s'imposait et cependant, le 2 août, la retraite commença, et quelle retraite! bien que l'armée d'Andalousie fût encore très éloignée. On abandonna 3,000 blessés dans Madrid, on brûla 60 voitures d'artillerie près de Buytrago. Ce fut une vraie panique.

On continua à marcher ainsi, sans arrêt, au grand étonnement de l'Empereur, jusqu'au delà de l'Ebre.

Le 13 août seulement, une division espagnole entra dans Madrid et Burgos était abandonné depuis trois jours!

Permettez-moi de vous lire des extraits de plusieurs lettres contenant le jugement de Napoléon sur les événements:

La 1.ère lettre es du 5 août:

«Puisque Madrid est évacué, il faut tenir »les hauteurs de Buytrago, au débouché sud »des montagnes de Guadarrama afin de per»mettre à Bessières de revenir de Galice et de »posséder une entrée en N.elle Castille.....

»Si Castaños arrive, il faut le bousculer sur Madrid et y rentrer si l'affaire est décisive.»

Ces instructions respirent l'énergie et la confiance que donne l'esprit manœuvrier. Elles arrivérent trop tard et d'ailleurs auraient-elles été comprises!

La deuxième est du 16:

«Le Major Général écrira au général Be»lliard que je ne conçois pas ce qui peut obli»ger à évacuer ainsi l'Espagne sans avoir vu »l'ennemi, sans essayer de le battre; qu'il y a »une ignorance complète de la guerre à faire »ainsi une retraite aussi précipitée.....»

La troisième est du même jour:

«Tout ce qui se passe en Espagne est bien »déplorable. L'armée parait commandée, non »par des généraux qui on fait la guerre, mais »par des inspecteurs des postes. Comment »peut-on faire évacuer l'Espagne sans raison, »sans même savoir ce que fait l'ennemi?»

Le Roi Joseph était surtout un roi philosophe. Il avait de l'esprit, aimait les lettres et les arts; mais il était vaniteux, égoiste, et si certains contemporains ont laissé de lui

d'agréables portraits, la posterité, ainsi que le dit M. Fréderic Masson, connaissant mieux les motifs de ses actes, ne peut avoir la même indulgence. Il lui manquait le caractère et la fermeté, vertus qui sont l'apanage des grands hommes d'Etat.

Venu de Naples, où il vivait fort tranquille, il ne savait rien de l'Espagne et ne pouvait pas comprendre l'esprit de la lutte qui avait embrasé toute la péninsule. Il se posa en roi vraiment espagnol, s'imaginant que ses sujets pouvaient être gagnés avec des phrases et mit onze jours pour franchir la distance de Bayonne à Madrid, s'arrêtant partout pour prononcer des paroles de paix.

Ce n'était pas la paix que voulaient les Espagnols, mais leur Roi, leur religion qu'ils croyaient attaquée et leur indépendance.

Le discours de Palafox le 9 juin 1808, à l'ouverture de la session des députés de l'Aragon, refléte bien l'état des esprits en Espagne.

«Je pleurais la perte de la patrie sans voir »ce feu sacré qui la vivifie; je pleurais la perte »de notre roi adoré Ferdinand VII, esclave du »tyran, et conduit en France avec perfidie; je »pleurais les outrages faits à notre sainte re»ligion, attaquée par l'athéisme;.....»

Dans une pareille situation, il eût fallu un soldat. L'armée française, qui souffrait, ne pouvait pas approuver les mesures bienvei-

llants du monarque qui mérita plus tard le surnom de «Capitaine d'habillement», tant il eut à cœur d'habiller des recrues espagnoles qui désertaient ausitôt après avoir été équipées. De là des conflits continuels entre le pouvoir royal et ses généraux.

Profondément troublé ainsi que son entourage, par la capitulation de Baylen, le roy Joseph vit de suite 100,000 ennemis à sa porte «pour le faire prisonnier» (lettre à Napoléon, 27 juillet 1808).

Le 30, l'évacuation de Madrid commença et ce même jour il écrivit à son frère, en lui assurant que la force d'âme ne lui manquait pas, qu'il «était résigné à tout!»

Voilà ce qu'il trouvait à écrire en des circonstances aussi graves.

Le 17 août enfin, il retrouva son calme. Il était près de France, au nord de l'Ebre et savait que l'ordre avait été donné à la Grande armée de faire diligence pour se rendre à Bayonne.

Je ne saurais, dans une causerie, vous narrer les allées et venues des corps français et espagnols pendant les mois de septembre et d'octobre. Cet examen m'entrainerait fort loin et vous me permettrez de prendre la situation au commencement de novembre, quelques jours avant l'arrivée de l'Empereur.

Du côté espagnol, la Junta centrale mili-

taire, présidée par Castaños, avait, le 2 octobre, arrête la formation de quatre armées:

Celle de droite (Général Vivès), opérant en Catalogne, devait opérer isolément.

L'armée du Centre (Général Castaños), devait marcher contre la gauche française.

L'armée de gauche (Général Blake), avait pour mission de s'avancer, par Bilbao, contre la droite française et de la déborder.

Ces deux dernières armées n'avaient entre elles que le lien bien fragile des troupes d'Estrémadure ayant pour objetif Burgos.

Enfin, l'armée de Rèserve (Palafox), devait par Pampelune, menacer la gauche française d'un mouvement débordant.

Il s'agissait donc «d' envelopper l'armée française avec 100.000 hommes».

Le succès avait grisé les Espagnols.

La faiblesse de leur plan saute aux yeux, car il avait, pour conséquence, l'éparpillement des forces. Comme dans les armées sans expérience, le principe fondamental de l'art de la guerre, l'économie des forces, était violé. Il ne pouvait y avoir aucun accord dans leurs armées.

Si maintenant nous nous retournons vers l'armée française, nous voyons une situation ègalement dangereuse, embrouillée, malgré les ordres réitérés de l'Empereur.

Jusqu'à l'arrivée des premières corps de la

grande armée (12 octobre), les corps sont restés «en cordon», ce qui fit dire à Napoléon «avec une armée composée toute comme ceux »de la Garde et commandée par Alexandre ou »César, s'ils pouvaient faire de telles sottises, »on ne pourrait répondre de rien, à plus forte »raison dans les circonstances où est l'armée »d'Espagne.»

Napoléon avait ordonné l'occupation de Tudela et de Burgos, afin de pouvoir déboucher offensivement soit en Aragon, soit en Castille.

Il n'avait été ni compris, ni obéi.

Le maréchal Jourdan, mentor du roi Joseph, avait élaboré de ridicules projets, mais n'avait pas su placer l'armée.

Tout à coup, Napoléon arrive à Bayonne (3 novembre à 2 heures du matin).

Il trouve le Ier Corps (Victor) disloqué, ayant une division vers Balmaseda avec le IVe Corps (Lefebvre), et les autres dans les montagnes plus au Sud; le VIe (Ney) inutile à Pampelune; le IIe immobile sur l'Ebre au lieu d'être «en position offensive» à Burgos; une masse de manœuvre (la Garde) insuffisante; le IIIe Corps immobile comme le IIe au lieu d'être à Tudela.

«Toutes vos troupes sont disséminées», écrivit-il immédiatement au Roi, et il se mit à dicter un ordre de rassemblement.

Une activité fébrile régnait au quartier général.

Le 5 novembre, dans la nuit, Napoléon arrivait à Vittoria et prenait le commandement de l'armée.

Le 10, l'avant-Garde générale (IIe Corps) occupait Burgos, ouvrant ainsi à l'armée la Castille; le 11, l'armée de Blake était mise en déroute à Espinosa; il ne restait plus qu'à vaincre l'armée de Castaños pour en avoir fini avec les forces organisées de l'Espagne. Contre elle, l'Empereur conçut la manœuvre de Soria.

Le 12 novembre au matin, le IIe Corps s'ébranla sur Reynosa. Napoléon espérait que Blake, accroché dans les montagnes par Victor et Lefebvre perdrait du temps et que Soult réussérait à lui couper la route de Leon.

Il ne connaissait pas encore l'affaire d'Espinosa et ses suites.

Le 14 seulement, il apprit que Blake s'était échappé. En même temps sa cavalerie lui rendait compte que jusqu'à la Srra de Guadarrama le pays était libre.

Il pouvait donc opérer en toute sécurité contre les armées espagnoles du Centre et de Réserve.

Le 18, il poussa Ney sur Soria, afin d'intercepter à l'ennemi la route de Madrid. Le Maréchal Lannes, avec le IIIe Corps et la divi-

sion Lagrange, devait attaquer l'armée du Centre.

L'Empereur conservait, comme masse de manœuvre, orientée vers l'Est, la Garde et le Ier Corps.

C'est de Burgos, où il resta jusqu'au 23 novembre, qu'il dirigea tous les mouvements. Rien n'était laissé au hassard.

Le 23 novembre au matin, alors que Ney approchait de Soria, et que la masse de manœuvre appuyait dans la même direction, le IVe Corps couvrant la droite, Napoléon était fort inquiet.

Le 26 seulement, arriva la nouvelle de la victoire de Tudela.

Tout espoir de barrer, aux débris de l'armée espagnole, la route de Madrid, étant perdu, l'armée française marcha sur Madrid, couverte par plusieurs divisions de cavalerie dont les pointes allaient si loin que des chevaux tombaient morts de fatigue.

Le 4 décembre, Madrid ouvrait ses portes.

On a dit que Napoléon n'avait pas montrée, au cours de cette campagne, le même talent qu'en Italie et en Allemagne.

C'est une légende aujourd'hui détruite.

Il y fit preuve d'une prodigieuse activité et mit tout son génie à frapper des coups décisifs.

Mais de l'Espagne il ne connaissait «que la

façade». Ses habitants, son sol, l'esprit des populations, tout cela lui était étranger. La maraude, cette plaie de la Grande armée, fut bien vite à son comble dans ce pays où il n'y avait que des communications difficiles, où l'on ne trouvait ni guides, ni espions, oú les colonnes ne pouvaient cheminer que lentement, au milieu de populations hostiles.

Par suite de la nature du pays et des circonstances, il n'y eut donc pas de grande bataille, mais les manœuvres en vue de l'écrasement des forces organisées ont été dirigées avec une telle méthode que les militaires trouveront toujours dans leur étude des enseignements de premier ordre.

Le 5 novembre, Napoléon remet tout au fouit.

Lefebvre a abandonné une de ses divisions et Victor n'a pas aidé son collègue; Bessières n'a pas compris, de son côté, la nécesité d'occuper Burgos. Ces trois maréchaux reçoivent immédiatement un blâme et une leçon; le maréchal Bessières, pour son manque d'activité, est même relevé sur l'heure de son commandement. Le 9 novembre, il reçoit ce sanglant reproche: «vous étiez à dix lieues de votre »avant-Garde! vous ne me donnez aucun ren»seignement..... Est-ce ainsi que vous m'avez »vu faire la guerre?»

Déjà le Roi et Jourdan ont été relégués aux convois.

C'est le maréchal Soult qui prend la direction de l'avant-Garde générale qui entre furieusement dans Burgos le 10 novembre. Comme en 1796, croule dans cette journée le système linéaire et, dès le lendemain, la droite et la gauche espagnoles sont exposées à une destruction complete.

Les manœuvres tentées contre ces dernières n'ont pas réussi par suite des circonstances défavorables, mais n'est ce pas là la guerre avec toutes ses chances, tous ses aléas?

L'esprit ne saurait s'attacher aux résultats.

De l'économie des forces découle toute la doctrine napoléonnienne.

L'Empereur n'a pas d'idée préconçue. Il joue serré, sur renseignements nombreux et sévérement contrôlés. Il reste aux écoutes à Burgos, à Aranda, plus tard à Madrid, couvert de tous côtés, libre de ses actes, prêt à la manœuvre en tous sens. Et ce n'est que lorsque la situation s'est precisée qu'il passe à l'exécution, mais il exige alors de ses troupes le rendement maximum.

Tous ses mouvements son prudents, méthodiques. Il écrit que les Généraux espagnols n'entendent rien à la guerre et il agit connue s'ils étaient des adversaires redouta-

bles. Il craint que Soult n'aille trop vite à Burgos et il ne le lance sur Reynosa que le 12, pour le même motif: la masse de manœuvre est trop loin. Son front est couvert par deux divisions de cavalerie et son flanc droit par un Corps d'armée et des cavaliers dont les pointes vont à 130 kilomètres de l'armée.

Castaños, malgré les dispositions vicieuses de sa situation, échappe au piége. La maladie du maréchal Lannes, la timidité de Moncey et aussi l'interpretation trop étroite donnée par le maréchal Ney aux ordres de l'Empereur, font qu'il n'y a pas de poursuite et au moment où Madrid ouvre ses portes, l'armée du centre parait sur la Tujana, mais dans quelles conditions!

L'Espagne semblait conquise. L'Empereur se trompait.

19 octobre 1908.

G. BAGÉS.

COMMANDANT BAGÉS:
Etat-Major du XIIIe Corps d'armée
Clermont-Ferrand.

DON FRANCISCO ABAD MORENO

(CHALECO)

GUERRILLERO DE LA INDEPENDENCIA

MEMORIA

PRESENTADA AL CONGRESO HISTÓRICO INTERNACIONAL

DE LA

GUERRA DE LA INDEPENDENCIA Y SU ÉPOCA

(1807-1815)

POR

EUSEBIO VASCO

Don Francisco Abad Moreno

(CHALECO)

GUERRILLERO DE LA INDEPENDENCIA

Don Francisco Abad Moreno, conocido por el mote de *Chaleco*, uno de nuestros primeros guerrilleros, era alto, recio, moreno, de anchas espaldas, fuerzas hercúleas, y estaba dotado de gran actividad, nobles sentimientos, al par que de carácter resuelto é indomable.

Ante los bárbaros atropellos perpetrados en personas y propiedades por los invasores, su acrisolado patriotismo le hizo reunir, en torno suyo, unos cuantos hombres audaces, que admirados del valor y pericia de su caudillo, corren á la lucha con increíble energía, espían los movimientos de los contrarios, pican su retaguardia, copan pequeños destacamentos, interceptan correos, manteniendo

en perpetua alarma al enemigo, causándole numerosas víctimas con su certera puntería.

Profundo conocedor del territorio manchego, en que principalmente operaba *Chaleco*, empezó su campaña con un pequeño grupo, aumentando su prestigio con sus casi diarios combates, y con él sus partidarios, hasta reunir centenares de caballos, con los que acometió empresas mayores, atacando á grandes destacamentos hasta en las mismas poblaciones en que estaban fortificados, ocasionándoles numerosas bajas y arrebatándoles gran cantidad de carros cargados de tabaco, azogue, plata y otros efectos que entregaba á la Hacienda, demostrando así su desinterés.

Abad Moreno nació en Valdepeñas, provincia de Ciudad Real, el día 24 de Abril de 1788, siendo bautizado el día 1.° de Mayo en la parroquia de Ntra. Sra. de la Asunción, por el cura teniente D. Juan Cristóbal Giménez (1).

Sus padres fueron Francisco Abad Moreno y Josefa Calvo; su padrino Reyes Abad Moreno, tío carnal, y madrina Ana María Sánchez Nieto.

Pusiéronle en la pila los nombres de Manuel, Francisco, María Gregorio, pero con el segundo le llamaron siempre sus paisanos.

(1) Arch. Parroq., lib. 21 de baut., folio 78 vuelto.

Nació en la casa número 40 de la calle Ancha, hoy calle de Seis de Junio, y vivió después varios años en la calle de Veracruz, número 22, casa que hoy pertenece á los herederos de D. Eugenio Maroto.

Valdepeñas, al celebrar el primer centenario del Seis de Junio de 1808, fecha de su heroica defensa contra las tropas francesas, incluyó en el programa de las fiestas correspondientes al día 6, el acto de descubrir la lápida dedicada á *Chaleco* en su casa natalicia, según se expresa á continuación (1):

«Día 6 de Junio.—A las once.—*Procesión cívica* que formará en la plaza de la Constitución, é irá por las calles de las Escuelas y Ancha, á descubrir las lápidas de *Chaleco*, *La Galana* y la dedicada en San Marcos á los héroes del *Seis de Junio*, regresando por las mismas calles, descubriendo las lápidas de la *Plaza de la Independencia* y calle del *Seis de Junio* (hoy Ancha)».

La inscripción de la lápida es como sigue:

«EN ESTA CASA NACIÓ
EL 24 DE ABRIL DE 1788
DON FRANCISCO ABAD MORENO
(CHALECO) GUERRILLERO
DE LA INDEPENDENCIA»

(1) Entrada de los franceses en Valdepeñas el 6 de Junio de 1808.—*Fiestas del Centenario.—Programa.*

Oportuna estuvo la Junta del Centenario tributando homenaje á D. Francisco Abad Moreno, pues este ilustre valdepeñero, que de humilde cuna se elevó á un alto grado de la milicia, distinguiéndose notablemente como guerrillero de la Independencia, inició sus campañas contra los franceses en Valdepeñas, el día de la heroica resistencia de esta ciudad. *Chaleco* fué uno de aquellos arrojados jóvenes que situados en las esquinas de la calle del Seis de Junio, con cuerdas que cruzaban la calle, contribuyeron á echar por tierra á jinetes y caballos.

Del expediente formado sobre las desgracias y violencias cometidas por un regimiento de tropas de caballería francesas, en el ataque que con ellas tuvieron los de Valdepeñas, impidiéndoles su entrada en la población el citado Seis de Junio (1), se recibió de la Señora Justicia, en la parroquial de Ntra. Señora de la Asunción, en 11 de Septiembre de 1808, testimonio librado por Francisco García Roldán, escribano de Valdepeñas (2), del que resulta fueron muertos por los franceses, entre otros muchos, la viuda de Antonio Abad Moreno, y José Abad Moreno, su hijo.

(1) Este expediente no se conserva en el archivo municipal de Valdepeñas, en el judicial, ni en el notarial. Tampoco existe en la Audiencia de Albacete.

(2) Arch. Parroq. de Valdepeñas. L. 8.° de dif., fol. 282.

El ataque de Valdepeñas y la muerte en él de dos parientes de Abad Moreno, hicieron nacer en el ánimo de éste el deseo de luchar contra los franceses.

El 1.° de Marzo de 1809, empezó su campaña como soldado voluntario, distinguiéndose en la guerrilla que en el pueblo de Villanueva de Bogas mandó el teniente D. José Cacho, mereciendo las gracias de este jefe.

En Septiembre del mismo año, é inmediaciones de Valdepeñas, se distinguió en tal forma en la guerrilla de D. José Villalobos (1).

El arrojo de *Chateco* le hizo ascender rápidamente. Así que el 3 de Enero de 1810 era cabo, capitán el 13 de Julio de 1810, teniente coronel el 18 de Junio de 1811, y coronel el 27 de Septiembre de 1812. El tiempo que sirvió en cada empleo, fué: soldado voluntario, 10 meses y 3 días; cabo, 6 meses y 10 días; capitán, 11 meses y 15 días; teniente coronel, un año, 2 meses y 29 días; coronel, un año y dos meses, hasta 27 de Noviembre de 1813, durando, por tanto, su campaña contra los invasores, 4 años, 8 meses y 27 días.

(1) Este guerrillero era natural de Rubite, provincia de Granada. La *Relación de los Meritos, Grados y Servicios Militares hechos por D. José Miguel de Villalobos, Coronel de los Reales Exercitos*, se conserva en poder de su nieto D. Salustiano Martínez Villalobos, y ha sido impresa por primera vez en Mayo de 1908, en Madrid, imprenta de José Blass y Compañía, San Mateo, 1.

Los regimientos en que sirvió, fueron: Cazadores francos de caballería, Húsares francos de Valdepeñas y Cazadores de la Mancha.

Teniendo á la vista la relación de sus méritos, haremos por años una breve reseña de las acciones de guerra en que se halló, á partir de 1810, toda vez que anteriormente quedan referidas las de 1809.

Año de 1810

El 22 de Enero en Mengivar, en la clase de cabo segundo, mandó una guerrilla de quince hombres, con la que sostuvo el vado de la barca de dicho nombre, por el discurso de todo un día.

En la noche del día siguiente, cargó con tantas fuerzas el ejército francés, que verificó una casi completa dispersión del ejército español, siendo *Chaleco* uno de los muchos que sufrieron esta suerte, reuniéndose pocos días después con dos paisanos suyos, de su mismo regimiento, Juan Bacas y Juan Toledo, empezando á hostilizar al enemigo en la Mancha.

El 20 de Febrero, en la Cañada de los Frailes, término de Valdepeñas, atacó con los dos citados compañeros á un carro enemigo, escoltado por cuatro dragones, á los que dió muerte.

El 24 de Febrero, en el puente de San Mi-

guel, Valdepeñas, atacó á otro carro escoltado por tres dragones y dos conductores, los que quedaron en su poder, siendo muertos los primeros.

El 27 del mismo, en Consolación, 14 kilómetros de Valdepeñas, atacó á otro correo escoltado por cinco enemigos, que quedaron muertos y en su poder la valija, que junta con las dos anteriores presentó en Murcia al Marqués de Villafranca, recibiendo un pasaporte para continuar en estos oficios y reunir algunos más hombres.

El 21 de Marzo, en la Jinesa, Valdepeñas, atacó con cinco hombres montados á trece franceses que escoltaban cinco carros cargados de tabaco, azogue y plata, que quedaron en su poder después de muertos todos los enemigos, siendo conducidos los carros y las orejas de los trece enemigos, á manos de dicho Marqués de Villafranca.

El 2 de Mayo, en el puente de San Miguel, Valdepeñas, atacó con 15 caballos á un correo escoltado por 50 infantes, siendo el resultado matarles 5, herir 11 y apoderarse de la correspondencia con el ejército de Andalucía, que presentó al Capitán General de Murcia Marquès de Villafranca.

El citado día 2 por la tarde, sitio la Jinesa, inmediato á Valdepeñas, atacó á otro correo escoltado por 45 enemigos de ambas armas,

quedando en su poder la correspondencia después de causarles tres muertos y siete heridos.

El 3 de Mayo, con 18 caballos y 32 infantes, sitio la Jinesa, en Valdepeñas, atacó á 150 hombres de infantería, matándoles 27 hombres, entre ellos el Coronel juramentado que los mandaba.

En la noche del 11 de dicho mes, en el mismo sitio y término, atacó un correo escoltado por 80 infantes y 10 caballos, quedando en su poder la correspondencia, que entregó en las fábricas de San Juan al Comandante de la provincia de la Mancha, D. José Martínez de San Martín, después de matarles 22 hombres y herirles 18.

El 17 y 18 del mismo, atacó con 40 caballos y 60 infantes, la guarnición del cantón de Valdepeñas, compuesta de 180 infantes, obligándoles á encerrarse en su fuerte, dejando en las calles 13 muertos y 2 heridos, que quedaron en su poder, continuando el fuego desde las casas próximas hasta el mediodía del 19, habiéndoles verificado la pérdida de 40 hombres muertos y muchos heridos. En el citado mediodía del 19, se retiró para atacar á una escolta de 40 enemigos que conducían un correo, que quedó en su poder, precediendo matarles 27 hombres y quedar prisioneros 9, los que juntos con la correspon-

dencia, puso á disposición del Coronel don José Martínez de San Martín.

El 1.° de Junio, en Villanueva de los Infantes, atacó con 150 hombres de las dos armas, á 600 infantes y 150 caballos con dos piezas de artillería, causándoles 37 muertos y gran porción de heridos.

El 17 de Julio, con 114 hombres de caballería, atacó á 200 enemigos de ambas armas, en la Jinesa, Valdepeñas, que puso en precipitada fuga, matándoles 57 hombres é hiriendo 32, incluso dos oficiales.

Acto continuo se dirigió á Santa Cruz de Mudela, causando á su guarnición 26 muertos y muchos heridos, entre ellos el comandante.

El 24 de Julio, en Viso del Marqués, con 114 caballos atacó á 300 infantes, causándoles 19 muertos y 35 heridos.

El 2 de Septiembre, sitio del Retol, atacó con 170 caballos á 200 infantes y 29 caballos, causándoles 48 muertos y gran número de heridos.

El 5 del mismo, en el puente de Payon, inmediato á la venta de Cárdenas, atacó con 160 caballos á 200 infantes y 45 caballos, matándoles 83 hombres, hiriéndoles 35, quedando en su poder el convoy de botas, vestuario y demás arneses, con noventa carros de bombas, como también la Marquesa de Guardia

Real, que fué canjeada con la del general Besecourt. Su pérdida consistió en cinco hombres muertos y tres heridos.

El 22 del mismo mes, en las inmediaciones de San Clemente, donde se hallaba avanzado con una guerrilla de 40 caballos el alférez don Juan Toledo, se presentó por la noche la vanguardia de la columna de Tarancón, compuesta de 800 infantes, 150 caballos y dos piezas de artillería. Este oficial sostuvo el fuego con tal tesón, que juzgando el enemigo se hallaba allí la división de D. José Martínez de San Martín, se retiró precipitadamente, dejando abandonadas las dos piezas de artillería, hasta que al día siguiente, cerciorados de lo contrario, volvieron á recogerlas.

El 27 de Octubre, término de Turleque con 200 caballos, atacó un convoy que fué reforzado por 150 hombres de toda arma, de la guarnición de la venta del Alamo. El resultado fué matarles 39 hombres, herirles muchos y apoderarse de 62 carros cargados de plomo y carbón, que puesto á disposición del brigadier D. Vicente Osorio, fué conducido á Murcia.

El 15 de Noviembre, junto á la venta de Cárdenas, atacó, con 30 caballos que avanzó, á 60 infantes, verificándoles la pérdida de nueve hombres muertos y algunos heridos; siendo la pérdida por su parte la del valiente

soldado Lorenzo Requena, de Valdepeñas, que murió á la bayoneta.

El 18 de Diciembre, en Calzada de Calatrava, con la fuerza de 70 caballos, realizó una de las más brillantes acciones que tuvo este cuerpo, causando á numerosas fuerzas, después de veintiseis horas de fuego, la pérdida de 72 infantes muertos y otros 10 de caballería, incluso el comandante capitán de la guerrilla, y un considerable número de heridos.

Año de 1811

Por no hacer interminable la relación de estos hechos de armas, ya que pueden verse con todo detalle en una obra del autor (1), nos limitaremos en adelante á indicar las bajas causadas al enemigo.

El 2 de Marzo, en las Esperillas de Finisterra, 40 muertos y muchos heridos.

El 15 del mismo mes, en Tomelloso, 3 muertos.

El día 19, en Villarrobledo, 14 muertos y 9 heridos.

El 26 de Marzo, en Balazote, 3 muertos y 5 heridos.

El 22 de Mayo, en Solana, 12 muertos y 2 prisioneros.

(1) *Valdepeñeros ilustres*. Páginas 29 á 70.

En Venta de Cárdenas, el día 29, 28 muertos, entre ellos el Brigadier, muchos heridos, un prisionero, el equipaje y papeles del citado Brigadier que manifestaban pasar á organizar cuerpos á Francia.

El 30 de Mayo causó, al cantón de la Carolina, 12 muertos y varios heridos.

El 3 de Junio, entre Guarromán y Carboneras, 4 muertos.

El 30 de Junio, en Calzada de Calatrava, el capitán D. Juan Toledo causó á la columna volante de Almagro 2 muertos.

El 2 de Julio, el mismo Comandante, en Puertollano, causó 9 muertos y muchos heridos, entre ellos un teniente coronel que murió á pocos días.

El 4 de Agosto, en Villarrobledo, con 350 caballos, reunido con Satisteban y compañías de Alcaraz, luchó á las órdenes del comandante general D. José Martínez de San Martín, desempeñando la empresa que se le confió á satisfacción de dicho señor comandante general.

El 2 de Septiembre, en Viso del Marqués, causó 3 muertos y varios heridos.

El 12 del mismo, entre Argamasilla y Puertollano, 14 muertos y 19 heridos.

El día 29, en Almagro, 31 muertos y varios heridos.

El 5 de Octubre, en Santa Cruz de Mudela,

36 muertos y 45 prisioneros, que remitió al señor marqués de Monsalud, establecido en Valencia de Alcántara. Entre los prisioneros lo fué el capitán comandante, un teniente y un alférez.

El 17 del mismo, en Valdepeñas, 5 muertos y varios heridos.

El 18, en Moral de Calatrava, 75 muertos y gran número de heridos.

El 5 de Noviembre, con 500 caballos que componían las fuerzas de su mando, atacó desde las Salinas á Villahermosa la columna que conducía 220 prisioneros hechos á don José Martínez de San Martín, causándole 19 muertos, muchos heridos, haciéndole la presa de 200 reses lanares, varias vacas y 24 carros de grano.

El 18 de Noviembre, en Villacarrillo, 7 muertos y varios heridos.

El 21, en Baeza, 11 muertos y gran número de heridos.

El 23, en la Carolina, 19 muertos y algunos heridos.

El 25 del mismo, en Viso del Marqués, 7 muertos y varios heridos.

El 31 de Diciembre, en Ciudad Real, 7 muertos y algunos heridos.

Año de 1812

El 18 de Enero, en Villanueva de la Fuente, 30 muertos.

El 28 de Febrero, en la villa de Lillo, 35 muertos.

El 16 de Marzo, en Villarrobledo, 13 muertos y más de 20 heridos.

El 25 del mismo, en Villafranca de los Caballeros, 39 muertos, igual número de heridos que quedaron en su poder, y 18 prisioneros que entregó en Alicante al general Roch.

El 26 de Abril, en Andújar, 17 muertos.

El 18 de Julio, en Manzaneque, 45 muertos, más de 50 heridos y 7 prisioneros.

Desde el 14 de Agosto, que empezó en Aranjuez con 350 caballos á seguir hasta Albacete el ejército del Rey José, en su retirada á Valencia, obtuvo este cuerpo 292 pasados, 115 prisioneros y 213 muertos.

El 19 de Diciembre, en la villa de Miguel Esteban, 18 muertos y 37 heridos.

Año de 1813

El 30 de Enero, en Alcaraz, 5 muertos y 17 heridos.

El 13 de Febrero, en Fuenllana, un muerto.

El 20 de Junio en Requena, 5 muertos y gran número de heridos.

En resumen: el resultado obtenido por este guerrillero, después de 78 acciones de guerra, con la incomunicación é interceptación de correos, fué la muerte de más de 1.350 franceses, y que D. Francisco Javier Castaños le expidiese el real despacho de Coronel.

En 1814 se imprimió la relación de sus méritos en la Imprenta Nacional, por mandato del rey Fernando VII, quien por real orden lo retiró del servicio para que descansase de sus fatigas, con el empleo de Coronel.

En 1820 fué uno de los primeros que en Madrid coadyuvaron al alzamiento constitucional, y sorprendido en su casa, calle del Arco de Santa María, con otros tres jefes, á las dos de la madrugada del 3 de Marzo (1), fué conducido al cuartel del Pósito y desde allí á Valladolid, donde fué colocado en capilla para decapitarlo. Puesta la Constitución, fué aclamado y paseado por las calles de aquella ciudad, regresando al lado de su familia con el ascenso de brigadier.

Nombrado Comandante general de la Mancha, volvió á tomar las armas, persiguiendo y disolviendo la partida titulada de Locho, dejando la provincia libre de facciosos. Después atacó la partida de Zaldívar, que desde

(1) *El Miliciano*. Madrid 24 de Agosto de 1854, plana 3.ª

Andalucía se internó en la Mancha, matando á su jefe.

Quitada la Constitución en 1823, capituló de los últimos en Almedina. Descansaba en Albadalejo, cuando el 20 de Diciembre de 1823 fué apresado por las tropas realistas, conduciéndole á la cárcel de Valdepeñas, donde estuvo once meses, formándole apasionado expediente que actuó el conocido realista y alcalde mayor D. Víctor Lorente. Después fué conducido de cárcel en cárcel á la de Granada, cuya Sala le condenó á ser ahorcado. Se cumplió la sentencia en la plaza del Triunfo de dicha ciudad, el día 21 de Septiembre de 1827, cuando contaba 37 años de edad (1).

Entre los autores que citan á *Chaleco*, debemos mencionar á Rodríguez Solis, que publica su retrato (2), á más de interesantes datos (3), y Arteche (4).

(1) La carta que escribió en la capilla, despidiéndose de su esposa é hijas, en la que resalta su inocencia, puede verse en *Ocupación é incendio de Valdepeñas por las tropas francesas en 1808*. Memoria laureada en los Juegos Florales celebrados en Albacete el 2 de Mayo de 1908. Por Eusebio Vasco, Valdepeñas. Imprenta de Mendoza.

(2) *Los Guerrilleros de 1808*. Tomo II, cuaderno III, página 39.

(3) Obra citada. Tomo I, cuaderno X, pág. 35.

Tomo II, cuaderno III, pág. 37.—Cuaderno V, pág. 25.—Cuaderno VII, pág. 6.—Cuaderno VIII, pág. 25.

(4) *Guerra de la Independencia*. Por D. José Gómez de Arteche. Tomo IX, pág. 509.—Tomo XI, págs. 447 á 450.

La Junta de Iconografía nacional, ha reproducido en el presente año un retrato de Abad Moreno, publicado en la época de la Independencia. Estampa frecuente entonces, hoy muy rara, grabada por Brandi (1).

El autor de estas líneas conserva en su poder la faja que usó *Chaleco*, la cartera de bolsillo y el maletín de grupa en que llevaba los fondos.

Valdepeñas 29 de Agosto de 1908.

EUSEBIO VASCO.

(1) Junta de Iconografía Nacional. *Guerra de la Independencia. Retratos.*—Madrid, 1908.

ÍNDICE

Páginas

Dépeches Suédoises de Cadix en 1808 et pendant les années suivantes, par Arthur Stille 3
La Constitution de Bayone, par G. Desdevises du Dezert, Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Clermont-Ferrand 41
El inglés Sir Carlos Guillermo Doyle y su plan de socorro á Zaragoza, por M. de Pano 73
Recueil des Lettres et Communications officielles reçues par le Chapitre Métropolitain de Saragosse durant les années 1808-1809, par Dom. A. Lambert, Moine bénédictin. 93
Biografía del Excmo. Sr. D. Francisco Javier Ferraz y Cornel, por Emilio Luna y Monterde, Oficial del Cuerpo de Telégrafos 211

Le Maréchal Suchet, par Mr. Marcel Marion, Professeur d'Histoire moderne á l'Université de Bordeaux . . 249
Conférence faite par le Commandant Bagés, de l'état-major de l'armée française, au Congrès historique de Saragosse 269
D. Francisco Abad Moreno, *Chaleco*, guerrillero de la Independencia, por Eusebio Vasco. 283

DP
208
C6
1908
t.2

Congreso Histórico Internacional de la Guerra de la Independencia y su Epoca, 1st, Saragossa, 1908
Publicaciones del Congreso Histórico Internacional de la Guerra

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 09 06 08 004 2